

CCIÓN

LES MUSES
DU
FOYER DE L'OPERA

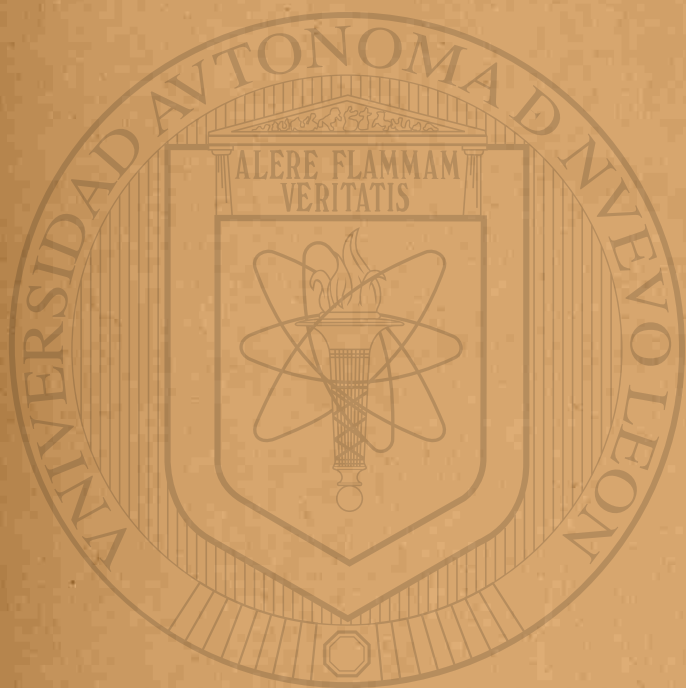
PQ1103
M3
C.1

g-104



1080074641

8-1-4

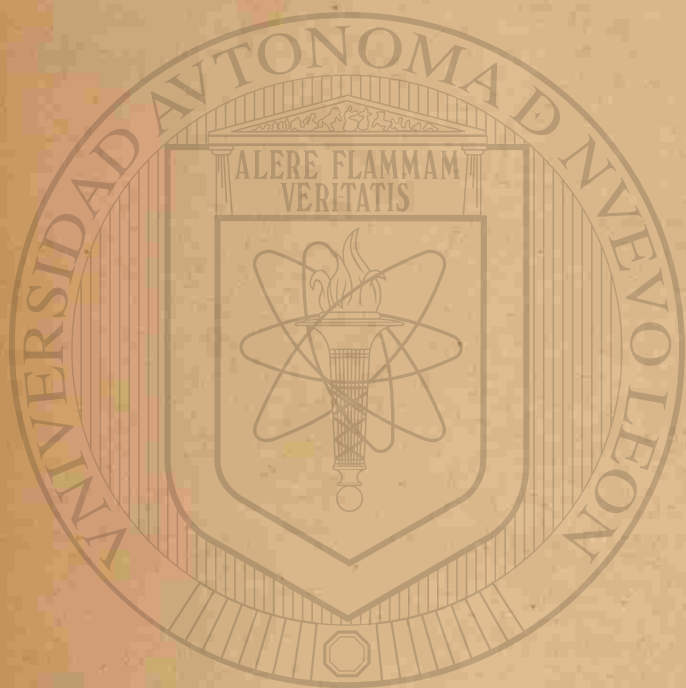


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



ÉTRENNES AUX JOYEUX

LES MUSES

DU FOYER DE L'OPÉRA

ILLUSTRATIONS D'AMÉDÉE LYNEN

SUR L'ÉDITION

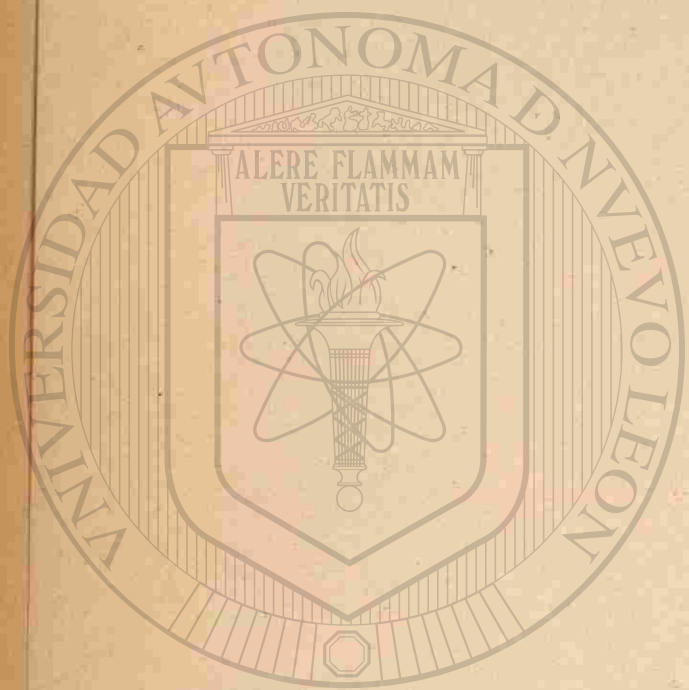
DU CAFE DU CAVEAU

CHEZ HENRY KISTEMAECKERS ÉDITEUR



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS BRUXELLES

28387



Les Muses

DU

FOYER DE L'OPÉRA

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



ÉTRENNES AUX JOYEUX

Les Muses

DU

FOYER DE L'OPÉRA

*Choix des poésies libres, galantes, satyriques et autres,
les plus agréables qui ont circulé depuis quelques
années dans les Sociétés galantes de Paris.*



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Sur l'édition du Café du Caveau (1783)

Chez Henry KISTEMAECKERS, Éditeur

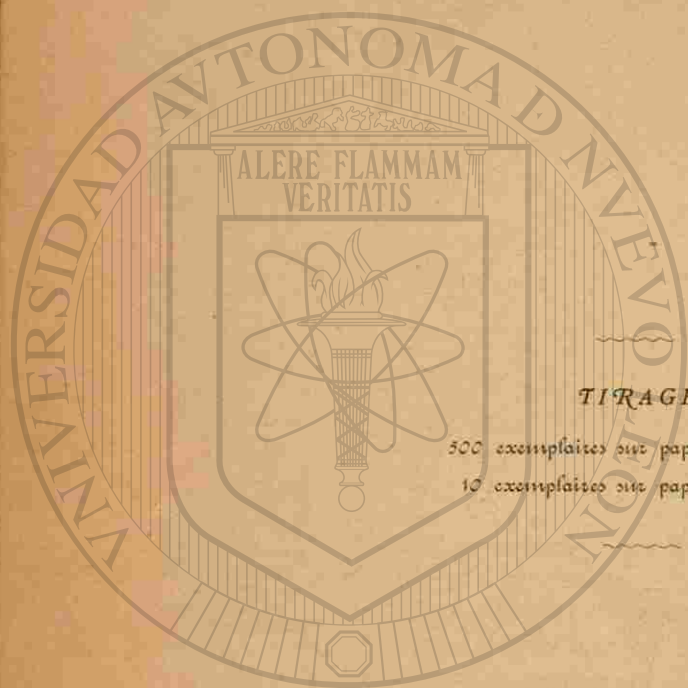
A BRUXELLES



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS 1883

PQ 1103

M 8



TIRAGE

500 exemplaires sur papier kinké
10 exemplaires sur papier du Japon



AVIS

La vivacité de l'imagination françoise et le ton licencieux qui depuis quelque tems s'est introduit dans nos Sociétés, donnent chaque jour naissance à des Pièces de vers que leur mérite et leurs agrémens ne sauvent point de l'oubli. La décence, un reste de pudeur, l'austérité de la censure ne permettent point à leurs auteurs de les insérer dans la collection de leurs œuvres, et les spéculateurs typographiques ne sont point à portée de les rassembler. Un homme du monde s'est attaché à recueillir ce qui a été composé de plus agréable de ce genre, depuis quatre ou cinq années. C'est l'hommage que nous offrons

Biblioteca Central Magna
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
FONDO
A. B. PÚBLICA DEL ESTADO

74641

PQ 1103

M 8



TIRAGE

500 exemplaires sur papier kinké
10 exemplaires sur papier du Japon



AVIS

La vivacité de l'imagination françoise et le ton licencieux qui depuis quelque tems s'est introduit dans nos Sociétés, donnent chaque jour naissance à des Pièces de vers que leur mérite et leurs agrémens ne sauvent point de l'oubli. La décence, un reste de pudeur, l'austérité de la censure ne permettent point à leurs auteurs de les insérer dans la collection de leurs œuvres, et les spéculateurs typographiques ne sont point à portée de les rassembler. Un homme du monde s'est attaché à recueillir ce qui a été composé de plus agréable de ce genre, depuis quatre ou cinq années. C'est l'hommage que nous offrons

Biblioteca Central Magna
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
FONDO
A. B. PUBLICA DEL ESTADO

74641

au Public : l'accueil qu'ont éprouvé des Collections semblables où il ne se trouve rien qui n'ait déjà été lu et oublié plus d'une fois, semble en promettre un particulier à celle-ci qui ne renferme que des pièces nouvelles et peu connues.



LE FOIBLE DES FEMMES

COLIN en badinant avec une bergère
Avoit par un adroit détour,
Surpris d'une main téméraire
Le plus cher trésor de l'amour.

« Il est des feux charmans qu'un seul instant

[décele :

» Je ne puis plus cacher les miens;

» Vous voyez mon foible, dit-elle :

— Non, lui dit-il, mais je le tiens.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LE
THERMOMETRE INFALLIBLE

UNE Danseuse avoit un jeune amant
Qu'elle jura d'adorer constamment :
Mais les sermens faits au tripot lyrique
Ne sont jamais qu'un tour de rhétorique,
Un moyen sûr d'attirer les chalans,
Et tous les nœuds y sont des nœuds coulans.
Un lourd suppôt de la ferme opulente
Fut le vainqueur de cette autre Atalante,
Et dans les bras du Midas cousu d'or,
Notre Angélique oublia son Médor.

L'or est flatteur : mais par un sot contraste
Au doux plaisir substituant le faste,
Son seul aspect, à la cour de Vénus
Glace les yeux et les ris ingénus.
Est-on aimé d'une belle qu'on paye ?
Jamais d'un cœur donna-t-on la monnaie ?
Vendre l'amour c'est une lâcheté,
Et le bonheur ne peut être acheté.

Notre Philis fit de son inconstance
Une sincère et prompte pénitence.
Le souvenir de son bonheur premier

La poursuivoit dans les bras du fermier.
Les diamans, les bijoux, les dentelles,
Les jolis riens, les cheres bagatelles,
A ses desirs Plutus prodiguoit tout,
Et ne pouvoit surmonter son dégoût.

Eh ! de quoi sert en effet la parure ?
De ces lambris qu'importe la dorure,
Si du cœur seul, objet de tant de soins,
On ne sauroit appaiser les besoins ?
Que sert d'avoir, quand même on est avide,
La bourse pleine, en restant le cœur vuide ?
J'entens le cœur qu'a chanté dans ses vers
Anacréon sous le nom de Boufflers.
En vain l'on offre aux Graces sémillantes
D'un lit doré les crépines brillantes :
A leur usage, il est d'autres vertus,
D'autres trésors ignorés de Plutus.

Philis l'apprend Philis est bientôt lasse
D'un soupirant dont rien ne fond la glace.
Pleine d'amour et d'un dépit mutin,
Chez son Médor, elle entre un beau matin.
Le noir souci dont elle est travaillée
Avant le jour la tenoit éveillée :
On ne dort plus quand on est bien épris
L'indifférent connoît bien mieux le prix
Du doux repos : aussi notre jeune homme,
Quand elle vint, dormoit d'un profond somme.

Près de son lit la Belle à deux genoux,
Pour le toucher, prend un air humble et doux.
« Mon cher ami, dit notre Terpsichore,
» M'est-il permis de vous revoir encore ?



» Las! il est vrai que mon cœur inconstant
 » Put à vos loix s'arracher un instant ;
 » Pour effacer ma faute passagere,
 » Le seul moyen que l'amour me suggere
 » C'est d'implorer à vos pieds mon pardon. »

« J'ai trop gémi d'un cruel abandon,
 » Répondit-il, je suis inexorable,
 » Vous m'avez mis dans un cas déplorable.
 » Je fus d'abord, il faut trancher le mot.
 » Assez benêt pour pleurer comme un sot.
 » Le tems console, et sa main toujours sûre
 » A pour jamais refermé ma blessure.
 » Cessez en vain des regrets superflus :
 » Qui m'a trompé ne me trompera plus. »

La Belle alors revient à sa supplique
 Mais vainement. Elle insiste, il réplique,
 Rien paroissoit ne devoir l'appaiser,
 Quand d'un bon tour elle va s'aviser.

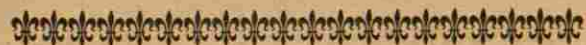
Vous noterez que cette indifférence,
 Ce grand courroux n'étoient qu'en apparence,
 Et de l'orgueil venoient uniquement
 Philis étoit par son abattement

Plus belle encore. Son négligé, ses charmes.
 Et ses beaux yeux presque éteints dans les larmes,
 Et son beau sein tendrement agité
 Son ton de voix, son air de vérité,
 Cette amoureuse et douce inquiétude,
 L'occasion, le moment, l'attitude,
 Au beau Médor, tout donnoit des desirs ;
 Tout malgré lui l'invitoit aux plaisirs.
 Il fait en vain semblant d'être inflexible.

Pour éprouver s'il est encor sensible,
 Notre Danseuse, en lui tendant les bras
 Glisse avec art une main sous ses draps.
 Mon cher Docteur, vous devinez de reste
 Ce que saisit cette main peu modeste.
 Le doux objet par elle caressé
 S'agite alors, se relève empressé.
 A ce manège, il se montre docile.
 Médor pourtant faisoit le difficile.
 Mais vainement. La Belle a sous sa main
 Un ennemi plus doux et plus humain.
 Le pauvre enfant, dit-elle! il fait paroître
 Du naturel cent fois plus que son maître.

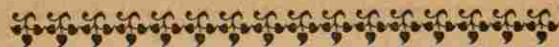
Voilà le point où j'en voulois venir,
 Et mon Lecteur doit s'en ressouvenir.
 Du beau Médor l'ingénieuse amie
 Étoit experte en physionomie.
 Elle savoit comme on vient de le voir,
 Quel est du cœur le fidele miroir,
 Sans se fier au masque du visage.
 Si par hasard, on prenoit cet usage,
 Chaque beauté sauroit de ses amans,
 A point nommé, tous les vrais sentimens.
 Notre Danseuse, à ce que dit l'Histoire,
 S'en trouva bien, et cela se peut croire.
 C'est en amour un Thermometre sûr :
 Il vaut au moins celui de Réaumur.





LE NOUVEAU CADRAN

Aux champs étoit un Horloger
 Qui s'accosta dans un verger
 D'une paysanne gentille.
 Voyant son corsage léger,
 Et son œil où l'amour pétille,
 Et le dessous de sa mantille
 Que le vent faisoit voltiger,
 Il sent, ne sais quoi s'allonger,
 Il le présente à cette fille :
 O ciel ! quel objet étranger !
 Est-ce un serpent, est une anguille ?
 Non, dit le grivois, c'est l'aiguille
 Qui marque l'heure du berger.

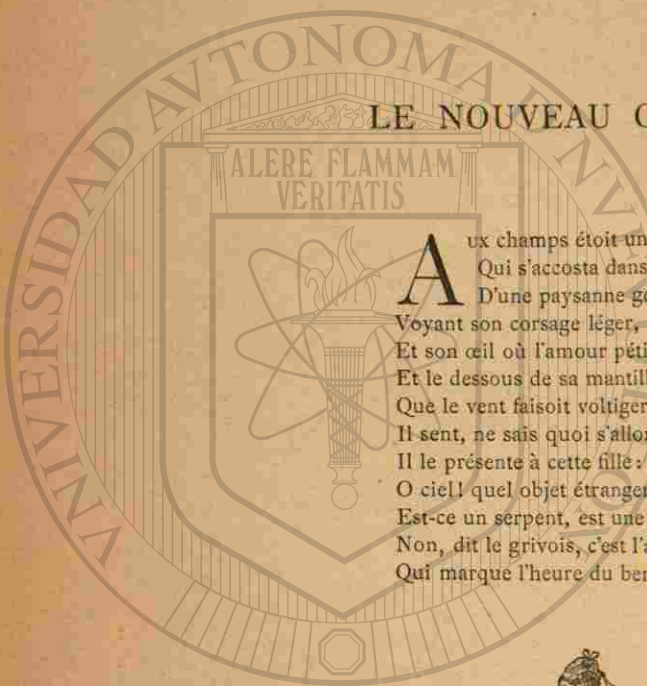


LE GASCON

QUI RACONTE SON HISTOIRE

CONTE

DANS une hôtellerie un soir jé mé présente
 (Pour coucher seulement, car je soupe en chemin,
 On en digere mieux et le fait est certain.)
 Tous les lits sont doublés, me dit une serbante,
 Hors un qu'occupe seul un gros homme entiché
 Dé jé né sais quel goût..... Je vous entens, mignonne.
 Mais bast, dé cé vilain péché
 Jé né crois coupable personne :
 Montons toujours, je berrai vien,
 Mon cûr, ce qu'il en est : sandis, né craignez rien.
 Jé monte donc, jé troube un homme fort honnête,
 Jé lui tourne en deux mots ma petite requête.
 Il mé dit, sans façon bite mettez-bous là.
 Auprès de lui, bref, couché mé voilà ;
 Rideaux tirés, lumière éteinte,
 De chose et d'autres nous jasons ;
 Rien de lâché qui pût mé donner crainte.
 De concert pour dormir tous deux nous nous taisons.
 Jé sens tatonner ma chemise,
 Jé né dis mot, jé crois la sienne prise
 Et me soulebe pour l'aider,
 Tant j'ai pûr de l'incommoder.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Une main doucement se glisse sur ma fesse :
 Jé né dis mot, de pareils cas
 Sont chatouilleux, sont délicats
 Et d'en juger imprudent qui se presse.
 De son engin aussi ferme qu'un pieu,
 Il m'é farfouille au beau milieu ;
 Jé né dis mot, le pauvre sire
 Pouboit rêver, le somme est pere du délire :
 Il m'é l'enfoncée... oh, oh!... mais voyons jusqu'au bout,
 Jé né dis mot, le trop de pétulance
 Dans les affaires gâte tout.
 De soupçonner cependant jé commence.
 Il remue, il remue... ouais... ceci debient fort...
 Jé né dis encor mot pour n'avoir pas le tort ;
 Mais jé remue aussi pour abertir mon homme ;
 Il va toujours son train... Que le diable l'assomme.
 Il m'é mouille ; halte là, criai-je avec fureur,
 Bous êtes un Vougre, Monsieur.

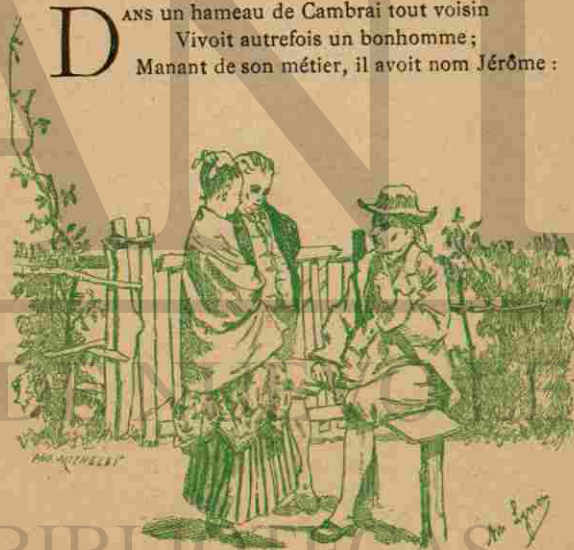
(Par M. GUICHARD.)



LE VIEUX JÉRÔME

HISTOIRE VÉRITABLE

DANS un hameau de Cambrai tout voisin
 Vivoit autrefois un bonhomme ;
 Manant de son métier, il avoit nom Jérôme :



®

Une main doucement se glisse sur ma fesse :
 Jé né dis mot, de pareils cas
 Sont chatouilleux, sont délicats
 Et d'en juger imprudent qui se presse.
 De son engin aussi ferme qu'un pieu,
 Il m'é farfouille au beau milieu ;
 Jé né dis mot, le pauvre sire
 Pouboit rêver, le somme est pere du délire :
 Il m'é l'enfoncée... oh, oh!... mais voyons jusqu'au bout,
 Jé né dis mot, le trop de pétulance
 Dans les affaires gâte tout.
 De soupçonner cependant jé commence.
 Il remue, il remue... ouais... ceci debient fort...
 Jé né dis encor mot pour n'avoir pas le tort ;
 Mais jé remue aussi pour abertir mon homme ;
 Il va toujours son train... Que le diable l'assomme.
 Il m'é mouille ; halte là, crier-je avec fureur,
 Bous êtes un Vougre, Monsieur.

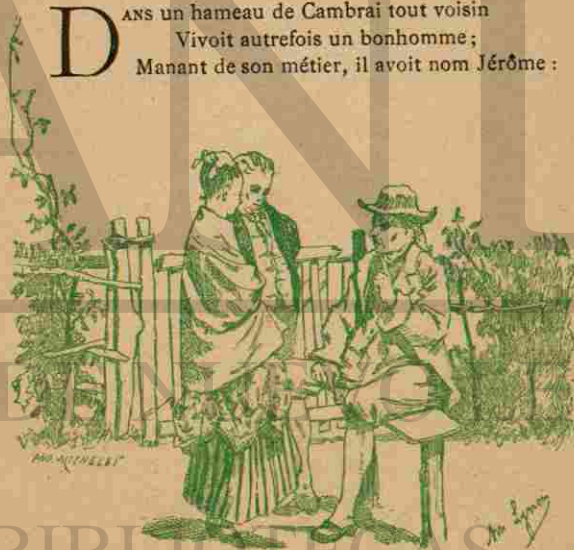
(Par M. GUICHARD.)



LE VIEUX JÉRÔME

HISTOIRE VÉRITABLE

DANS un hameau de Cambrai tout voisin
 Vivoit autrefois un bonhomme ;
 Manant de son métier, il avoit nom Jérôme :



®

Un petit pré, sa chaumière, un jardin
Formoient son héritage, et de chaque semaine,
Sans se donner beaucoup de peine,
Il attrapoit gaîment la fin.
Suivre en tout son penchant, c'étoit là sa science;
Des enfans d'Esculape il prisoit peu l'engeance;
Jamais Casse, Séné, ni drogues du métier
N'avoient approché son palier.
Avec ce régime, mon rustre
Avoit tout doucement, sur son vingtième lustre
Un à-compte touché, sans que du poids des ans
Il eût reçu l'atteinte en aucun de ses sens.
De plus sa grande expérience
Lui valoit des égards, même un très-grand renom;
Tous les villages du canton
Mettoient en lui leur confiance;
Sur un cas épineux, sur ceci, sur cela,
On alloit consulter Jérôme,
Et le Pape n'est pas plus écouté dans Rome
Que mon vieux manant l'étoit là.
Il avoit su de sa logique
Si bien entêter ses voisins
Que fillettes dans sa boutique
Sans le moindre scrupule, alloient, tous les matins,
Prendre avis du barbon pour entrer en ménage.
Enfin de tout ce tripotage
Le diable sut tirer profit;
Car aux pauvres humains pour faire du dommage,
Il ne manque pas d'appétit.
Pas n'en manquoit aussi notre vieux drille
Dont l'air benin cachoit un verd-galant;
Surtout en pucelage il étoit fort friand;
Entre quatorze et quinze, il prenoit une fille,
(La violoit, s'entend) ce n'est point peccadille;
Et lui falloit morceaux de Roi
Si novices le sont; mais ne vois pas pourquoi;

Je croirois au rebours que femme bien stylée
Est cent fois plus gentille en l'amoureux déduit
Qu'une pauvre innocente, une Agnès éplorée
D'effroi toute tremblante, et dont la bouche fuit
Des baisers qu'amour désavoue,
Arracher une fleur, ce n'est point être amant,
C'est être corsaire ou brigand,
Scélérat, digne de la roue,
Tout au moins de la hart; aussi dirai-je après
Comme quoi mon Jérôme y toucha de fort près.
Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle s'y brise:
Ce trait n'est de mon chef: un pere de l'Eglise
Ou quelque autre Docteur avant moi l'avoit dit;
Je ne veux lui voler sa gloire:
Mais il vient juste à mon récit
Et j'entends l'employer. Le héros de l'Histoire
Avec les chercheuses d'avis
Prit tels ébats dans son taudis,
Tant et tant par ses mains passerent
Que quelques-unes en jaserent.
Telle alla toute en pleurs le dire à sa maman;
Telle à son confesseur, telle autre à son amant:
Si bien qu'après avoir recueilli toutes choses
Confronté tous les si, les pourquoi, les comment,
On découvrit le pot aux roses.
Je vous laisse à penser quelle fut la rumeur
D'un bout du hameau jusqu'à l'autre;
Chacun jettoit la pierre au brutal suborneur;
Votre fille l'est-elle? — Oui commere, et la vôtre?
— La mienne aussi vraiment. — Pas tant de bacchanal,
Dit le Magister du Village!
Ceci n'avance rien; d'écriture une page
En forme de procès-verbal,
Fera bien plus d'effet. En toute diligence,
On vous dresse l'écrit, et dès le point du jour
Les plaignans à Cambrai s'en vont conter leur chance

Aux gens du Roi tenant la Cour,
 Aussitôt la plainte portée
 Et la requête décrétee
 Ne firent qu'un. Dès le même matin
 Archers s'en vont droit au Village;
 Ils vous ramenant mon vilain ;
 Puis bel et bien on vous l'encage
 Dans le fond d'un simple caveau,
 Où fut prié le pauvre hère
 De composer son ordinaire
 D'un peu de pain arrosé d'eau.
 Chacun travaille à perdre haleine
 Pour prouver son délit : témoins de le charger,
 Greffier d'aller son train; Juges d'interroger,
 Firent tant leur devoir, qu'au bout de la huitaine
 Le procès fut mis en état
 D'être jugé. Lors le Sénat
 Ou si vous voulez le Bailliage
 Assemblé sur les fleurs de lis
 Ordonne que le gars tiré hors de sa cage
 Soit sur le champ traduit en son sacré pourpris.
 Dès que sur la sellette on l'eut fait comparaître,
 Un des Juges lui dit : Vieux reître !
 Enfin de ton iniquité,
 De tes crimes affreux la mesure est donc pleine !
 Crains surtout le Ciel irrité,
 Et confesses la vérité,
 Si tu veux espérer de désarmer sa haine,
 De deux cens témoins que voici,
 Les dépositions te déclarent infâme;
 Est-il quelque moyen que ta bouche réclame
 Pour te tirer de ce pas-ci ?
 Je connois bien des gens qui perdroient contenance
 S'ils étoient accueillis par un tel compliment :
 L'homme dit, sans pâlir : En preuve d'innocence,
 J'apporte mon tempérament ;

Pour la femelle, en moi, la féconde nature
 Plaça tant de force et tel goût
 Qu'à cent ans comme à vingt c'est toujours même allure;
 Sauf respect, Monseigneur, je n'en puis voir le bout.
 Pour se disculper davantage,
 Plus long ne fut son verbiage ;
 A mon avis c'étoit en dire assez.
 Quand il eut dit, tous les Juges placés
 Vont aux opinions, et suivant la rubrique,
 Arrêtent qu'en place publique,
 Il sera haut et court pendu,
 Après que chacun l'aura vu
 Faire amende honorable à toutes les familles
 Dont il a défloré les filles.
 De mourir dans une heure, il pouvoit faire état
 Et chacun le pensoit, alors qu'un Magistrat
 D'indulgence rempli pour l'humaine foiblesse,
 Juste, sage, éclairé, quelque peu réjoui,
 Servant bien à la fois Thémis et sa maîtresse
 Et semblable en un mot au Président *Joui*,
 Ouvrant un autre avis, dit d'un maintien modeste :
 Vous êtes tous prudens, Messieurs, mais il me reste
 A vous faire observer qu'un homme est bientôt mort,
 Dès qu'on vous l'a guindé : de ce malheureux sire
 Vous avez décidé le sort
 Un peu légèrement : car s'il a su nous dire
 La vérité, moi je croirois
 Que nous pouvons prendre un biais
 Pour le sauver. De conserver la vie
 A quelque humain, c'est toujours œuvre pie,
 Et puisque la nature a poussé malgré lui
 Le vieux galant au fond du précipice,
 Pourquoi faut-il qu'il y périclite
 Lorsqu'elle peut l'en tirer aujourd'hui ?
 Je dis donc que si malgré l'abstinence
 Qui chaque jour l'a visité,

Alors qu'on lui lira sa dernière sentence,
Loin que voyiez chez lui nature en défaillance,
Il paroît tel qu'il s'est vanté,
Mon avis est qu'on doit l'absoudre.
Le cas est clair, et le lira qui veut;
Cujas, article cinq, prit soin de le résoudre :
Contre la force nul ne peut.
Or force de nature est de toutes la pire....
Le brave Président alloit bien plus en dire,
Quand un vif applaudissement
Interrompit son argument.
Chacun le trouva juste, et jura de s'y rendre,
Excepté deux ou trois cagots,
Mais ne fallut grand peine prendre
Pour leur prouver qu'ils n'étoient que des sots.
A vrai dire, cette indulgence
Dont on usoit envers le vieux grivois
Ne tiroit point à conséquence :
Un pareil trait n'arrive pas deux fois.
La chose ainsi bien énoncée
Et le prisonnier prévenu,
Un Moine et la maréchaussée
Vont s'emparer de mon pendu.
En pompeuse cérémonie
Cette escorte l'amène à pas majestueux,
Ainsi que les chemins, la place étoit remplie
D'un peuple sot, cruel et curieux.

Au travers de la multitude,
Il arrive au pied du gibet;
Le bourreau, d'une main impitoyable et rude
Saisit la victime au collet;
Un Juge prononçoit les paroles dernières
De l'arrêt qui l'exile auprès du vieux Pluton;
Le capucin, pour lui, récitait des prières,
Et le peuple croyant que, suivant les manières
De tout pendar honnête, il feroit un sermon,

Pour l'écouter c'étoit merveille
De voir l'un sur l'autre pressé
Et sur le bout du pied haussé,
Chacun lever la tête et lui prêter l'oreille :
Lorsque le vicillard valeureux,
Au lieu d'un discours ridicule,
Étale à tous les yeux un objet merveilleux
Digne en tout de Priape ou tout au moins d'Hercule,
Et dont tout jeune seroit très orgueilleux.
Il frappa le bailliage ainsi que l'assistance.
Barbons voyant cela deviennent tout joyeux;
Mère et fille ouvrent de grands yeux;
Dévots baissent les leurs, criant à l'indécence :
De lunettes besoin ne fut,
De Microscope point, tant la chose parut
De belle et visible prestance.
C'étoit montrer son innocence
De la bonne manière! aussi l'arrêt de mort
Ayant perdu sa force, il gagna son village
Où malgré la leçon, maint et maint pucelage
Il sut déraciner encor.
La camarde enfin, dans sa ronde,
Troussa le pêcheur endurci :
Mais il eut grace en l'autre monde
Tout comme il l'eut dans celui-ci.
Pour immortaliser une telle prouesse,
Le vieux Jérôme en bronze avec son attirail
Du palais de Thémis décore le portail;
Chacun l'y voit aux pieds de l'aveugle Déesse,
Aveugle, je ne sais; on dit ici tout haut
Et gens pas mal instruits tiennent pour chose sûre,
Qu'en cette plaisante aventure
Voulant mieux s'assurer d'un fait aussi nouveau,
La justice ôta son bandeau.
C'étoit pour une Dame un peu se compromettre.
De dire si depuis elle a sù le remettre,

D'autres s'en chargeront : je sais bien que pour moi
 Prudemment je resterai coi ;
 Sur de pareils sujets faut tenir bouche close :
 Mais contre une jeune beauté
 Le procès le mieux intenté
 Ne voudrais avoir et pour cause.
 Mon récit me semble un peu long ;
 Me faut pourtant passer encore une parole
 De morale... sans elle aucun conte n'est bon ;
 C'est est, dit-on, la rocambole.
 J'ai connu plus d'un vieux barbon,
 Qui sur leur mine et sur leur ton,
 Etant jugés sans conséquence,
 Ainsi de maint tendrons vous raffloient l'innocence ;
 Tandis qu'un jeune amant tendre et plein d'une ardeur
 Que le respect renfermoit dans son ame
 Voyoit souvent payer sa flamme
 De la plus injuste rigueur.
 Puisqu'à cent ans hommes sont hommes
 Et puisqu'il n'est point d'âge où le cœur soit muet,
 Mere ayez toujours l'œil au guet,
 Et défiez-vous de Jérôme.

(Par M. DE LILLE, capitaine de cavalerie)



LE NON

JE sais qu'en mainte occasion
 Toute femme doit dire *non*,
 Et de cette négation
 Je sens quel est tout l'avantage :
 Mais un *oui* quelquefois est bon ;
 On peut très bien en faire usage.
 A cela Claudine répond

Que qui veut oui doit dire non.
 Et que la contradiction
 Anime bien plus le courage
 Que ne fait l'approbation.
 Je n'en sais rien, cela peut être :
 Sur ce sujet qui me confond,
 Mon savoir n'est pas bien profond.
 Claudine doit mieux s'y connoître ;
 Elle a de l'érudition.
 Hier aussi me conta-t-elle
 La noble histoire d'une Belle
 Qui gagna fort à dire non :
 Or voici sa narration.

Non loin des rives de la Seine,
 Dans un labyrinthe de fleurs
 Bocage où le jour entre à peine,
 Loin de l'œil des observateurs
 Valère un jour trouva Climene.
 Vous avez de charmans appas,
 Lui dit-il, et dans la nature
 Rien n'est plus beau — *Non*, je n'ai pas
 Tant de beauté. — Je vous le jure,
 Vos yeux, vos traits, votre figure,
 Votre air, tout est céleste en vous ;
 Et rien ne guérit la blessure
 Que fait ce regard vif et doux.
 — *Non*, Valere, vous voulez rire,
 Je suis laide, je me fais peur ;
 Mon œil ne blesse, ni n'inspire,
 Et je n'ai nul adorateur.
 — Exceptez-moi du moins, Madame,
 Je brûle, je meurs, et mon ame
 Se fond et s'élançe vers vous.
 — Discours qu'on tient à toute femme
 Discours qui se ressemblent tous

Est-ce ainsi que l'on persuade ?
 Il est vrai, le propos est fade ;
 Il faut un objet plus certain ;
 De tout ce que j'ai dit, Madame.
 Voici la preuve en votre main ;
 Vous le voyez, je suis en flamme.
 — Monsieur, cela ne prouve rien.
 — Il vous faut la preuve complete,
 Madame, et vous pensez très-bien :
 L'affaire sera bientôt faite.
 — *Non*, Monsieur, je ne le veux pas.
 Finissez donc : — Belle Climene
 Souffrez qu'un amant dans vos bras...
 — *Non*, jamais... — Résistance vaine !...
 — Jamais je n'y consentirai.
 — Oh ! malgré vous, j'y passerai.
 J'y suis — Vous vous trompez, vous dis-je ;
Non, jamais vous n'y parviendrez...
 — Si je n'y suis pas, où donc suis-je ?
 C'est lui... j'y suis... vous l'avouerez
 — *Non, non, non, non*, c'est un prestige...
 L'amant agit et ne répond
 Aucun mot à ces quatre *non*.
 Mais quand de son ame enflammée
 La fureur fut un peu calmée
 Eh ! bien, dit-il à sa Beauté,
 En viens-je, et l'avez-vous été !
 — *Non*, point du tout en vérité !
 — Quoi ! je ne vous ai pas, Madame...
 Songez-y bien. — *Non*, sur mon ame.
 — Oh, parbleu ! vous le serez donc
 Plus que femme ne le fut onc.
 Je ne veux pas quoi qu'il en coûte,
 Sur ce point laisser de doute.
 Il dit : la Dame se défend,
 Et lui résiste, et toujours nie

Les faits qu'allegue son amant.
 Mais quand sa course fut finie
 De la lice il ne sortit pas ;
 Et la pressant entre ses bras,
 Il dit : Qu'en pensez-vous, la Belle,
 Sans sortir du poste où je suis,
 Faisons une course nouvelle,
 Tous vos doutes seront détruits.
 Il part, il fournit sa carrière,
 Puis s'élançant de la barrière :
 Eh bien, dit-il, beauté si fière...?
 Avez-vous bien passé le pas ?
 L'êtes-vous ? — Je ne la suis pas.
 Votre extravagance est trop grande :
 Ne croyez pas que je me rende.
 — Eh ! quoi ! vous osez soutenir...
 Quand votre œil est encore humide
 De ces pleurs qu'arrache un plaisir
 Si doux, si vif et si rapide ?
 — Cela ne prouve rien du tout.
 — Ah ! c'est trop me pousser à bout.
 Et je vais encor de plus belle .
 — Non, c'en est assez, lui dit-elle,
 Demain vous pourrez revenir ;
 Je serai seule en ce bocage :
 J'excuse tout ce badinage.
 Ne croyez pas mieux réussir.
 Toujours habile à me défendre,
 Quoi que vous puissiez entreprendre,
 Non jamais, jamais à me rendre
 Vous ne me ferez consentir.



ÉPIGRAMME

IMITÉE DE MARTIAL, 101, LIV. 7

Que de plaisir en te touchant !
 Que de plaisir quand on t'écoute !
 Mais Celimene en te voyant,
 Hélas ! on dit, l'aze te f....



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
 DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LE BRAVE CORDELIER

ALERE FLAMMAM
VERITATIS

CONTE

Sous le capuce et sous la haire,
L'amour est souvent déguisé ;
Souvent ce Dieu fin et rusé
S'enveloppe d'un scapulaire ;
Ni la grille ni la pierre
N'écartent le fils de Vénus ;
Il dort sur la boîte aux agnus,
Il se fourre dans un bréviaire ;
Et ses feux brulans sont connus
De l'hermite le plus austere :
Mais ses plus courageux élus
Sont de l'espece cordeliere.
Cela posé, venons en sus
Au conte que je dois vous faire.
Un Cordelier, avec Glycere
Lorsque son époux arriva,
Chantoient l'office de Cythere :
Tous deux à l'œuvre il les trouva
Malgré ses cris et sa colere,
Le Moine point ne se sauva.
De St. François l'enfant revêche
Aux yeux de l'époux interdit
Bravement suit sa pointe et dit :
Mourons, mais mourons sur la brèche.



LA DÉVOTE

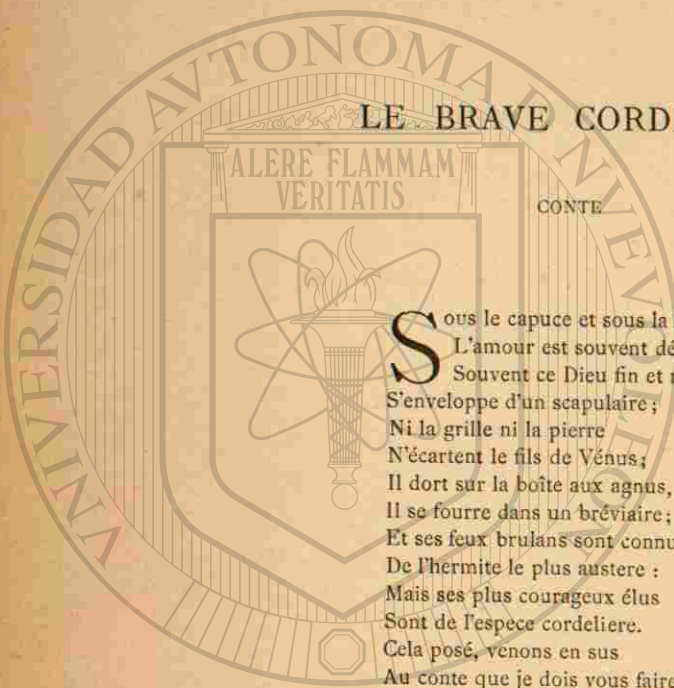
CHANSON

SUR L'AIR : Tout consiste dans la manière et dans le gout.

Les combats de la jeune *Hortense*
Ont quelque chose d'amusant ;
Vous la voyez dans la défense
Accorder tout en refusant :
Sage, folle, cruelle et douce,
En ce moment,
La Dévôte attire et repousse
Son amant.

J'AIME les tendres négatives,
Elles m'ont toujours réjoui ;
Ce sont autant d'affirmatives ;
Un non dans sa bouche est un oui
Sage, folle, etc.

C'EST la pudeur qui la tracasse :
Mais l'amour la rend au désir ;
Elle s'indigne de l'audace,
Et l'audace lui fait plaisir.
Sage, folle, etc.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Lui faites-vous voir quelque chose :
Elle détourne le regard,
Pleure de dépit; puis elle ose
Rire avec vous de cet écart.
Sage, folle, etc.

ENFIN après s'être rendue,
Elle me dit avec fureur :
Monstre, c'est toi qui m'as perdue ;
Mon ami, tu fais mon bonheur.
Sage, folle, etc.

Sois directeur, Monsieur *Bridoye*,
Tous les ans trouble ses amours ;
Pâques vient et suspend ma joie :
Mais c'est l'affaire de huit jours.
Sage, folle, cruelle et douce,
En ce moment,
La Dévote attire et repousse
Son amant.



LA FEMME SAGE,

CONTE

MADAME Alix est belle et sage;
Madame Alix avec fierté
A toujours rejeté l'hommage
Des enfans de son voisinage,



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Lui faites-vous voir quelque chose :
Elle détourne le regard,
Pleure de dépit; puis elle ose
Rire avec vous de cet écart.
Sage, folle, etc.

ENFIN après s'être rendue,
Elle me dit avec fureur :
Monstre, c'est toi qui m'as perdue ;
Mon ami, tu fais mon bonheur.
Sage, folle, etc.

Sois directeur, Monsieur *Bridoye*,
Tous les ans trouble ses amours ;
Pâques vient et suspend ma joie :
Mais c'est l'affaire de huit jours.
Sage, folle, cruelle et douce,
En ce moment,
La Dévote attire et repousse
Son amant.



LA FEMME SAGE,

CONTE

MADAME Alix est belle et sage ;
Madame Alix avec fierté
A toujours rejeté l'hommage
Des enfans de son voisinage,



Des élégans de la Cité,
 Donc au triste époux qui l'engage
 Madame Alix a sans partage
 Conservé la fidélité
 Et les honneurs du mariage.
 C'est bien conclure en vérité.
 Mais tout étranger qui voyage
 Chez Madame Alix est admis.
 Séjourne-t-il dans le pays ?
 Elle est fière, et son cœur sauvage
 Brave ses amoureux soucis.
 S'en va-t-il ? elle devient tendre ;
 A ses chagrins, elle prend part,
 Et la veille de son départ,
 Elle daigne à ses vœux se rendre.
 S'il bavarde sur ses appas,
 Sur ses goûts, sur sa prud'homie,
 Madame Alix ne l'entend pas,
 Et sa gloire n'est point ternie
 Madame Alix très-prudemment
 Conduisoit le fil de sa vie,
 Mais de ce bel arrangement,
 De ses soins, de son industrie,
 Licidas se douta pourtant.
 Il feint sur l'heure un grand voyage,
 Prépare un nombreux équipage,
 A tous ses parents dit adieu,
 Et déclare à qui veut l'entendre
 Qu'il part à jamais de ce lieu,
 Qu'en Amérique il va se rendre.
 Puis il court chez Madame Alix.
 Je pars, dit-il les yeux en larmes,
 Et demain est le jour préfix
 Qui doit m'enlever à vos charmes.
 Il ne me reste qu'une nuit :
 Mais elle seroit bien plus belle

Que le jour brillant qui nous luit,
 Si vous cessiez d'être cruelle.
 Je vous aimois en Celadon,
 Je vous servirai comme Hercule ;
 Je pars, sur ma discrétion
 Vous devez être sans scrupule :
 Mon absence vous en répond.
 Cet argument est assez bon,
 Dit Madame Alix, et je pense
 Qu'il faut se rendre à la raison
 Et couronner tant de constance.
 Cette nuit chez moi venez donc.
 Il vient, il entre, il trouve en somme
 Plus de plaisir qu'il n'en eut onc.
 Madame Alix le traite en homme
 Qu'on ne doit revoir de longtems ;
 Madame Alix perd peu d'instans :
 Il n'en est aucun pour le somme.
 L'aurore entr'ouvre l'Orient :
 Madame Alix en le voyant
 Gémit, se plaint, dit, c'est dommage !
 Puis elle embrasse Licidas,
 Et lui souhaite un bon voyage.
 Mais Licidas ne partit pas.
 Il dit qu'une importante affaire
 Pour quelques jours retient ses pas.
 Madame Alix très en colere
 Éprouve un fort grand embarras.
 Il reste ! saura-t-il se taire ?
 Qu'ai-je fait, et que dois-je faire ?
 De moi le perfide se rit.
 Licidas à la fin lui dit :
 Je veux une seconde nuit.
 — Venez ce soir ; l'aube naissante,
 Vous partirez. — Je le promets. —
 Quoiqu'alors un peu méfiante

Madame Alix fit plus de frais,
 Fut plus vive, plus agaçante,
 Exigea plus que l'autre nuit.
 Elle vouloit qu'il fût réduit,
 Qu'il eût un vrai besoin d'absence
 Il en eut besoin en effet.
 Il court aux champs avec prudence;
 Il s'y repose, il s'y refait;
 Puis il revient en diligence.
 Madame Alix, à ce retour,
 Comprit très bien que ce voyage
 N'étoit qu'une ruse d'amour
 Dont Licidas faisoit usage.
 Elle lui pardonna ce tour,
 Et désormais plus naturelle
 Elle le prit pour son amant;
 Pour quelque étranger seulement
 De tems en tems fut infidèle
 Et ne l'aima pas moins pourtant.

Ainsi tout le tems de sa vie
 Au plaisir vif du changement,
 Elle unit avec industrie
 Le doux plaisir du sentiment.
 Son cœur encor plus fortement
 Sut résister à la jeunesse;
 Et les meres et les époux
 L'admiroient, la prônoient sans cesse
 Et pour exemple ils citoient tous
 De Madame Alix la sagesse.



LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE

CHANSON TRÈS PHILOSOPHIQUE

Tant par la netteté *des idées lumineuses* qui en caractérisent le fonds,
 que par le choix *des expressions de génie* et néologiques, qui, dans les
 détails, respirent *le goût exquis de la singularité*.

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

UN peu d'esprit philosophique,
 Disoit Milédi Bellaston,
 Du vieux amour métaphysique,
 Proscrit le ton,
 Milord Boston :
 Berger délicat, je vous donne,
 En riant d'un vain préjugé,
 Votre congé, en abrégé,
 Votre tendresse trop mignonne,
 Ne produit pas les résultats
 Dont mon sexe éclairé fait cas.

MILORD.

De l'air dont tout ceci se mene,
 Je rougis pour vous, Milédi !
 Achevons du moins la semaine.
 Quoi ! pris Lundi ?
 Quitté jeudi ?



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

MILEDI.

Milord permet-il qu'on réponde
 Qu'en lui toujours on trouveroit
 Un Amant froid,
 Et maladroit !
Ma sensibilité profonde
 Veut, j'en conviens,
 De grands moyens ;
 Milord l'a réduite à des riens.

MILORD.

Ne parler que d'unir nos ames,
 Le jour de notre arrangement !
 Me montrer les plus pures flammes
 Et l'engouement
 Du sentiment !
 Milédi, quand vous vous rendites,
 En modérant, comme un bon cœur,
 Avec pudeur,
 Mon trop d'ardeur,
 En propres termes, vous me dites :
 « Ne passez point
 » Un certain point !
 » Qu'est-il besoin
 » D'aller si loin ? »

MILEDI, *d'un ton doctoral.*

Des feux par trop légers des ames,
 Doivent naître des feux plus forts ;
 Je déteste les pâles flammes,
 Et certains torts
 De nos Mylords.

L'amant qui trouve tout possible,
 Est l'amant que je rends heureux !
 Moi, je lui veux
Des sens tout neufs :
 Et lorsque je me dis sensible,
 Par là, j'entens
 Que j'ai des sens
Agissans et réagissans.

MILORD.

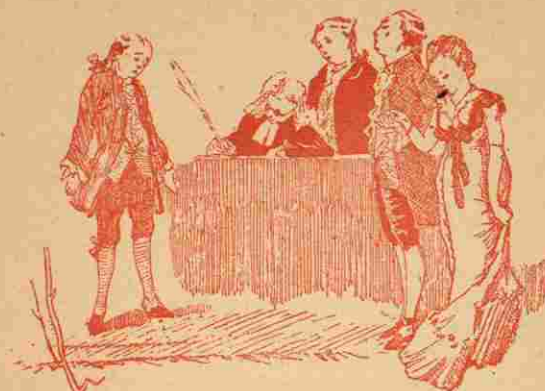
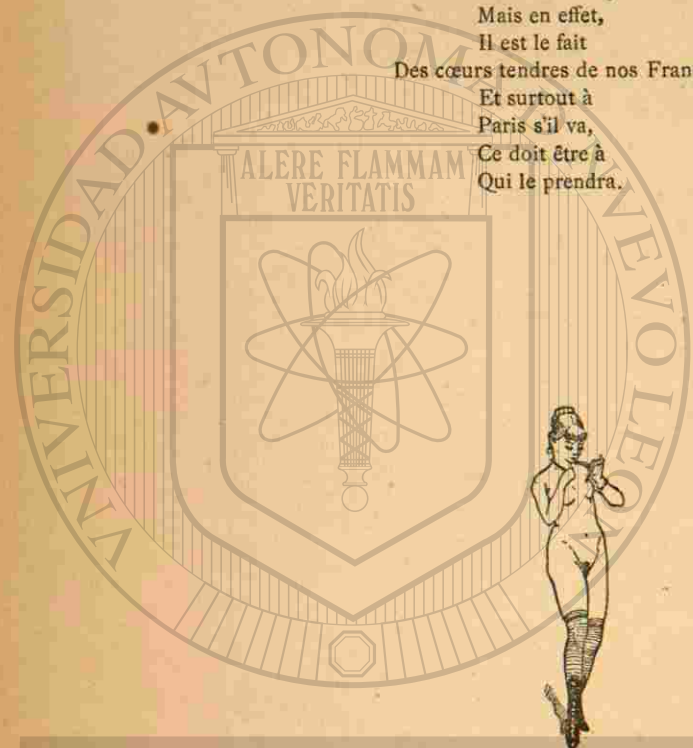
Quel aveu noble ! Adieu, Madame ;
 Quel plaisir j'ai !
 J'ai mon congé.
 Permettez-moi d'avoir une ame :
 C'est mon bonheur
 D'avoir un cœur !
 C'est un mal pour vous et les vôtres ;
 Ou plutôt, pour vous, ce n'est rien !
 Moi, c'est mon bien,
Mon grand moyen !
 Je vais l'offrir dans Londres à d'autres.
 En ce pays
 S'il est sans prix,
 Dans huit jours je pars pour Paris.

Couplet ajouté et risqué par le Traducteur.

Milord est à présent en France,
 C'est-là vraiment
 Son élément !
 Ce qu'on y prend de préférence
 C'est un amant
 A sentiment.

Pour les Philosophes Angloises,

Ce bonhomme n'étoit point fait ;
 Mais en effet,
 Il est le fait
 Des cœurs tendres de nos Françaises !
 Et surtout à
 Paris s'il va,
 Ce doit être à
 Qui le prendra.



LA MÉLOMANIE

CONTE

Mes chers amis, dites-moi : par
 [hasard,
 Connaissez-vous le bon Mon-
 sieur *Bruyart* ?

Son nom pour vous est étranger peut-être ;
 Par son portrait, vous l'allez reconnoître.
 C'est en musique un fervent amateur,
 C'est dire en bref qu'il se croit connois-

[seur.
 Mais cet amour qu'il sent pour la mu-
 [sique,

Est une fièvre, une fureur ;

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

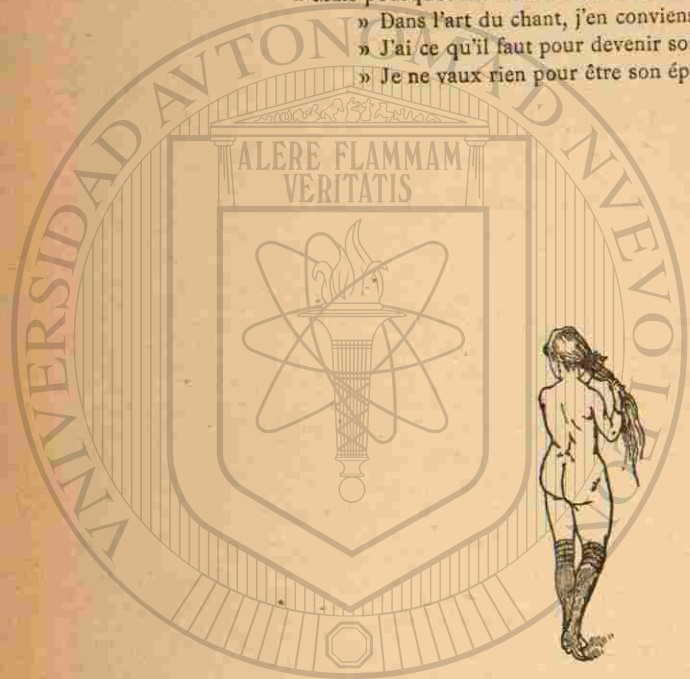
Et pour en exprimer l'ardeur
Point n'est de style hyperbolique.
Il ne recevrait point, fût-il né sans défauts,
Un domestique, un palefrenier même,
S'il n'avoit la voix juste : il est dans son système
Qu'avec une voix fausse un homme a le cœur faux.
Sous des notes, bien ou mal mises,
Tous les mots sont pour lui des paroles exquises.
Enfin vous lui feriez un plaisir bien plus grand
D'aller lui chanter des sottises
Que de lui dire un compliment.
Or je vous dois un récit très fidele
D'une histoire arrivée au cher Monsieur *Bruyart*.
Il cherche un bon parti pour sa fille *Isabelle* :
Mais il veut n'accepter pour elle
Qu'un maître consommé dans l'art
Dont aujourd'hui Paris offre plus d'un modèle !
Il exige qu'en un concert,
Son gendre chante à livre ouvert ;
Qu'en sons mélodieux il déclare sa flamme ;
Qu'il s'accompagne en exprimant ses vœux,
Et qu'à la noce, époux heureux,
Lui-même en très beaux airs fasse l'épithalame.

L'agile *Déité* qui va toujours volant,
Qui n'apprend nos secrets qu'afin de les répandre,
La renommée avoit annoncé le talent
D'un grand musicien dont l'organe brillant
Est tour-à-tour léger ou grave, vif ou tendre,
Compositeur habile et chanteur excellent.
Son nom, c'est *Altini*. Vous devez bien comprendre
Que ce récit charma le bon Monsieur *Bruyart*.
Sans s'informer et même sans l'entendre,
Jaloux de posséder ce grand maître de l'art
Il l'a déjà choisi pour gendre.

A ce *Virtuose* fameux,
Il écrit donc en diligence,
Le suppliant d'un ton respectueux
De venir partager une fortune immense.
Il ne lui marquoit pas quel étoit son dessein,
Et sans s'en informer *Altini* part soudain.

On l'attendoit avec grande affluence
Dans un salon de très riche apparence,
D'instruments, d'œuvres tapissé.
Pour ne pas perdre tems dans son impatience,
Tout au milieu, *Bruyart* avoit déjà placé
Un notaire son clerc, un contrat tout dressé ;
Il vouloit en entrant, l'ayant bien embrassé,
Le marier d'abord pour faire connoissance.
Il arrive. *Bruyart* se leve avec fracas,
D'aise tout transporté, s'élançe dans ses bras,
D'une tremblante main l'embrasse avec tendresse ;
De l'autre lui présente une plume à l'instant :
« Maître, dit-il, on vous attend,
» Signez, et vite, le tems presse. »
Surpris de cet accueil bien fait pour l'étonner,
Il *Signor Altini* quoiqu'avec politesse
Demande quel écrit on l'invite à signer.
« Quel écrit ? dit *Bruyart* tout ravi d'allégresse,
» Le contrat qui par de saints nœuds
» Va vous unir à ma famille,
» Qui vous fait l'époux de ma fille,
» Et qui me donne en vous un fils déjà fameux. »
Le pauvre maître alors, sourd à ce doux langage,
Aux spectateurs un peu surpris
Montrant ses genoux arrondis
Et son menton qu'aucun duvet n'ombrage :
« Monsieur, dit-il d'un air un peu honteux,
» Votre fille est charmante et doit faire un heureux.

» Mais pourquoi me choisir avant de me connoître ?
 » Dans l'art du chant, j'en conviens avec vous,
 » J'ai ce qu'il faut pour devenir son maître :
 » Je ne vaudrais rien pour être son époux. »



LE DARD

VERS envoyés à URBAIN, habitante du Palais royal

Vous triomphez, ma belle *Urbain* ;
 Je suis vaincu, je rends les armes ;
 Acceptez-les ; je vous les donne enfin,
 Surtout mon Dard ; il est fait pour vos charmes ;
 L'amour le forgea de sa main.
 Vénus en le voyant, en conçut des alarmes,
 Et se plaignit d'un air chagrin ;
 On prétend même, en répandant des larmes,
 Que Mars, Adonis et Vulcain
 N'eurent jamais un Dard aussi divin.
 Elle eût voulu l'avoir ; mais avec un sourire
 L'amour lui dit : « Je l'ai fait pour *Urbain*,
 » Pour cette Nymphe à l'air lutin,
 » Qui maintient votre culte et peuple votre empire.
 » Ses deux beaux yeux et son nez aquilin,
 » Son teint de rose et sa gorge d'albâtre,
 » De sa beauté que chacun idolâtre
 » Fixent partout le pouvoir souverain ;
 » Et l'on dit en voyant cette Nymphe nouvelle :
 » C'est des Nymphes du jour la Nymphe la plus belle,
 » Lorsque de la beauté vous obtintes le prix,
 » Vénus, vous aviez bien plus le droit d'y prétendre ;
 » Mais *Urbain* n'étoit point, et j'ai peur que Paris
 » Ne vous invite à le lui rendre. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Que mon destin seroit heureux,
 Si de l'amour écoutant le langage
 Vous vouliez de ma main agréer son hommage!
 De l'amour et de moi vous combleriez les vœux.
 Ah! belle *Urbain*, recevez notre offrande;
 Voyez ce Dard prêt à partir pour vous :
 L'arc qui doit le lancer avec force se bande ;
 Et si les Dieux en sont jaloux
 Jugez comme il est beau !.. dans l'ombre du mystere,
 Recevez le présent que vous offre l'amour.
 A votre char attaché sans retour,
Urbain, vous n'aurez point un amant plus sincere.
 Ne condamnez point ma maigreur ;
 Des soldats de l'amour c'est l'enseigne ordinaire,
 Et pour ne point douter de mon ardeur guerriere,
 Ah! belle *Urbain*, éprouvez ma valeur,



IRIS ET SA BONNE,

CONTE

Oui, ma bonne, c'est inutile,
 A mon âge, on n'apprend plus rien.
 Mangez, buvez et dormez bien ;
 Du reste laissez-moi tranquille.
 Ainsi parloit la jeune Iris
 A son antique gouvernante,
 Qui chaque jour au tems précis
 Lassoit son ame impatiente
 Par de longs et fades récits.
 Tantôt c'étoit la Barbe bleue
 Tantôt la Belle au bois dormant
 Ou l'histoire d'un revenant
 Avec grand bruit traînant sa queue.
 Cet avis ne put retenir
 La langue de l'Argus femelle.
 « Mon enfant, pourquoi me punir
 » D'une maniere aussi cruelle !
 » Conter, pour moi, c'est rajeunir.
 » Tiens, je sens encore une envie...
 » Mais d'ailleurs le trait est si beau !
 » Vas, ne crains pas que je t'ennuye,
 » Et, pour toi s'il n'est pas nouveau,
 » Je ne veux conter de ma vie.
 » Il étoit un jeune garçon

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Aimable, honnête et fait pour plaire,
 » On l'appelloit Endymion :
 » La lune sans plus de mystere
 » Descendoit parfois sur la terre
 » Et le trouvant sur le gazon,
 » Lui prodiguoit avec tendresse
 » Quelques baisers de sa façon,
 » Et jamais baisers de maîtresse
 » N'ont été si brûlans, dit-on. »
 Iris sourit avec finesse ;
 Eh quoi donc ! n'est-ce que cela ?
 Oh ! je connois fort ce trait-là ;
 L'autre jour encor vers la brune
 J'ai répété cette leçon ;
 Durval faisoit Endymion,
 Et puis, moi je faisois la lune.



LISE

CONTE ATTRIBUÉ A
 VOLTAIRE

Lise, échappée à son premier amant,
 Et mon auteur ne m'a pas dit comment,
 S'étoit logée, exprès pour être sage,
 Chez des dévôts. Ceux-ci contre l'usage
 L'étoient vraiment, gens de bien, s'il en fut,
 Dormant au prône, et chantant au salut.
 Tout en suivant son hôtesse à l'Eglise,
 Deux fois par jour, un jeune homme lui plut,
 Un beau jeune homme et très bien fait. Ah ! Lise,
 Si vous voulez, cette nuit je viendrai
 Eh bien ! venez, si je puis j'ouvrirai.
 La voilà donc qui craint d'être surprise ;
 Elle descend doucement, doucement,
 Pieds nus, sein nud, le moindre vêtement
 Eût fait du bruit : les plis de sa chemise
 En faisoient trop, quand l'air en s'y jouant
 Les déployoient ; hélas, en respirant,
 Dans son effroi son souffle l'épouvante
 Audacieuse à la fois et tremblante.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Aimable, honnête et fait pour plaire,
 » On l'appelloit Endymion :
 » La lune sans plus de mystere
 » Descendoit parfois sur la terre
 » Et le trouvant sur le gazon,
 » Lui prodiguoit avec tendresse
 » Quelques baisers de sa façon,
 » Et jamais baisers de maîtresse
 » N'ont été si brûlans, dit-on. »
 Iris sourit avec finesse ;
 Eh quoi donc ! n'est-ce que cela ?
 Oh ! je connois fort ce trait-là ;
 L'autre jour encor vers la brune
 J'ai répété cette leçon ;
 Durval faisoit Endymion,
 Et puis, moi je faisois la lune.



LISE

CONTE ATTRIBUÉ A
 VOLTAIRE

Lise, échappée à son premier amant,
 Et mon auteur ne m'a pas dit comment,
 S'étoit logée, exprès pour être sage,
 Chez des dévôts. Ceux-ci contre l'usage
 L'étoient vraiment, gens de bien, s'il en fut,
 Dormant au prône, et chantant au salut.
 Tout en suivant son hôtesse à l'Eglise,
 Deux fois par jour, un jeune homme lui plut,
 Un beau jeune homme et très bien fait. Ah ! Lise,
 Si vous voulez, cette nuit je viendrai
 Eh bien ! venez, si je puis j'ouvrirai.
 La voilà donc qui craint d'être surprise ;
 Elle descend doucement, doucement,
 Pieds nus, sein nud, le moindre vêtement
 Eût fait du bruit : les plis de sa chemise
 En faisoient trop, quand l'air en s'y jouant
 Les déployoient ; hélas, en respirant,
 Dans son effroi son souffle l'épouvante
 Audacieuse à la fois et tremblante.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Comme l'horloge alloit sonner minuit,
 Elle ouvre, on entre, on se coule sans bruit
 En remontant, on se perd, on s'appelle :
 Eh, Dieu! l'hôtesse, eh! l'hôtesse, dit-elle.
 L'hôtesse dort, mais Lise en son esprit
 La voyoit là. Son cœur battoit de crainte
 Et de désir. Enfin on la saisit
 Par sa chemise, et dans ce labyrinthe
 Ils vont ensemble au travers de la nuit,
 Et l'amant tient le fil qui le conduit.
 Mais la terreur augmente sur la scène,
 Et le danger s'accroît. Lise frémit,
 C'étoit la porte, et puis c'étoit le pêne,
 Puis le plancher et puis enfin le lit.
 Qui va, qui vient? eh, l'hôtesse! eh, l'hôtesse!
 Redisoit-elle encor en ce moment,
 Toujours cédant à sa double foiblesse,
 Et s'arrangeant aux bras de son amant.
 Mais admirez l'effet du sentiment
 Et du plaisir. Voici Lise qui crie.
 Ah! si j'osois répéter ces cris là... ..
 Ces Ah mon cœur! et puis ces simples Ah!...
 Quand les amours redoublent leur furie.
 L'heureux amant qui veut filer plus doux,
 Craint à son tour, et dans cette détresse,
 Il lui répète : eh, l'hôtesse, eh, l'hôtesse!
 Ah! répond Lise en criant, je m'en f...!
 Ce mot, Messieurs, contient tant de morale,
 Que j'ai passé par dessus le scandale.



CHAQUE CHOSE A SON PRIX

CONTE

THÉRESE soupiroit après le mariage,
 Mais par malheur n'avoit galant aucun;
 Et pourquoi? c'est que l'or, mobile du ménage,
 Chez elle n'étoit pas commun.

Cédant à la pitié, la Dame du Village
 La fait venir un jour, et lui dit : mon enfant,
 De cesser d'être fille, il est tems à ton âge;
 Tiens, voici dix écus, et puisse cet argent
 Te faire rechercher d'un amant qui te plaise!
 Ébloui par la dot, un pauvre Limousin
 Laid, boiteux et bossu vient demander Thérèse;
 Les bans sont publiés, la noce est pour demain;
 Le couple fortuné rend visite à la Dame
 Qui jettant un coup d'œil sur le nouvel époux :
 « Thérèse, êtes-vous folle? à quoi donc songez-vous
 » De prendre pour mari ce magot, cet infâme?
 » Quel remède d'amour! non, je ne puis le voir,
 » Chez moi, son seul aspect excite une nausée;
 » Madame, repartit la fillette rusée,
 » Pour dix écus, que voulez-vous avoir? »

(Par M. REGNAULT DE CHAOURCE, avocat.)

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



LES ADIEUX

CHANSON

SUR L'AIR : Un jour Guillot trouva Lisette

ENFIN je renonce aux délices
 Que tu promettois à mon cœur ;
 Je suis trop las de tes caprices :
 Je vais fuir ton regard vainqueur.
 Adieu, perfide Éléonore,
 Je saurai faire un meilleur choix :
 Dans ces lieux tu me vois encore :
 Mais c'est pour la dernière fois.

Adieu... mais quoi ! tu me rappelles !
 Sans rougir tu me prens le bras !...
 Pourquoi nos mains s'unissent-elles
 Quand nos cœurs ne s'entendent pas ?
 Ah ! ce coup d'œil vient de m'instruire ;
 Tu veux aller au petit bois :
 Eh bien ! soit ! je vais t'y conduire ;
 Mais c'est pour la dernière fois.

Que ta main est douce et bien faite,
 Que tes bras sont éblouissants !

Qu'à travers cette collerette
 J'aperçois d'attraits ravissans !
 J'aurois fait mon bonheur suprême
 De vivre toujours sous tes loix...
 Tu vois encor combien je t'aime ;
 Mais c'est pour la dernière fois.

Grands Dieux ! que ton souris est tendre
 Comme il appelle le baiser !...
 En vain je voulois me défendre
 Je sens mon courroux s'apaiser.
 Qui sourit avec tant de grace
 Séduiroit les cœurs les plus froids...
 Viens friponne, que je t'embrasse...
 Mais c'est pour la dernière fois.

Ainsi je croyois fuir la Belle
 Quand elle me dit tendrement :
 Je ne feignois d'être infidelle
 Que pour éprouver mon amant.
 Pardonne-moi d'avoir pu craindre ;
 Rends à mon cœur ses anciens droits ;
 Le tien a sujet de se plaindre ;
 Mais c'est pour la dernière fois.



LA REMOULEUSE

CONTE

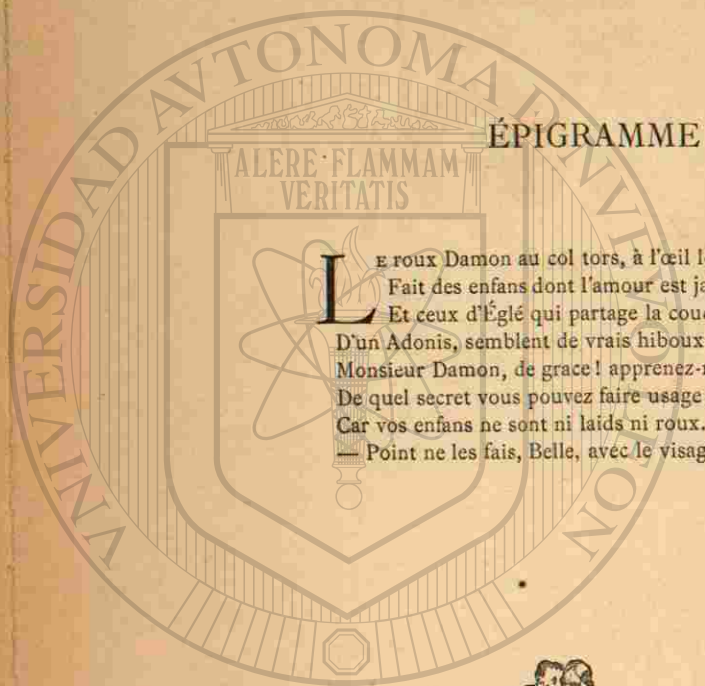
CERTAIN gagne-petit, jeune et taillé, ma foi !
Pour gagner gros sur un cœur de fillette
S'en alloit dans un bourg chantant la chansonnette;
On m'a dit qu'il étoit aussi content qu'un Roi :
Je dis qu'il l'étoit plus; car rouler la brouette,
Et conduire un état ne sont pas même emploi.
On se lasse à force d'ouvrage;
Mon Gars bailla, puis dans un coin
Ayant laissé son équipage,
Dos contre mur, poing sur visage,
Lise vient à passer; Lise eut toujours l'esprit
Vif, inquiet, folâtre et rusé: Lise rit,
Voit la brouette, s'en approche,
Prend ses ciseaux dans le fond de sa poche,
Met un pied où l'on sait, range son cotillon,
Et du sabot troué tire son goupillon.
L'eau tombe goutte à goutte, et les ciseaux de Lise
Rasant la meule en feu, s'aiguisent à sa guise,
C'est-à-dire assez mal. Pour surcroît de malheur,
Le cri du grès qui s'use éveille le dormeur.
Il se leve, il accourt: elle veut fuir et tombe.
Quand on a le pied pris, force est que l'on succombe.
Lise s'agite, hélas! sans se débarrasser.

Telle on voit une pauvre grive
Que par la patte, un fil vient d'enlacer,
Se débattre et se trémousser
Surtout quand la chaleur arrive.
Le remouleur demanda de l'argent :
Je n'en ai point, reprit la Belle,
Et mon affaire en est plus criminelle :
Mais pour te payer autrement,
Prends-moi vite un baiser comptant.
Soit par timidité, soit plutôt par malice,
Il lui jure d'un air novice
Qu'il n'en prendroit qu'un... seulement
Un serment si nouveau déplut à la Bergere
Qui dit en lui donnant ce baiser de franc jeu :
Fripon, puisque tu prends si peu,
Je vais chercher encor les ciseaux de ma mere.



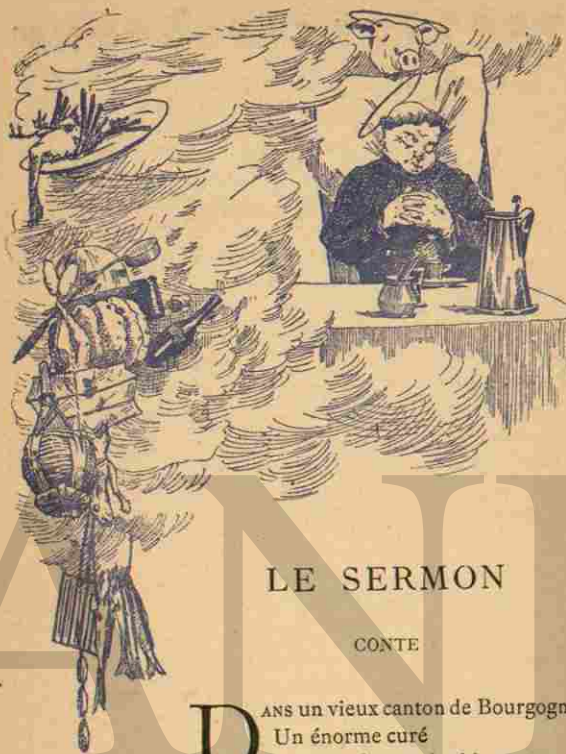
UNIVERSIDAD AUTONOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



ÉPIGRAMME

Le roux Damon au col tors, à l'œil louche,
Fait des enfans dont l'amour est jaloux ;
Et ceux d'Églé qui partage la couche
D'un Adonis, semblent de vrais hiboux.
Monsieur Damon, de grace ! apprenez-nous
De quel secret vous pouvez faire usage :
Car vos enfans ne sont ni laids ni roux.
— Point ne les fais, Belle, avec le visage.



LE SERMON

CONTE

DANS un vieux canton de Bourgogne,
Un énorme curé
A rouge face et double trogne,
D'un appétit bien assuré,



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

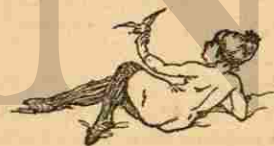


Une seule fois la semaine,
 Dans le saint jour dominical,
 Achevoit avec peine
 La Messe que servoit le Procureur fiscal
 Portant double menton sur sa ronde bedaine.
 Dans les autres six jours,
 Voici tout ce que le saint homme
 Faisoit presque toujours
 Quand il avoit fini son somme :
 Il mangeoit et buvoit,
 Puis buvoit et mangeoit,
 Puis se rendormoit, le saint homme !
 Aussi ce Ministre joyeux
 Ne débitoit pas plus de prônes
 Qu'un financier oiseux
 Ne débite d'aumônes ;
 Il pardonnoit facilement
 Les fredaines des filles,
 Les malices d'amant
 Et les larcins des jeunes drilles
 La certitude du pardon
 Faisoit que le troupeau vivoit à l'abandon.
 Tandis que les vieilles ouailles
 Vous faisoient danser le bouchon,
 Les jeunes fourageoient sous les noires broussailles
 Et cotoyoient l'épais buisson.
 Pour le Pasteur, deux jours seulement dans l'année,
 Décoloroient son vermillon
 Et troubloient par leur carillon
 Son indolence fortunée :
 L'un étoit le jour du patron
 Ou la fête du grand saint Jacques ;
 L'autre étoit le saint jour de Pâques
 Célèbre en tout canton.
 De l'éloquence pastorale
 Il falloit en ces jours dérouiller les talens

Et raiguiser quelques traits de morale
 Contre les paysans.
 Le tems de charger sa mémoire
 D'un sermon apprêté
 Lui ravissoit tous les momens de boire
 Et lui détruisoit la santé :
 C'étoit au moins faire d'avance
 La quinzaine de pénitence.
 Pour éviter un si grand mal
 Il se mit dans la tête
 Un sermon naïf et banal
 Qu'il répéta depuis à chaque fête,
 Tel que ce grand homme le fit
 Je le transmets à la race future :
 Puissent tous les êtres ayant cure
 En faire à jamais leur profit !
 « Mes chers enfans, dans cette chaire,
 » O mes brebis, dans ce saint lieu,
 » Ma bouche est l'organe de Dieu :
 » Par moi, c'est lui qui vous éclaire.
 » Le ciel fit tous les biens, forma tous les plaisirs
 » Pour embellir la terre
 » Et chacun, suivant ses desirs,
 » Peut se fixer aux plaisirs qu'il préfère.
 » Oui, chacun peut opter les siens
 » Mais sans rien dérober aux autres :
 » Vous devez respecter les miens,
 » Et je dois vous laisser les vôtres.
 » Sur cette grande vérité,
 » Jettons ici quelque clarté.
 » Je vais vous parler sans mystères ;
 » Pour abregger, trois points très-courts
 » Vont à l'instant, mes très-chers freres,
 » Diviser mon discours.
 » Joignez-vous tous à mes prieres ;
 » Conjurons la céleste cour

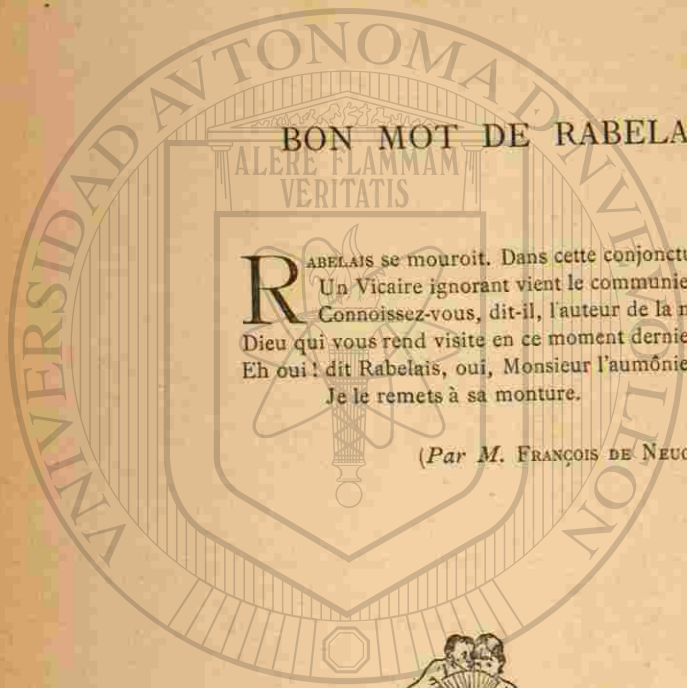
» Pour que sa bonté vous éclaire
 » Et vous donne en ce jour
 » La foi qui vous est nécessaire.
 » Voyons ces trois points à leur tour.
 » Mon premier point, mes très-chers freres
 » Vous l'entendez, moi gueres ;
 » J'entens mon second point ;
 » Vous ne l'entendez point ;
 » Mais pour notre troisieme
 » Il n'en est pas de même,
 » Et nous devons en vérité
 » Nous confesser en bons Apôtres
 » Et dire en toute humilité
 » Que nous ne l'entendons ni les uns ni les autres.
 » Oui, mes enfans, mon premier point
 » Sur lequel le Ciel vous commande
 » Et que vous voulez que j'entende,
 » Mais que pourtant je n'entens point ;
 » C'est votre avis de me défaire.
 » De ma petite chambrière,
 » Cette innocente en son printemps
 » Et que jusqu'à ses vingt-cinq ans,
 » Je garde dans mon presbytere.
 » Mon second point et que j'entens,
 » Mais que vous ne pouvez entendre,
 » Est de me payer tous les ans
 » Ma dîme sans me faire attendre,
 » Sur vos bestiaux et vos grains,
 » Sans oublier tous vos raisins :
 » Car notre sainte Eglise ordonne
 » De payer la dîme au Pasteur,
 » Et tout ce qu'on lui donne
 » Fait un grand plaisir au Seigneur.
 » Elle veut, et nul ne le nie,
 » Elle veut qu'en tout lieu,

» Son ministre, l'homme de Dieu,
 » Possede maison bien fournie,
 » Des granges riches de bon bled,
 » Un grenier lourdement comblé
 » Et cave largement garnie
 » Vous m'entendez : ce point est sagement dicté :
 » Évitions ici la redite ;
 » Vous sentez tous le poids de cette vérité,
 » Et moi, j'en sens tout le mérite,
 » Je passe donc à notre dernier point
 » Que vous et moi n'entendons point :
 » Il est du devoir de ma cure
 » Qu'il trouve ici son tour ;
 » C'est l'Évangile du jour
 » Dont je vais faire la lecture, etc. »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

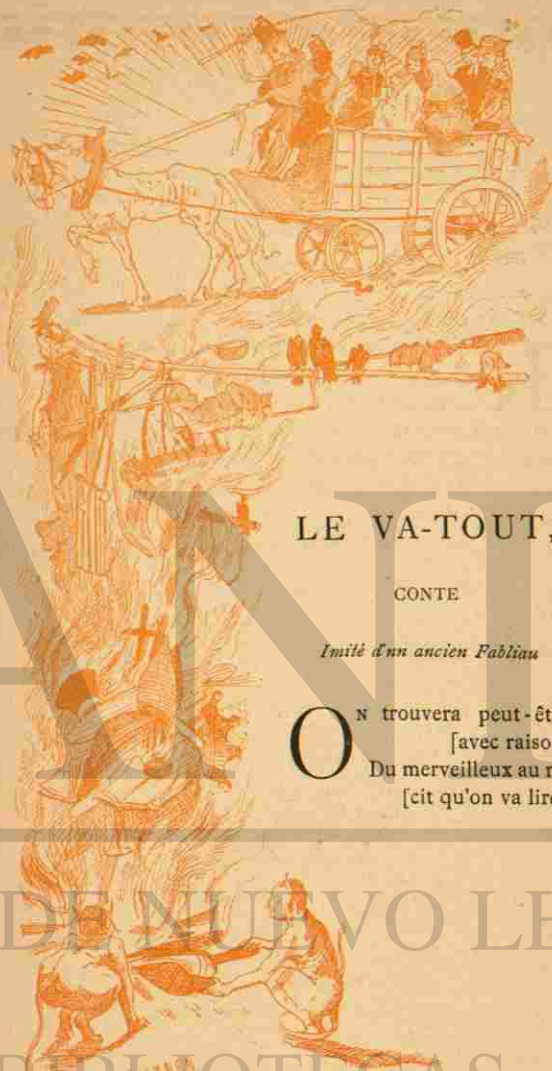
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



BON MOT DE RABELAIS

RABELAIS se mouroit. Dans cette conjoncture,
Un Vicaire ignorant vient le communier.
Connoissez-vous, dit-il, l'auteur de la nature,
Dieu qui vous rend visite en ce moment dernier?
Eh oui! dit Rabelais, oui, Monsieur l'aumônier,
Je le remets à sa monture.

(Par M. FRANÇOIS DE NEUCHATEAU.)



LE VA-TOUT,

CONTE

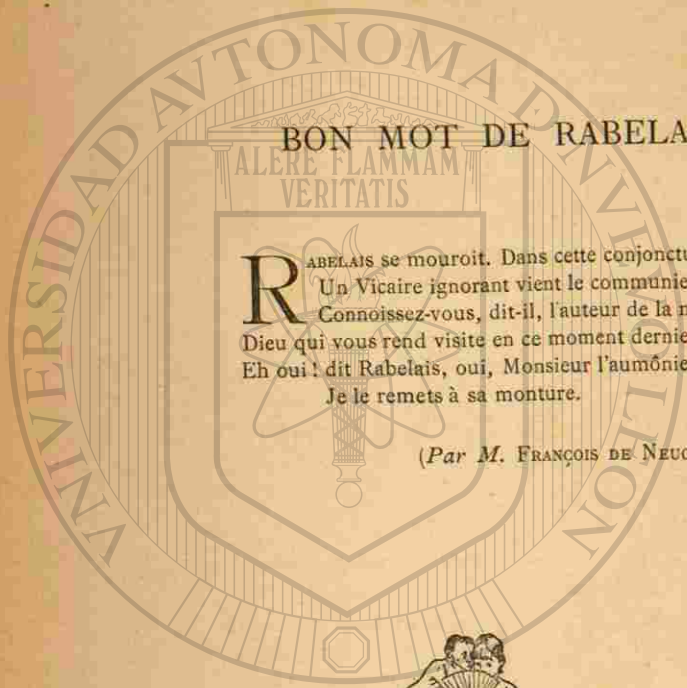
Imité d'un ancien Fabliau

ON trouvera peut-être
[avec raison,
Du merveilleux au ré-
[cit qu'on va lire :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

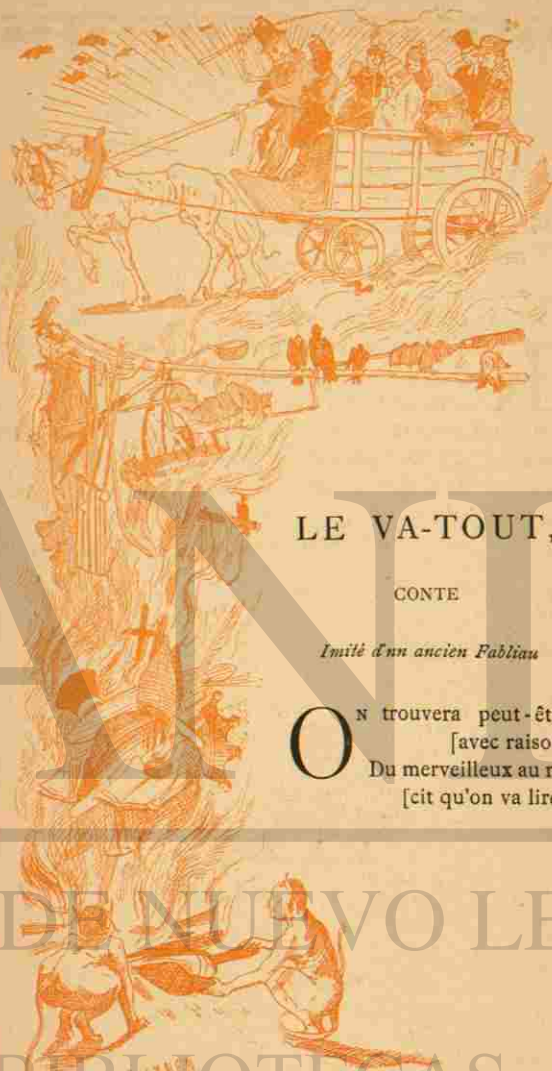




BON MOT DE RABELAIS

RABELAIS se mouroit. Dans cette conjoncture,
Un Vicaire ignorant vient le communier.
Connoissez-vous, dit-il, l'auteur de la nature,
Dieu qui vous rend visite en ce moment dernier?
Eh oui! dit Rabelais, oui, Monsieur l'aumônier,
Je le remets à sa monture.

(Par M. FRANÇOIS DE NEUCHATEAU.)



LE VA-TOUT,

CONTE

Imité d'un ancien Fabliau

ON trouvera peut-être
[avec raison,
Du merveilleux au ré-
[cit qu'on va lire :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Mais j'écris ce qu'un autre avant moi sut écrire;
 Et je n'y mets que la façon.
 Je crois, Messieurs, et vous devez tous croire
 Aux saints Apôtres, au Démon :
 Mais oserois-je ici répondre de l'histoire
 De mon Ménétrier ? Franchement je dis non :
 Sans rien garantir, je vous donne
 Tous ces graves détails tels que je les reçus :
 Pareil aveu ne peut tromper personne :
 Car qui dit, je mens, ne ment plus.
 Dans une ville de Provence
 Vivoit jadis certain Ménétrier,
 Le meilleur fils du monde, ami sans défiance,
 Point querelleur, point tracassier ;
 Qui détestant le nom de tyran, de victime,
 De fâcher un enfant se seroit fait un crime.
 Du reste il sembloit glorieux
 De son insouciance extrême ;
 Ses affaires alloient comme il plaisoit aux Dieux ;
 Il aimoit toujours beaucoup mieux
 Les laisser aller mal, que les faire lui-même
 Buvant, jouant et les jours et les nuits,
 (Quand il ne pouvoit faire pis)
 Brelans et cabarets logeoient le personnage :
 Gagnoit-il quelque argent, c'est là qu'il le portoit ;
 Si pas un sou ne lui restoit,
 Son violon y demeuroit gagé.
 Aussi vous l'auriez vu toujours déguenillé,
 Des saisons affrontant l'injure,
 Nuds pieds, n'ayant au moins que ses bas pour chaussure,
 Et toujours pour l'hiver fraîchement habillé.
 Cependant sa gaieté se montrait des plus franches,
 Toujours léger, toujours badin,
 Se faisant un chapel avec de jeunes branches
 De myrte ou de rosier, riant soir et matin,
 Ne demandant à Dieu que de mettre à la fin,

Toute la semaine en dimanches.
 Or il mourut. Un Diable et jeune et peu malin
 Qui depuis près d'un mois couroit en vain le monde
 Pour rencontrer quelqu'ame en son chemin,
 Tandis qu'il expiroit, faisant par là sa ronde,
 Le chargea sur son dos, et fier de son butin,
 Dans les enfers il l'emporta soudain.

C'étoit l'heure où, dit-on, revenus de la chasse
 Les démons rentroient aux Enfers,
 Et selon leur gibier divers,
 Faisoient gaie ou triste grimace
 Pour les voir arriver, leur Prince ténébreux,
 Lucifer, sur son trône, en rugissant de joie,
 S'étoit assis : et chacun d'eux
 A ses pieds en entrant venoit jeter sa proie.
 L'un apporte un bigot des vivans révééré ;
 L'autre un héros chargé des lauriers de la guerre,
 Une vieille coquette ; un auteur expiré
 Au bruit des sifflets du parterre :
 Des Chanoines morts de santé,
 Un Prélat mort de volupté ;
 Tant d'autres étonnés qu'aux enfers on les livre,
 Tous morts au même instant qu'ils ne songeoient qu'à
 Devant lui tour à tour le Monarque infernal, [vivre.
 Afin d'examiner la bande prisonniere,
 Les appeloit ; puis d'un signal
 Les faisoit tous jeter sur sa chaudiere.
 Quand l'heure fut passée : « Eh bien, dit Lucifer ;
 » Secouant sa fourche de fer,
 » Êtes-vous tous rentrés ? — Non, Sire,
 » Lui répondit un diable en train de rire,
 » Il manque encore un pauvre diabolin
 » Bien neuf, bien idiot, innocente pécure,
 » Qui depuis près d'un mois fait sa tournée en vain ;

» Il ne se montre plus, il a honte à la fin
 » De revenir la griffe vuide encore. »
 A peine il a fini, que d'un air cavalier
 Le jeune diable arrive à l'infemale porte
 Chargé de son Ménétrier,
 Qu'aux pieds de son monarque humblement il apporte.
 « Viens, approche, dit au Chanteur
 » Le grand Roi Lucifer. Parle, qu'es-tu ? Voleur ?
 » Espion ? Procureur ? » — « Non, Sire.
 » J'ai d'un Ménétrier fort bien fait le devoir ;
 » Et sans vanité je peux dire
 » Que je savois là-haut tout ce qu'on peut savoir.
 » Mais malgré ma science infuse,
 » J'eus bien du mal. Enfin, puisque dès ce moment
 » Vous daignez me donner *gratis* le logement,
 » Je chanterai si cela vous amuse. »
 « Oui, corbleu, des chansons : c'est fort bien s'aviser !
 » Me fredonner quelque fragment lyrique !
 » C'est bien là vraiment la musique
 » Qu'il faut ici pour m'amuser !
 » Sache à quel soin je veux que ton savoir s'applique :
 » Tu vois cette chaudière-là :
 » Il faut nud comme te voilà,
 » Il faut la chauffer à toute heure.
 » Oui, tel est le vouloir de ton Roi Lucifer,
 » Feu, grand feu, qui jamais ne meure.
 » C'est toujours chez moi feu d'Enfer. »
 « Volontiers je le ferai, Sire,
 » Dit le Ménétrier, allons, quoi qu'il en soit ;
 » Désormais au moins je peux dire,
 » Que je suis à l'abri du froid. »
 « A ces mots oubliant sa liberté première,
 Il se rend à son poste ; et sans se détourner,
 Il sut d'abord si bien se gouverner
 Que pas d'un seul instant d'une semaine entière,
 L'eau de l'infemale chaudière

N'avoit cessé de bouillonner.
 Mais Lucifer un jour s'étant mis dans la tête,
 D'aller faire lui-même avec tous ses suppôts,
 De nouveaux prisonniers pour honorer sa fête,
 A son chauffeur en chef il adresse ces mots ;
 « Je pars ; c'est toi seul que regarde
 » Le soin de mes captifs confiés à ta foi.
 » Tu m'en réponds ; et prens y garde,
 » S'il en manquoit un seul à mon retour ! » « Grand Roi !
 » Vous pouvez sans danger vous confier à moi.
 » Toutes vos loix ici seront exécutées,
 » Vous trouverez bien et dûment
 » Toutes vos ames bouillantes,
 » Sans qu'une seule y manque ; et j'en fais le serment. »
 « Songes-y bien ; sinon tu peux bien te résoudre
 » A te voir dépecer vivant par mes bourreaux,
 » Puis d'un magique fil on saura te recoudre
 » Pour être remis en lambeaux ».

C'est là ce qu'attendoit saint Pierre.
 Du haut des cieus il venoit d'écouter
 Les projets que tramoit l'enfer contre la terre,
 Et son œil épioit l'instant d'en profiter.
 Dès qu'il vit les Démons, pour chercher leur pâture,
 Quitter leur gouffre souterrain,
 Lui-même déguisant sa taille et sa figure,
 Aux Enfers descendit soudain.
 Il avoit eu grand soin, comme vous pouvez croire,
 De mettre ses clefs à l'écart ;
 Sur sa barbe argentée et tombant au hasard,
 Il en avoit mis une et touffue et bien noire,
 Qu'il avoit tressée avec art.
 Le Saint sous ce costume, avec un air affable,
 Aborda le Ménétrier
 Et le saluant le premier ;

« L'ami, dit-il, tu me parois bon Diable.
 » Nous pourrions à nous deux sans trop te détourner,
 » Faire une partie agréable :
 » Tiens, voilà des dez, une table,
 » Et de bon argent à gagner. »
 Tout en parlant il tenoit étalée
 Une bourse bien longue et surtout bien gonflée
 « Hélas ! c'est bien en vain que vous venez ici
 » Me tenter avec cette bourse, »
 Dit le Ménétrier ; « car je suis, Dieu merci,
 » Sans un denier, sans la moindre ressource : »
 « Eh bien, mets pour enjeu (s'il ne te reste rien)
 » De ces ames qui sont ta proie ;
 » C'est peu pour toi ; moi, je veux bien
 » Me contenter avec cette monnoie.
 » Tu ne crains pas, je crois, d'en manquer de sitôt ;
 » Car il en vient tant de la haut ! »
 « Des ames ! ah, tudieu ! je sais trop de quel style,
 » Monseigneur m'a dicté sa loi,
 » Tout en s'en allant... Donnez-moi
 » Quelqu'autre expédient moins risqué, plus facile,
 » Pour celui-ci, Serviteur. » — « Imbécile !
 » Comment veux-tu qu'il puisse le savoir ?
 » Des ames en ce lieu la denrée est commune.
 » Sur tant de millions, crois-tu, s'il en manque une,
 » Trois, six, que Lucifer va s'en apercevoir !
 » Tiens, vois cette bourse, elle est mienne ;
 » Pièces neuves y sont dedans ;
 » Quelques bons dez peuvent en peu de tems.
 » Les faire passer dans la tienne,
 » Profite du moment, tandis que me voilà,
 » Allons, je mets au jeu vingt sous, toi, mets une ame. »

Le malheureux frémit à ce spectacle-là ;
 Sa vieille ardeur pour le jeu se renflamme.

Les dez sont étalés ; et ce n'est pas en vain ;
 Son œil les touche, les dévore ;
 Il se rapproche, il les prend dans sa main,
 Les laisse aller, pour les reprendre encore.
 Il faut qu'il joue enfin. Mais pour hasarder peu,
 Il ne jouera qu'une ame à la fois. « Va pour une,
 » Répond l'Apôtre, blonde ou brune,
 » Mâle ou femelle, allons ; n'importe, mets au jeu ; »
 L'un prend une ame, alors d'une main peu hardie,
 L'autre entr'ouvre sa bourse, objet toujours nouveau ;
 On s'assied au bord du fourneau,
 Et l'on commence la partie.
 Mais le Saint gagna constamment ;
 Le Saint, par une adresse aujourd'hui trop commune,
 Savoit par l'art corriger la fortune ;
 Le chroniqueur l'a dit, mais le chroniqueur ment.
 D'ailleurs, s'il employa cette utile science,
 L'intention l'excuse ; et ce fut là, je crois,
 L'unique et la première fois
 Qu'on pût tricher en conscience.
 Pour rattraper ce qu'il avoit perdu,
 Le Ménétrier confondu,
 Met double et perd encore ; un dez toujours funeste
 Roule pour lui. Dieu sait s'il jure et peste !
 Étonné d'un pareil guignon
 Il ne peut vaincre sa colere ;
 Il s'en prend à son adversaire,
 Et traite l'homme saint d'escroc et de fripon :
 Il veut dans son dépit se battre avec l'Apôtre :
 Mais ce dernier, plus fort, lui donna du souci ;
 Et le Ménétrier à ce dernier jeu-ci
 Ne fut pas plus heureux qu'à l'autre.
 Enfin il fut forcé de lui crier merci.
 Il demande pardon, il s'excuse et le prie
 De vouloir bien renouer la partie.
 Saint Pierre avoit déjà pris feu,

Peu fait aux affronts qu'il endure :
Mais pour Dieu voulant bien pardonner cette injure ;
Il lui donne revanche et se remet au jeu.

« Cette partie est la dernière, »

Dit le Ménétrier : mais hélas son guignon
Fut pire encor qu'à la première,
Et vous en savez la raison.

Le jeu le pique, il accroît son audace,
Enfin tout en rongant ses doigts,

Il joua cent mille ames à la fois,

Changea de dez, changea de place

Et n'en perdit pas moins. Alors plein de fureur,

Il frappe à grands coups sur la table,

Maudit et donne de grand cœur

Avec le jeu, son joueur même au Diable,

Saint Pierre, loin de dédaigner

Une victoire presque entière,

Va plein de joie à la chaudière

Pour choisir et pour emmener

Les ames qu'il vient de gagner.

Chacune le supplie aussitôt de la prendre ;

Chacune implore de son mieux ;

Ce sont des cris à ne plus rien entendre.

Mais tout à coup le perdant furieux

Accourt. Il vient dans sa rage funeste,

Oubliant tout-à-fait son maître Lucifer,

Proposer de jouer son reste.

Quel *Va-tout!* un seul coup peut dépeupler l'Enfer.

Saint Pierre accepte et chacun renouvelle

Dez et cornets de son côté :

Mais notre Saint triomphe de plus belle :

Par une raffle il a tout emporté.

Tous ces pauvres captifs sont devenus sa proie.

Dieu sait s'ils sont ravis ! tout l'Enfer étonné

Pour la première fois entend des cris de joie,
Et le Saint avec eux bien vite est retourné.
Admirons un moment sa sagesse profonde ?
Quand Lucifer sorti de ces gouffres ouverts
S'évertue à damner le monde,
Lui s'occupe du soin de sauver les Enfers.

Quelques heures après, rentre plein d'assurance

Le noir Monarque avec ses noirs soldats :

Il s'arrête d'abord, surpris par un silence

Très-inconnu dans ses États.

Mais quelle fut sa douleur, sa colere,

Quand son œil en entrant (ô comble de revers!)

Vit éteints ses brasiers, et vuide sa chaudière,

Et pas une seule ame en ses vastes déserts.

Bouillant de courroux il appelle

Le malheureux chauffeur déjà tremblant d'effroi.

« Approche, scélérat, qu'as-tu fait. répons-moi,

» Des prisonniers commis à ta tutelle ? »

« Ah, Sire ! Sire ! hélas ! calmez votre courroux. »

Le pauvre Diable a l'air, à ses genoux,

D'un linot sur qui l'aigle a déployé sa serre,

Il confesse tout, et lui dit

Qu'il a joué, perdu, que le guignon le suit

En enfer comme sur la terre.

« Quel est donc le butor, dit le Prince en fureur,

» Qui nous amena ce joueur ?

» Qu'on lui donne les étriviers ! »

Le Diable les reçut, et de tant de manières,

Qu'il jura bien que ce Ménétrier

Seroit à coup sûr le dernier

Qu'il haperoit. « Allons, qu'on me renvoie,

» Ajouta Lucifer, ce chansonnier. Holà !

» Qu'il parte. Dieu peut bien recevoir ces gens-là ;

» La cour céleste aime la joie,

» Mais moi, je n'en veux plus. » Le chanteur s'en alla
 Sans se faire prier. Il traverse la terre,
 Va sans s'arrêter un moment,
 Droit aux portes du Ciel: il y frappe, et Saint Pierre
 Le reçoit très obligeamment.
 Là des Enfers il bénit la sortie.
 Ainsi notre joueur, contre toutes les loix,
 Eut mauvais jeu, perdit tout à la fois,
 Et fit une belle partie.

(Par M. IMBERT.)



LE MOURANT

ET LE CURÉ

Messire Albert, Curé du coin,
 Apprenant que sans l'en instruire,
 Certain sage en secret expire
 Et d'Oremus n'a pas besoin :
 Courons, dit-il, chez l'hérétique;
 Mon surplus! je vais chapitrer
 Ce payen qui veut expirer
 Sans pasteur et sans Viatique :
 Je vais, par Dieu! l'administrer.
 Il entre et d'une voix colère :
 — Je viens au nom d'un Dieu de paix
 Exercer mon saint ministère :
 Confessez-vous, mon très cher frère,
 Et je vous communique après,
 Et puis après je vous enterre...

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

A ce propos si gracieux
 Le mourant ouvrant la paupière,
 Lui répond : — Hélas ! mon doux père,
 Je voudrais souscrire à vos vœux ;
 Mais il falloit venir plus vite,
 Car le Docteur qui dans l'instant me quitte
 M'a défendu les farineux.



BARBE

CHANSON

SUR L'AIR : *Je connois un objet charmant.*

J'ai fait rencontre l'autre jour
 D'une jeune merveille ;
 J'ignorois son nom : mais l'amour
 Me l'a dit à l'oreille.
 Celle dont tant fut enchanté
 Le pauvre Roi de Garbe
 N'eut jamais autant de beauté
 Que la petite Barbe.

De toutes celles du canton
 Barbe est la plus hupée ;
 Toujours sur le plus joli ton,
 On la trouve montée :
 Barbe sans art et sans apprêts,
 Simple dans sa parure,
 Pour rafraîchir ses doux attraits,
 N'a besoin que d'eau pure.

Barbe décente en tous les points
 N'aime pas à paroître ;



Il faut employer bien des soins
 Pour pouvoir la connoître.
 Dans le cercle le plus étroit,
 Elle vit resserrée,
 Et n'en obtient que mieux le droit
 De plaire et d'être aimée.

Il faut un petit Comité
 Pour que *Barbe* s'y plaise
 Et le lieu le plus écarté
 La met plus à son aise ;
 Elle sait qu'un air trop ouvert
 Pourroit prêter à rire,
 Et que la gêne au plaisir sert
 Plus qu'elle n'y peut nuire.

De me faire un mauvais accueil,
 Toujours elle se garde ;
 Ce n'est jamais que d'un bon œil
 Que *Barbe* me regarde ;
 Quand j'entre, de vives couleurs
 Je la vois animée,
 Et quand je la quitte, de pleurs
 Elle est toute inondée.

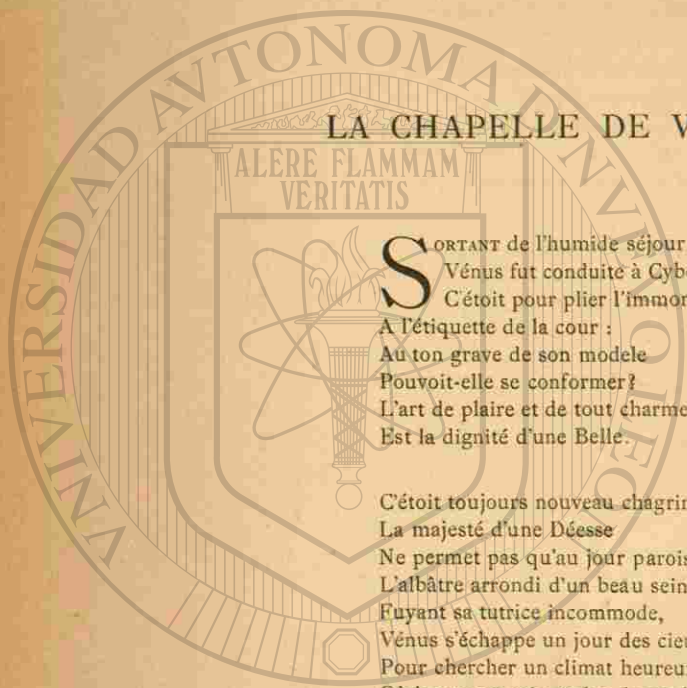
Barbe a le plus joli voisin
 Qui soit dans le village :
 Mais je le trouve un bon humain
 Et j'en prens peu d'ombrage ;
 Il est à mettre dans la main :
 C'est la meilleure pâte ;
 En fait de plaisir, je n'ai rien
 Que le voisin n'en tâte.

Enfin de *Barbe* je suis fou :
 Je n'ai plus d'autre envie ;
 Près d'elle, dans un petit trou,
 Je passerois ma vie :
 Pour trouver semblable bijou
 Sur la machine ronde,
 C'est en vain qu'on iroit d'un bout
 A l'autre bout du monde.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



LA CHAPELLE DE VÉNUS

SORTANT de l'humide séjour
 Vénus fut conduite à Cybele :
 C'étoit pour plier l'immortelle
 A l'étiquette de la cour :
 Au ton grave de son modele
 Pouvoit-elle se conformer ?
 L'art de plaire et de tout charmer
 Est la dignité d'une Belle.

C'étoit toujours nouveau chagrin :
 La majesté d'une Déesse
 Ne permet pas qu'au jour paroisse
 L'albâtre arrondi d'un beau sein.
 Fuyant sa tutrice incommode,
 Vénus s'échappe un jour des cieux,
 Pour chercher un climat heureux
 Où les appas soient plus de mode.

Elle fixe ses pas errans
 Auprès d'un temple de Cybele :
 Une indulgence solennelle
 Le remplissoit de pénitens ;
 Voyant une foule si grande,
 Un projet lui vient aussitôt :
 C'est d'arrêter chaque dévôt
 Et de s'appliquer son offrande :

Un simple autel naît dans les champs :
 Des fleurs font toute sa richesse :
 Mais Vénus en est la prêtresse,
 Et les amours les desservans.
 La foule avec idolâtrie
 A son oratoire se rend :
 C'est que le cœur est bien fervent,
 Lorsque c'est la beauté qu'il prie.

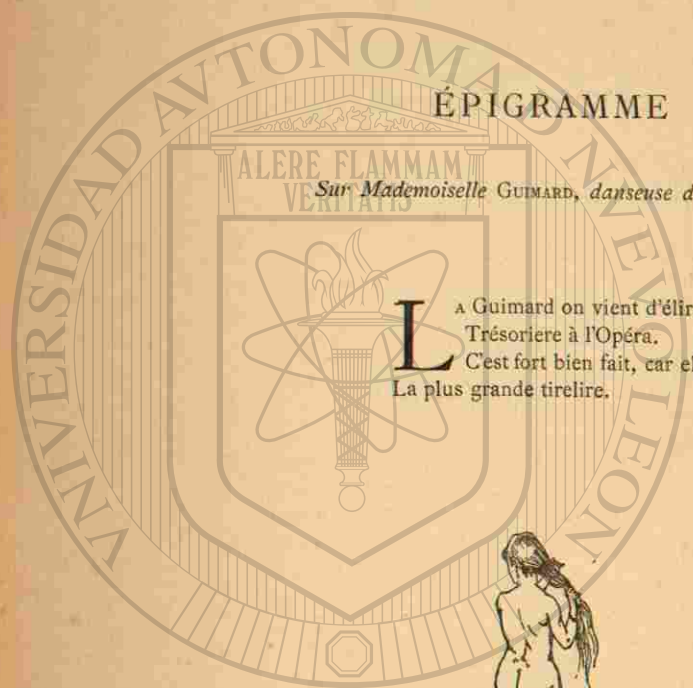
Cybele sans adorateurs
 N'avoit pas même un sacrifice :
 Ah ! lui dit une jeune novice,
 Il n'est plus de foi ni de mœurs :
 Faut-il qu'émule de Cybele
 Vénus entraîne les passans ?
 Pour le temple, ils n'ont plus d'encens ;
 Ils brûlent tout à la chapelle.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





ÉPIGRAMME

Sur Mademoiselle GUIMARD, danseuse de l'Opéra

La Guimard on vient d'élire
Trésorière à l'Opéra.
C'est fort bien fait, car elle a
La plus grande tirelire.



SYMPTOMES D'AMOUR

PETIT CONTE

Fuis l'Amour, mon enfant, ré-
pétoit chaque jour
Une maman sévère à sa fille
[excédée]

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



D'ouir de tout côté prêcher contre l'Amour,
 Et de ne pouvoir pas s'en former une idée ;
On nous le peint charmant : c'est un monstre odieux
Qui déchire à plaisir les cœurs les plus fideles,
Qui trouble la raison, qui fascine les yeux,
Qui nous fait trop souvent des blessures mortelles.
 La pauvre fille aima sans trop savoir comment
 Et sans qu'on lui parlât ni d'Amour, ni d'Amant.
Lucas aussi pressant qu'Alise est ingénue
 Dans un bois solitaire un beau soir la surprit ;
 L'heure du berger sonne et la belle y sourit ;
 Mais bientôt : — Ah ! cruel ! dit Alise éperdue,
C'est de l'Amour, je crois !... Maman l'avoit bien dit,
Car je me sens mourir... Je pers déjà la vue.



LA DÉFENSE BIEN OBSERVÉE

CHANSON

SUR L'AIR : *du Vaudeville du Roi et le Fermier.*

Quoi, Maman me laisse seulette !
 Pour moi, j'en suis presque en courroux :
 Il semble qu'exprès avec vous
 Je voulois rester tête à tête :
 Mais non, Monsieur, n'en croyez rien,
 Vraiment, je vous le défends bien.

Pour favoriser le mystère,
 Ma porte est fermée aux verroux :
 Ici sans crainte des jaloux,
 On pourroit jouir et se taire :
 Mais non, Monsieur, n'en faites rien,
 Vraiment, je vous le défends bien.

Prête à rire dans ma colère,
 Peut-être que mon-négligé,
 Mon mouchoir un peu dérangé
 Vont vous rendre trop téméraire :
 Mais non, Monsieur, n'en faites rien,
 Vraiment, je vous le défends bien.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Dans vos yeux je lis votre audace ;
 Vos regards dévorent mon sein :
 Vous allez y porter la main ;
 Votre bouche en prendra la place :
 Mais non, Monsieur, n'en faites rien,
 Vraiment, je vous le défends bien.

Mais que vois-je, une jarretière
 Se défait et tombe à mes pieds ;
 Souffrir que vous la rattachiez !
 Oh ! pour cela, je suis trop fière.
 Non, non, Monsieur, n'en faites rien,
 Vraiment, je vous le défends bien.

Comprenant enfin la défense,
 Par degrés Damon s'enhardit,
 A la Belle il désobéit.
 Pour prouver son obéissance :
 Jusques au bout il fit si bien
 Qu'on ne lui défendit plus rien.



PARODIE

*De l'Épithaphe de LA FONTAINE envoyée à un jeune
 écrivain par plusieurs de ses amis.*

FIRMIN s'en est allé comme il étoit venu,
 Mangeant son fonds avec son revenu,
 Croyant trésors chose peu nécessaire.
 Quant à son tems, bon usage en sut faire :
 Deux parts en fit, dont il souloit passer,
 L'une à lever jupons et l'autre à les baisser.

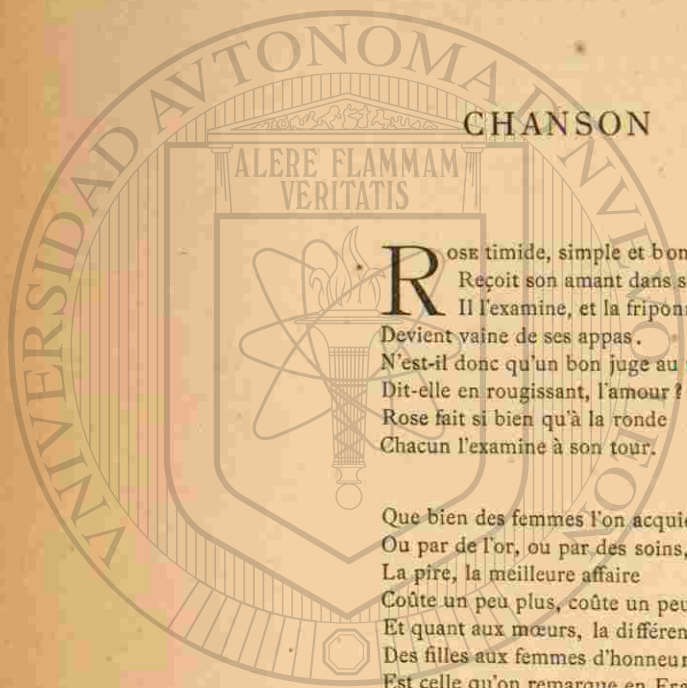


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



CHANSON



Rose timide, simple et bonne
 Reçoit son amant dans ses bras;
 Il l'examine, et la friponne
 Devient vaine de ses appas.
 N'est-il donc qu'un bon juge au monde,
 Dit-elle en rougissant, l'amour ?
 Rose fait si bien qu'à la ronde
 Chacun l'examine à son tour.

Que bien des femmes l'on acquierre
 Ou par de l'or, ou par des soins,
 La pire, la meilleure affaire
 Coûte un peu plus, coûte un peu moins :
 Et quant aux mœurs, la différence
 Des filles aux femmes d'honneur,
 Est celle qu'on remarque en France
 Entre l'artiste et l'amateur.

Les femmes sur leur contenance
 Ont le plus absolu pouvoir,
 Portant au cercle une décence
 Qu'elles quittent dans leur boudoir,
 Le masque tombe, et l'on s'arrange
 Pour jouir de la volupté :
 Là tout plaît pourvu qu'on se venge
 Des ennuis de l'honnêteté.

Si chacune faisoit écrire
 Les bons tours qu'elle s'y permet,
 Quel plaisir on auroit à lire
 Cet ouvrage utile et follet !
 On y verroit du gai, du leste :
 Quant aux sentimens, serviteur,
 Car la femme la plus modeste
 Est un vrai page au fond du cœur.

Si vous voyez celle que j'aime,
 Me dit un Céladon d'amant,
 Vous changeriez bien de système ;
 Car c'est une ame à sentiment.
 C'est la vertu la plus auguste :
 Ah ! je connois le pavillon,
 La friponne s'est peinte en buste
 Tu n'en vois que le médaillon.

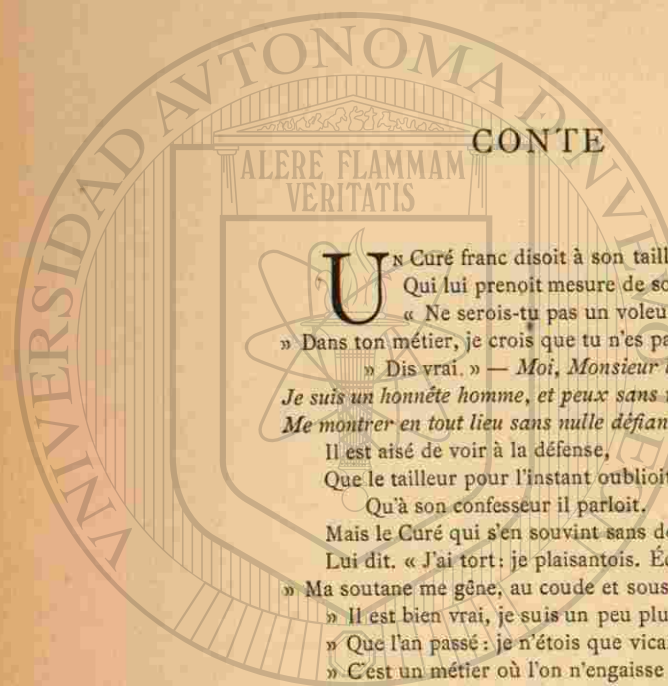
Vous jeunes gens que je conseille,
 Gardez-vous bien de me citer :
 Ce que je vous dis à l'oreille,
 Ne doit jamais se répéter.
 Retenez ce bon mot d'un sage,
 Car des mœurs c'est le grand secret ;
 Toute femme vaut un hommage :
 Bien peu sont dignes d'un regret.

Sexe charmant, si je décele
 Votre cœur en proie au désir,
 A l'amour je suis infidèle,
 Mais je suis fidèle au plaisir.
 D'un badinage, oh, mes Déeses !
 Gardez-vous bien de vous venger,
 Tel glose, hélas ! sur vos foiblesses,
 Qui brûle de les partager.

(Par M. DE BEAUMARCHAIS)

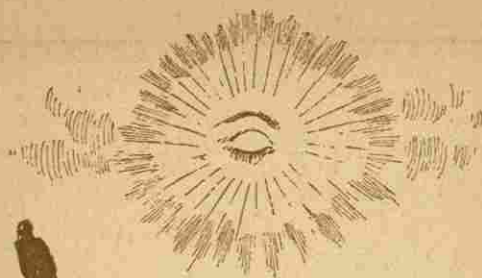
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



CONTE

UN Curé franc disoit à son tailleur
 Qui lui prenoit mesure de soutane:
 « Ne serois-tu pas un voleur ?
 » Dans ton métier, je crois que tu n'es pas un âne.
 » Dis vrai. » — *Moi, Monsieur le Curé,*
Je suis un honnête homme, et peux sans vanité
Me montrer en tout lieu sans nulle défiance.
 Il est aisé de voir à la défense,
 Que le tailleur pour l'instant oublioit
 Qu'à son confesseur il parloit.
 Mais le Curé qui s'en souvint sans doute
 Lui dit. « J'ai tort: je plaisantois. Écoute.
 » Ma soutane me gêne, au coude et sous les bras
 » Il est bien vrai, je suis un peu plus gras
 » Que l'an passé: je n'étois que vicaire;
 » C'est un métier où l'on n'engaisse guere.
 » Beaucoup de peine et peu d'argent
 » Étoit mon lot, mais j'éprouve à présent
 » Que bon vin, bon lit, bonne chere
 » Engraisent mieux que lire son bréviaire.
 » Aussi je... mais ce n'est pas ton affaire.
 » C'est la mienne... au fait. Prends du drap ce qu'il faut.
 » Que ma soutane soit large du bas en haut.
 » Surtout à celle-ci ne la fais pas semblable;
 » Car quand je veux lever le bon Dieu... C'est le diable. »



ÉPIGRAMME

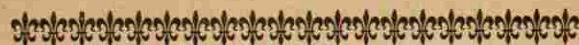
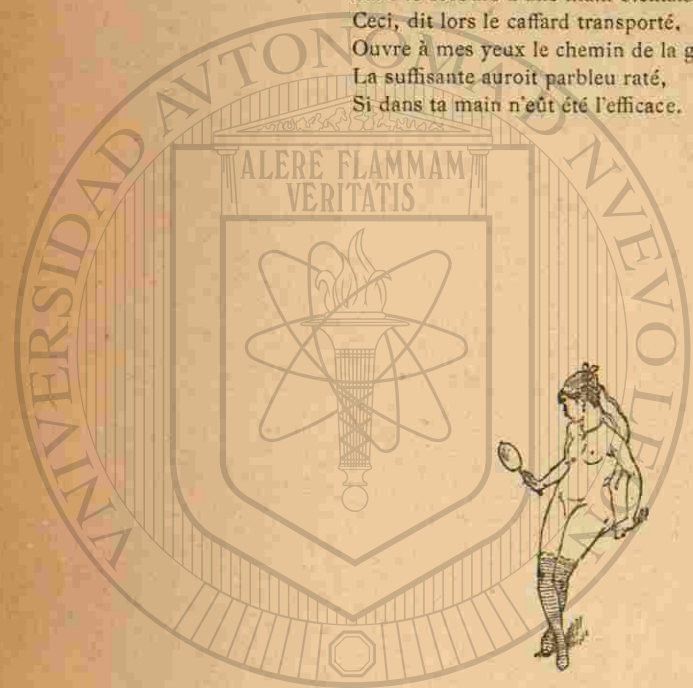
USÉ du jeu que prati-
 [quoit Socrate,
 Un Loyoliste auprès
 [d'une béate
 Par maints efforts excitoit au
 [plaisir
 Nature lente à suivre son désir,
 Tant froide étoit qu'encor se-
 [roit gissante

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Sans le secours d'une main bienfaisante.
 Ceci, dit lors le caffard transporté,
 Ouvre à mes yeux le chemin de la grace.
 La suffisante auroit parbleu raté,
 Si dans ta main n'eût été l'efficace.



LE QUÊTEUR

CONTE

J'ai lu, ne sais dans quel auteur,
 Mais ce n'est un Conte apocryphe,
 Qu'un jour certain Frere quêteur
 Adroit et pieux escogriffe,
 D'Agnès avoit ravi la fleur.
 « Du ciel la faveur est bien grande,
 » Dit-il, béni soit le Seigneur !
 » Vous m'avez donné votre honneur ;
 » Ma chere Agnès, Dieu vous le rende ! »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LA COMPARAISON NAÏVE

CERTAIN guerrier, noble soutien du trône,
Privé d'un bras au champ de Philisbourg,
S'en console dans le sein de l'amour.

Tout bon François quand son Prince l'ordonne,
Vole aux combats : mais la paix de retour
Rend à Vénus ces enfans de Bellone,
Et le laurier cède au myrte à son tour.
Notre invalide, époux d'une pucelle
Aux yeux baissés, au modeste minois,
La nuit première, en vertu de ses droits,
Prétend fêter sa conquête nouvelle.

Un bras lui manque, et mon lecteur, je crois,
Devine assez son embarras près d'elle.

Pour s'en tirer, il harangue la Belle :

« Dans la piscine, il falloit autrefois

» Être poussé par une main propice ;

» L'amour aveugle a besoin que l'hymen

» Le mene aussi quelquefois par la main.

» J'attens de vous ce généreux service :

» Nous nous devons un mutuel support. »

« Que faut il donc, dit la Belle novice ? »

« Madame, il faut mettre ma barque au port. »

« Quoi ! vous croyez, — c'est un mal sans remède ? »

« Il est écrit que la femme aidera

» Dans ses besoins le mari qu'elle aura . »

Elle refuse, il insiste, l'obsède,

La gagne enfin. — « Eh bien, Monsieur, je cède,

» Je l'y mettrai, mais l'ôte qui voudra ! »



ÉPIGRAMME

Sur le Comédien LA RIVE

Qui me consolera du malheur qui m'arrive,
Disoit en soupirant Melpomene à Caron ?
— Lorsque tu fis passer à le *Kain* l'Acheron,
Que ne déposois-tu ses talens sur la *Rive* !





LES DEUX RUISSEAUX

ALERE FLAMMAM
VERITATIS

IDYLLE

DAPHNIS privé de son amante
Depuis longtems versoit des pleurs.
Il dit cette fable touchante
A ceux qui blâmoient ses douleurs.
Deux ruisseaux confondoient leur onde,
Et sur un pré semé de fleurs,
Guidés par d'aimables erreurs
Couloient dans une paix profonde.
Dès leur source, aux mêmes déserts
La même pente les rassemble,
Et leurs vœux sont d'aller ensemble
S'abîmer dans le sein des mers.
Faut-il que le destin barbare
S'oppose aux plus tendres amours?
Ces ruisseaux trouvent dans leur cours
Un roc affreux qui les sépare.
L'un d'eux dans son triste abandon,
Se déchainoit contre sa rive,
Et tous les échos du vallon
Répondoient à sa voix plaintive.
Un passant lui dit brusquement:
Pourquoi sur cette molle arêne
Ne pas murmurer doucement?

Ton bruit m'importune et me gêne.
N'entends-tu pas, dit le ruisseau,
A l'autre bord de ce côteau
Gémir la moitié de moi-même?
Poursuis ta route, ô voyageur!
Et demande aux Dieux que ton cœur
Jamais ne perde ce qu'il aime.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LES TROIS OBSERVATEURS

Trois spectateurs de la nature,
 De son empire illimité
 Se sont emparés sans mesure.
 Voltaire en la voyant l'a prise de côté;
 C'est toujours comme a vu Voltaire,
 Répond Buffon en la sondant
 Non de côté, mais par devant;
 Pour Villette, il s'égare et c'est un ignorant
 Qui la voit toujours mal, il la prend par derrière.



L'OPÉRA CHAMPÊTRE

Qu'ils me sont doux ces champê-
 [tres concerts,
 Où Rossignols, Pinsons, Mer-
 [les, Fauvettes,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

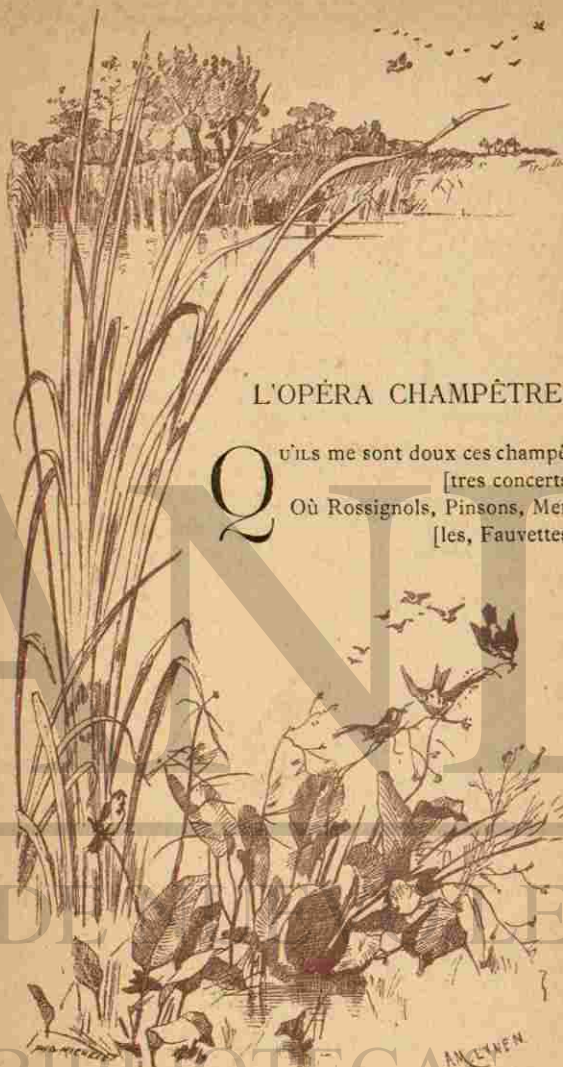
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





LES TROIS OBSERVATEURS

Trois spectateurs de la nature,
 De son empire illimité
 Se sont emparés sans mesure.
 Voltaire en la voyant l'a prise de côté;
 C'est toujours comme a vu Voltaire,
 Répond Buffon en la sondant
 Non de côté, mais par devant;
 Pour Villette, il s'égare et c'est un ignorant
 Qui la voit toujours mal, il la prend par derrière.



L'OPÉRA CHAMPÊTRE

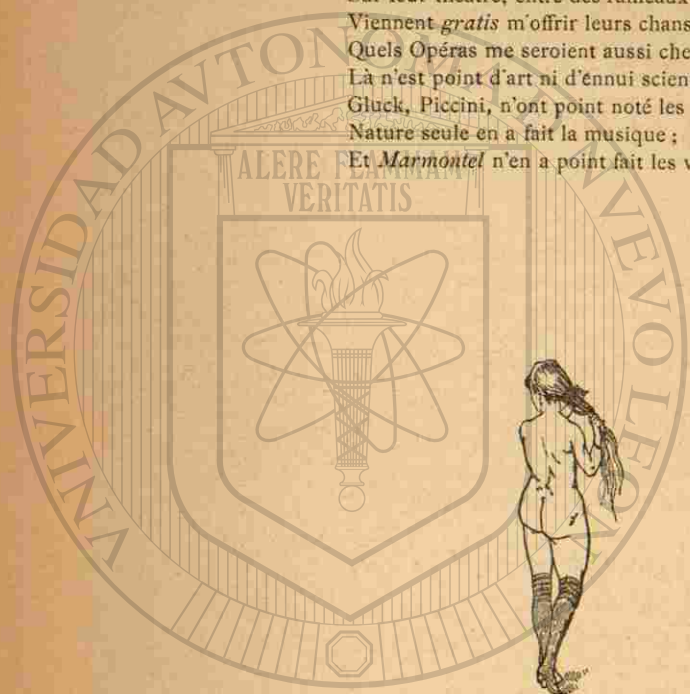
Qu'ils me sont doux ces champê-
 [tres concerts,
 Où Rossignols, Pinsons, Mer-
 [les, Fauvettes,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Sur leur théâtre, entre des rameaux verts,
Viennent *gratis* m'offrir leurs chansonnettes !
Quels Opéras me seroient aussi chers ?
Là n'est point d'art ni d'ennui scientifique :
Gluck, Piccini, n'ont point noté les airs.
Nature seule en a fait la musique ;
Et *Marmontel* n'en a point fait les vers !



ÉPIGRAMME

J'ERROIS un jour dans la forêt voisine
Du grand chemin qui conduit à Senlis :
J'entends crier : Au meurtre, on m'assassine !
Je vole au lieu d'où s'élançoient ces cris :
Que vois-je, ô Ciel, quelle surprise extrême !
Le Dieu du goût assassiné lui-même :
« Ami, dit-il, je cède au coup mortel.
» A mes tyrans je voulois me soustraire ;
» Mais par malheur dans ce bois solitaire
» J'ai rencontré la *Harpe* et *Marmontel*. »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



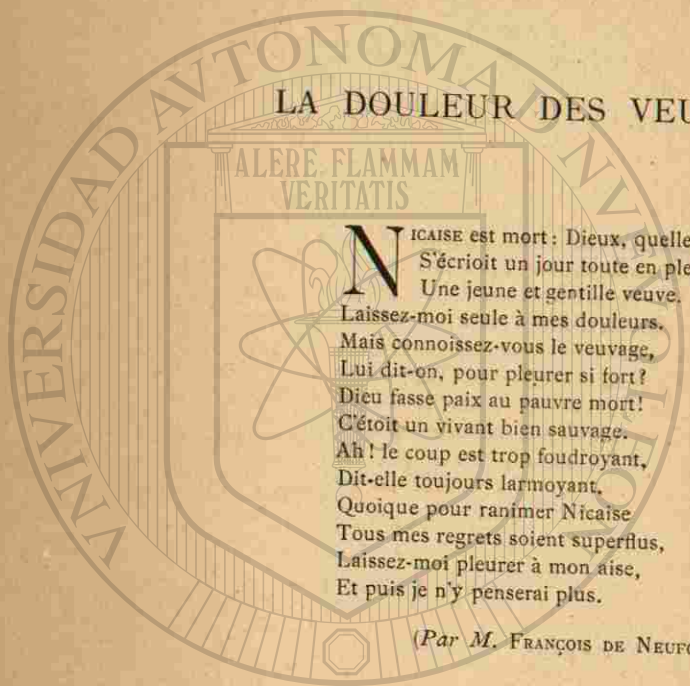
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LA DOULEUR DES VEUVES

NICAISE est mort : Dieux, quelle épreuve !
 S'écrioit un jour toute en pleurs
 Une jeune et gentille veuve.
 Laissez-moi seule à mes douleurs,
 Mais connoissez-vous le veuvage,
 Lui dit-on, pour pleurer si fort ?
 Dieu fasse paix au pauvre mort !
 C'étoit un vivant bien sauvage.
 Ah ! le coup est trop foudroyant,
 Dit-elle toujours larmoyant,
 Quoique pour ranimer Nicaise
 Tous mes regrets soient superflus,
 Laissez-moi pleurer à mon aise,
 Et puis je n'y penserai plus.

(Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.)



ÉPIGRAMME

MALGRÉ la pourpre et le chapeau de Rome,
 D'un rhume affreux tout prêt à trépasser,
 Un vieux Prélat, comme eût fait un saint
 Honneurs, plaisirs, s'en alloit délaïsser. [homme,
 Les maux de Job et la terreur du gouffre
 Vous l'assiégeoient secondés d'un Docteur ;
 Vers l'homme noir, il se tourne : — Ah ! je souffre
 Comme un damné. — Quoi, déjà, Monseigneur !

Par M. DE CHOISY.)



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LA PARURE NATURELLE

ALERE FLAMMAM
VERITATIS

CONTÉ

Il est trop vrai, sexe charmant et doux,
Plaire à nos yeux est un besoin pour vous :
Heureux besoin que la coquetterie,
Le don d'aimer, le vœu d'être chérie,
L'art d'embellir vos charmes séduisants,
Font éclater sans attendre les ans !
Le trait naïf qu'en mes vers je retrace
En est la preuve. Ecoutez-moi, de grâce ;
Tout ornement, de mon conte est proscrit ;
Simplicité vaut mieux que bel esprit.
A quatorze ans, Églé, vive et gentille,
Sous les regards de ses tristes parens,
Croissoit en âge ainsi qu'en agrémens.
A quatorze ans, quel bonheur d'être fille !
Fille et jolie ! Églé l'étoit, dit-on ;
Son grand œil noir, sa mine appétissante,
Le tour heureux de son petit menton,
Les doux trésors de sa gorge naissante
Charmoient déjà tous les yeux du canton.
Advint qu'un jour sur ces globes d'albâtre
Point n'entendit cet envieux tissu
Qui les dérobe au regard idolâtre.
O quel bonheur, si Colin l'avoit su !
Mais cet oubli, par la mère aperçu,

Fit bien gronder la pauvre Églé surprise,
« Que vois-je, ô ciel, ô fille mal apprise !
» Quoi, sans fichu ! quel coupable dessein
» Aux yeux lascifs découvrent votre sein ?
» Ah ! gardez-vous de paroître ainsi nue !
» Sous un mouchoir, il faut vous enterrer »
» *Las ! j'y consens*, dit la fille ingénue ;
» *Mais avec quoi pourrai-je me parer ?* »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

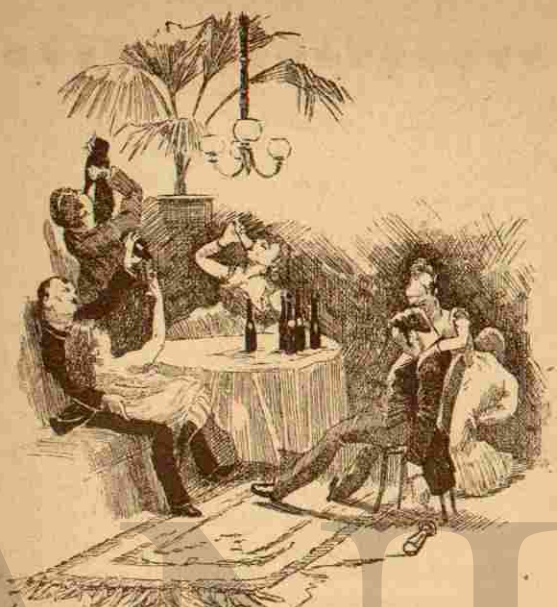
DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



VERS

ALERE FLAMMAM
au Marquis de MIRABEAU sur son procès avec sa femme.

CERTAIN auteur d'un chétif opuscule,
Du genre humain s'est déclaré l'ami :
Mais par sa prose et lourde et ridicule,
Plus que Satan, il s'en montre ennemi.
Ce n'est le tout : Monsieur s'avise encore
D'être jaloux; et mari sans pitié,
Craignant qu'amour d'un bois ne le décore,
Dans un couvent séquestre sa moitié.
Or, sur cela maint plaisant le diffame
Et va disant : c'est prendre trop de soins,
Aime, pour Dieu, les hommes un peu moins,
Mais au rebours aime un peu plus ta femme.



LES ORGIES

DEPUIS le jour où captive en ses
[rêts
Vénus parut en attitude hon-
[nête,
Le Dieu du jour, qui l'observa de près,
Se repentit d'avoir troublé la fête.
Depuis ce tems tous mysteres d'amour,
Gentils ébats, pieuses liturgies,
Lui sont plaisirs interdits pour le jour.

A.M. LYNE R



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Pour célébrer les nocturnes Orgies,
 Amour attend qu'il ait fini son cours,
 Et ses bon tours ne se font qu'aux bougies.
 Un jour Phébus tout plein de ses regrets,
 Lui dit, faut-il qu'un éternel mystère
 A mes regards dérobe tes secrets
 Et que la nuit en soit dépositaire ?
 Oublie, *Amour*, que mes yeux indiscrets
 Ont dévoilé les plaisirs de ta mère.
 J'ai beau tout voir, il est certains attraits...
 Ah! cher., *Amour*, fais que je les éclaire!
 Je le veux fort, dit le Dieu de Cythere :
 Dans mon domaine il se trouve un palais
 S'éraïl commode, où tu peux t'introduire ;
 J'y vais, suis-moi, j'ouvrirai les volets.
 L'enfant malin qui cherche à le séduire,
 Le mene droit non dans ces lieux sacrés
 Des vrais amours azyle inviolable
 Où tout respire une mollesse aimable ;
 Mais dans ces lieux des *Graces* ignorés,
 Réduit impur de la luxure impie,
 Vieux temple où git la mollesse accroupie.
 Azyle enfin où se sont retirés
 Amours bâtards à Lampsaque adorés.
 Phebus y voit des prêtresses lascives
 Qui provoquoient des Satyres en feu :
 Arme ton char des flammes les plus vives,
 Lui dit l'*Amour*, et nous verrons beau jeu.
 Phébus agit, pénètre, s'insinue,
 Bras découverts et gorge à demi-nue
 S'offrent d'abord : ornemens superflus,
 Voiles fâcheux ne tiennent déjà plus ;
 Lieu plus secret, nudité moins connue
 S'enfuit bientôt et le jeu continue
 Tant et si bien qu'à la fin aux regards
 Spectacle entier s'offre de toutes parts.

Lubricité qui préside à la fête,
 S'en applaudit et soudain leur apprête
 D'antiques jeux inconnus de nos jours,
 Du tems des Grecs, *Venus aux belles fesses*
 Avoit un temple où d'impures prêtresses,
 Sacrifioient au plus vil des amours.
 Tel sacrifice en pareil sanctuaire
 Convenoit fort. Phébus avec horreur
 Voit célébrer ce profane mystère.
 J'ai cru trouver les Graces et ta mère,
 Perfide *Amour*, qu'elle étoit mon erreur ;
 Je crois ici reconnoître au contraire
 Les noires sœurs, compagnes de Cerbere.
 D'un vain éclat, vous qui fûtes frappés,
 De vils objets adoreteurs fantasqués,
 Pendant qu'ici je fais tomber les masques,
 Venez mortels, et soyez détrompés.
 Le Dieu finit et ses mains irritées
 Ont à nos yeux arraché le bandeau.
 Ribauds punis, Lais discrédités.
 Une autre fois tirez mieux le rideau.

(Par M. BERNARD.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS
PORTRAIT D'UN JOURNALISTE

(C'est lui qui parle.)

IMPERTINENT, vous osez plaire
Tandis que moi je suis honni!
Et vous esperez, téméraire,
Qu'un tel forfait reste impuni!
Point de quartier, mon cher confrere,
Vous me pairez cher celui-ci
Si j'ai, d'un œil plus adouci,
Vu triompher le vieux Voltaire,
Malgré ma morgue et mon souci
J'étois forcé d'agir ainsi.
Dans ma gazette littéraire,
Je n'ai fait grâce encor qu'à lui.
Mais vous, petit rimeur vulgaire,
Quand votre ouvrage a réussi,
Quand tout succès me désespere,
De vos travaux juge arbitraire,
J'irois vous applaudir... nenni.
Grace au goût divin qui m'éclaire
Je suis en état, Dieu merci,
De vous convaincre du contraire.
Patience, laissez-moi faire:
Je veux que le sifflet aussi
Soit désormais votre salaire.
Par ma lorgnette atrabilaire

Votre mérite retréci
Ne paroîtra qu'une chimere
Et peut-être dans ma colere
Avec ma justesse ordinaire,
A vos lecteurs vais-je prouver
Que votre écrit ne se lit guere,
Qu'il faut être un sot pour le faire.
Et plus encor pour l'approuver.
Quoique partout chacun me fronde,
Je pourrai démontrer, je croi,
Qu'il faut qu'on siffle tout le monde,
Et qu'on n'admire enfin que moi.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LE SECRET DE LA NOCE

ALERE FLAMMAM
VERITATIS

CONTE

La jeune Luce épousa le vieux Luc.
 A Cupidon son âge étoit rebelle.
 Or il ne put, de son amour caduc
 Donner, hélas! qu'une preuve à la Belle :
 Puis il lui dit : *voilà tout le secret!*
 En femme ainsi l'on vous métamorphose.
 Cent fois, Madame, on recommenceroit
 Que ce seroit toujours la même chose.



ÉPIGRAMME

Un Moine confessoit Colette,
 Et lui disoit, ma chere enfant,
 Faites la recherche parfaite
 De vos péchés. La Bergere distraite
 Avisoit cependant si Colin son amant
 Ne venoit pas : le bon anachorete
 Lui dit : eh vous n'écoutez rien!
 Recueillez-vous : faites donc la recherche
 De vos péchés. — Eh mais ! vous voyez bien,
 Lui dit-elle, que je les cherche.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





NAÏVETÉ DE MOINE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS

UN Moine, on n'a pas dit quel étoit son couvent,
Peut-être un Cordelier, la chose est vraisemblable:
Crioit si fort en chaire et prêchoit si souvent
Qu'on l'appeloit partout le *Pere infatigable*.
Il prêchoit, un beau jour de la Nativité,
Dieu sait à quel propos, contre l'impureté;
Car tout le menoit là. Sa tonnante éloquence,
Il est vrai, n'eut jamais de plus digne sujet.
Ce qui de ses clameurs y devenoit l'objet
Étoit bien de sa compétence.
Il combattit avec chaleur
Les vices du célibataire;
Mais lorsqu'il vint à l'adultère,
On dit que le Révérend Pere
N'imposa plus de borne à sa sainte fureur.
Quoique sur tout le reste il fut, à plus d'un titre,
Digne du nom qu'on lui donnoit,
Toute la ville en convenoit,
C'étoit son fort que ce chapitre.

- « L'adultère aujourd'hui, répétoit-il vingt fois,
» N'est plus un crime abominable.
» On le commet sans honte, on voit même un coupable
» Oser s'enorgueillir du plus infame choix.
» Nous voyons la fille impudique
» Dont le vice est le charme unique,
» Faire oublier ensemble et le goût et les loix.

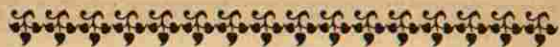
- » Nous voyons chaque jour un époux infidelle
» Par de hideux objets se laissant enchanter,
» Délaisser une femme assez fraîche, assez belle,
» Telle enfin qu'un de nous pourroit s'en contenter. »



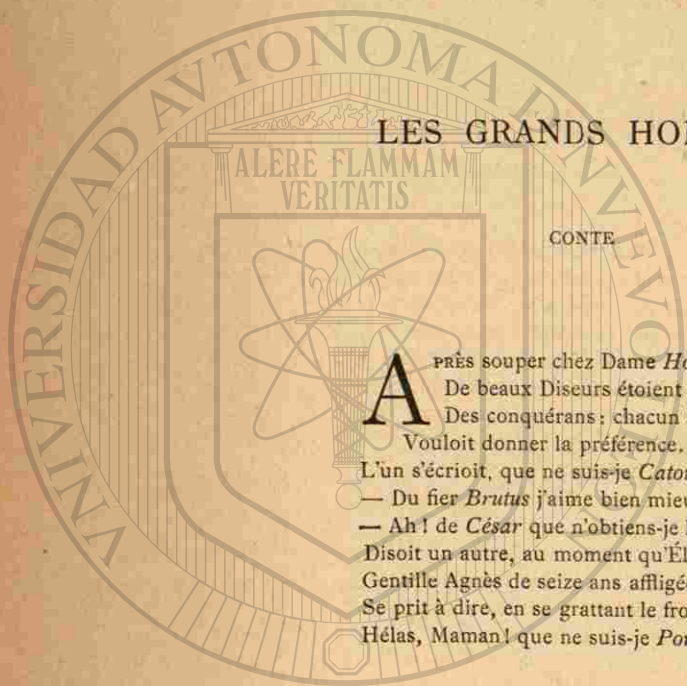
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS





LES GRANDS HOMMES



CONTE

Après souper chez Dame *Hortense*,
De beaux Diseurs étoient sur le propos
Des conquérans: chacun à son héros
Vouloit donner la préférence.

L'un s'écrioit, que ne suis-je *Caton*!

— Du fier *Brutus* j'aime bien mieux l'audace:

— Ah! de *César* que n'obtiens-je la place!

Disoit un autre, au moment qu'*Elison*

Gentille *Agnès* de seize ans affligée,

Se prit à dire, en se grattant le front:

Hélas, Maman! que ne suis-je *Pompée*!



ÉPIGRAMME

Oui, *Lycoris*, pour jamais je te quitte;
Ce qu'il en coûte à mon cœur est affreux:
Mais avec moi ta perfide conduite
M'impose, hélas! ce devoir douloureux.
Chansons! chansons! je suis sourd et sans yeux:
Et tout ce que je puis faire pour toi, ma chère,
C'est de tarder encore un jour ou deux,
Pour te laisser me quitter la première.

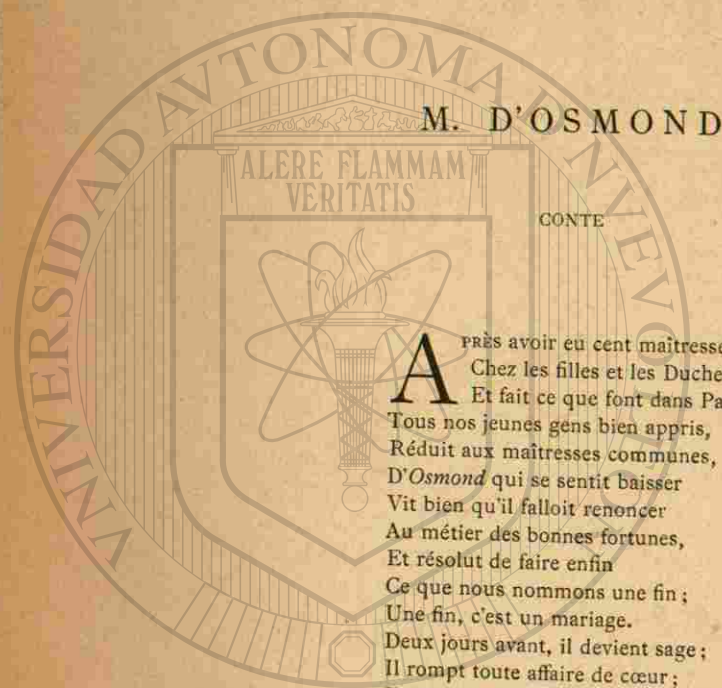
(Par M. Pidou.)



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



M. D'OSMOND

CONTE

Après avoir eu cent maîtresses
 Chez les filles et les Duchesses,
 Et fait ce que font dans Paris
 Tous nos jeunes gens bien appris,
 Réduit aux maîtresses communes,
 D'Osmond qui se sentit baisser
 Vit bien qu'il falloit renoncer
 Au métier des bonnes fortunes,
 Et résolut de faire enfin
 Ce que nous nommons une fin ;
 Une fin, c'est un mariage.
 Deux jours avant, il devient sage ;
 Il rompt toute affaire de cœur ;
 Il recueille pour son ménage
 Ce qui lui reste de vigueur ;
 Et sa flamme ainsi reposée,
 Dans le lit de son épousee
 Fit si beau feu, l'étonna tant
 Qu'il se disoit : ah ! sur mon ame !
 Si j'avois cru valoir autant,
 Je n'aurois pas encor pris femme.

(Par M. DE RHULIÈRES.)



LES FILLES

ENTRETENUES

Ou je l'ai dit publique-
 [ment,
 Et je prouve par ar-
 [gument
 Que l'on entretient une fille
 Comme l'on fait d'une ju-
 [ment.



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

On lui donne un appartement,
 On la nourrit, puis on l'habille,
 Et même outre l'habillement
 On fait en sorte qu'elle brille :
 On la choisit toujours gentille
 Et du tour le plus élégant,
 Souvent même on la fait instruire ;
 Maître à danser, maître de chant,
 Et coëtera... Seroit trop dire
 Qu'en faire le dénombrement.
 De tems en tems on la promene,
 On la fait voir dans ses atours,
 Aux Tuileries, sur les cours,
 Quelquefois encore on la mene
 Aux jeux publics, aux opéras,
 Et c'est là que comme au manège
 On fait étaler ses appas.
 Publiquement on la protège ;
 On rougiroit de parler bas,
 Afin que l'on n'ignore pas
 Qu'elle nous sert pour nos ébats.
 D'une maîtresse entretenue,
 (Et toujours du train d'un seigneur)
 Belles, voici pour votre honneur
 La comparaison soutenue.
 Nous achetons une jument
 Ou bien un cheval ; il n'importe.
 Nous lui donnons un logement,
 Selle, bride, housse, assortiment,
 Tout ce qui sert de vêtement
 A monture de telle sorte.
 Avoine, foin, c'est entendu.
 On pourvoit à sa nourriture ;
 On aime à lui voir corps dodu,
 Belle tête, fine encolure.
 Ce n'est le tout. Pour sa parure,

Sur elle on veut voir étendus
 Velours, galons ou broderies,
 Et souvent même l'on fait plus,
 On l'embellit de pierreries.
 Au sortir de ses écuries
 Le maître fier des ornemens
 Dont il a décoré sa bête,
 La promene publiquement,
 Et toujours se fait une fête
 D'ouïr les applaudissemens
 Que l'on donne à sa gentillesse :
 On la fait instruire, on la dresse
 A caracoler joliment,
 Le tout pour notre amusement.
 Bref, à l'une et l'autre monture,
 Objets de nos soins assidus,
 Nous ne fournissons nourriture,
 Logement, habits et parure
 Que pour caracoler dessus.





LE TESTAMENT DE DORAT

DORAT mourant dit à sa belle amie,
 Point ne souffrez, quand je n'y serai plus,
 Auprès de vous, quelque brillant génie
 Aimable, gai, galant, tel que je fus.
 Vous l'aimeriez; car votre sexe oublie,
 Et m'oublier ce seroit perfidie.
 Choisissez donc quelqu'esprit bien obtus,
 Un pédant froid jouant l'étourderie,
 Un plat rimeur aux sifflets endurci,
 Un sot enfin... La Belle a pris *Boissi*.



PORTRAIT

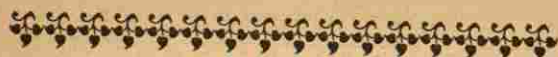
DE LA COMTESSE DE B***

De ton lascif tempérament,
 Dont tu ne fus jamais maîtresse,
 Lorsque tu suis l'emportement,
 Tu feins qu'un excès de tendresse,
 Subjuguant ta délicatesse
 Te fait céder au sentiment.
 Ce jargon rempli d'artifice
 Pour séduire est trop apprêté:
 Connois ton cœur, rends-lui justice;
 Vieilli sous l'empire du vice,
 Trop usé pour la volupté,
 Il n'a plus que ce goût factice
 Que produit la lubricité.
 Sur tes sens, sa force invincible,
 Que tes ans semblent démentir,
 Par les efforts d'un art pénible
 Te prête encore un air sensible
 A l'âge où vient le repentir.
 Mais quand, au milieu d'une orgie,
 Tes cyniques convulsions,
 Tableau racourci de ta vie,
 Peignent en traits pleins d'infamie
 L'abus honteux des passions;
 Qu'un souffle impur de ton haleine,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE BURGOS LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS 8

Corrompant l'air de ce festin,
 Répand par sa vapeur malsaine
 L'odeur du virus et du vin ;
 Que par un regard clandestin,
 Lancé de ta droite à ta gauche,
 Ton œil provoque à la débauche
 Le vis-à-vis et le voisin,
 Tu triomphes de Messaline,
 De tes bacchantes tour-à-tour ;
 Et crapuleuse libertine,
 Tes excès empreints sur ta mine,
 Font rougir Bacchus et l'Amour.



LE CHEVEU BIEN EMPLOYÉ

SONGE

Au défaut du bonheur embrassons-en l'image,
 Rêvons : l'erreur a ses plaisirs :
 Et rêver quelquefois est un bien pour le sage.
 Un songe, en nous trompant, amuse nos desirs,
 S'il ne détruit nos maux, du moins il les soulage
 Et peut encor le jour occuper nos loisirs ;
 Il offre aux malheureux les secours qu'il espère,
 A l'avare un trésor, aux héros leur chimère,
 Aux auteurs des succès, à Chloé des soupirs,
 A l'homme ambitieux l'idole qu'il révere ;
 Pour les amans il a mille douceurs :
 Il peint à l'un la beauté qu'il adore
 Moins prompte à s'armer de rigueurs ;
 Pour l'autre il fait bien plus encore :
 Il enivre ses sens des plus tendres faveurs.
 Heureux qui peut rêver ! Destin, je te rends grace,
 Je te dois ce don précieux ;
 Jamais il ne me servit mieux
 Que dans les doux instans que ma muse retrace.

Ce fut hier que las de vos mépris,
 Insensible Ker..., enfin je fis usage
 Du cheveu que je vous ai pris.



Posé dans un creuset, par différens replis,
De cœurs entrelacés il présentait l'image,
Et par un nœud d'amour ces cœurs sembloient unis.
J'allume mon fourneau... mais un peu trop je cause,
Et petit à petit vous sauriez mon secret;
Je veux bien vous dire l'effet :
Le procédé, c'est autre chose.
Après mon opération
Que je finis en diligence,
Je fis au Dieu Morphée une invocation,
Et puis je m'endormis bercé par l'espérance;
C'est l'opium de la raison.
A peine le sommeil ferma-t-il ma paupière
Que livré tout entier à l'erreur de mes sens,
Je me crus transporté sur un char de lumière
Dans ce vaste jardin où la femme première,
Éprouvant de l'amour les desirs innocens,
Excita son mari par mille soins pressans,
A fournir du plaisir l'attrayante carrière :
Là, je vis d'un coup d'œil des groupes d'animaux
Que le besoin d'aimer unissoit de ses chaînes;
Près d'un torrent fougueux, de paisibles ruisseaux
Qui mêloient leur murmure aux brûlantes haleines
Des amoureux Zéphirs, aux chansons des oiseaux;
Je vis des bois, des fleurs, d'agréables fontaines :
Tout inspiroit l'amour, tout augmentoit mes peines.
Ingrate! loin de vous, rien n'adoucit mes maux.
Triste et pensif j'errois dans un bocage
Quand tout-à-coup à travers un nuage,
Une divinité m'apparut dans les airs :
Elle n'arriva point au milieu des éclairs,
Le tonnerre se tut, et, sans ombre d'orage
Le ciel resta paré des plus vives couleurs.
Est-ce Vénus la Déesse des cœurs
Qui vient pour embellir cet asyle sauvage?
Est-ce Psyché ou son amant volage

Ou bien Iris qui, servant les ardeurs
Du souverain des Dieux, fait un tendre message!
Ciel! c'est Ker... ah! quel heureux présage!
Oui : c'étoit vous, jugez de mes transports!
Pour voler à vos pieds je fais de vains efforts;
De mes sens le plaisir m'avoit ôté l'usage.
Je ne respire plus, je tombe évanoui.
O retour surprenant, ô bonheur inoui!
C'est dans vos bras que recouvrant la vie
Je vois briller le plus beau jour!
Est-il destin plus doux et plus digne d'envie!
Je renaissois par les soins de l'amour.
« Dissipe, cher amant, dissipe tes alarmes,
» Me dites-vous, tes malheurs sont finis,
» Par les plus tendres nœuds nos cœurs vont être unis,
» Du bonheur d'être aimé goûte enfin tous les charmes.»
Je parus étonné — « Cessez d'être surpris,
» Reprites-vous, si je te rends les armes,
» De ta constante ardeur ton triomphe est le prix.
» Tu ne me verras plus, insensible à ta flamme,
» Me faire de tes maux de barbares plaisirs,
» Tu ne ressens plus rien que n'éprouve mon âme,
» Et mon cœur embrasé partage tes desirs. »
A cet aveu charmant, je sens croître mon trouble,
Je cherche à voir mon sort écrit dans vos beaux yeux,
Mais je n'en puis douter, ils pétillent de feux;
A mes tendres regards leur vif éclat redouble,
Et vos soupirs brûlans me pressent d'être heureux.
Tout dispaçoit pour moi dans la nature,
J'étois à vos genoux, je vole dans vos bras,
Sous un arbre chétif, sur un lit de verdure
Que je vis de trésors! Dieux! que je vis d'appas
Dont même dans l'Olympe on ne se doute pas!
Cruelle! alors vous étiez trop émue
Pour m'opposer les rigoureux remparts
D'une pudeur malentendue.

La volupté bravant ses vains égards
 Vous offrit sans voile à ma vue.
 Quel vif transport vint me saisir !
 Un sein d'albatre et formé par les Graces,
 Qui se soutient sans art, qu'anime le désir
 Et repousse la main qui va pour le saisir.
 Une peau douce, unie et qui retient les traces
 Des faveurs qu'on ose y ravir ;
 Deux taches, il est vrai, moins rondes et vermeilles,
 Grains d'encens qu'Amour offre à l'autel du plaisir ;
 Et cet autel charmant, où le Dieu fait ses veilles,
 Que consacra Cypris... mais, chut. Soyons discret ;
 Couvrons de baisers ces merveilles
 Afin d'en dérober à jamais le secret.
 Pendant cet examen vous vous étiez pâmée :
 Deux fois vous comblâtes mes vœux,
 Et par deux fois aussi mes transports amoureux
 Se virent partagés par une âme égarée.
 Pour la troisième, hélas ! j'allois me voir heureux,
 Quand un maudit valet, que la fièvre quartaine
 Puisse serrer la quarantaine,
 Est venu m'arracher à la plus chère erreur ;
 Mais il a suspendu, non détruit mon bonheur ;
 Et chaque soir, belle inhumaine,
 Pour m'adoucir votre rigueur
 J'emploierai du cheveu la vertu souveraine.
 Vous le voyez, la recette est certaine
 Pour faire de Morphée un Dieu consolateur.



LE MARI CONVAINCU D'INJUSTICE

CONTE

U^N jour Damon se plaignoit avec feu
 De tout l'argent que dépensoit sa femme ;
 Il ne cessoit de chapitrer la Dame
 Sur ses plaisirs, sa parure et son jeu.
 On conjecture aisément que la Belle
 N'attendit pas la fin de ce sermon
 Pour esquisser le portrait de Damon,
 Portrait peu propre à flatter son modèle.
 De part et d'autre, on s'échauffe, on s'aigrit,
 La voix s'élève, et le couple peu sage
 Pour confidant prend tout le voisinage ;
 Tant la dispute enflammoit leur esprit !
 Lubin l'apprend par la voix générale ;
 Il court, il vole au logis des époux.
 « Ah ! mes amis, dit-il, y songez-vous ;
 » Des gens bien nés font-ils un tel scandale ? »

Ce beau discours produisit son effet :
 Chaque partie étouffant sa colere,
 Devant Lubin veut raconter le fait.
 Bref ! il est pris pour juge de l'affaire :
 Mais sans vouloir écouter le rapport,
 Lubin conclut qu'ils avoient tous deux tort :

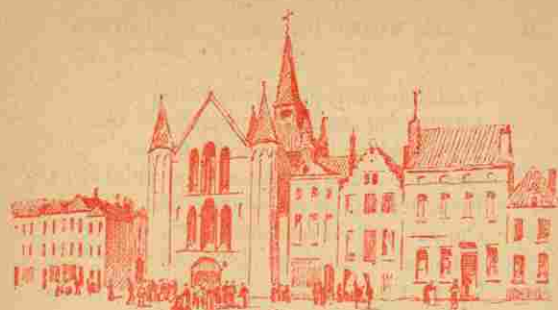
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Faut-il gronder, dit-il à sa voisine,
L'époux qui cherche à conserver son bien :
Si d'un chiffon le refus vous chagrine,
Que ferez-vous quand vous n'aurez plus rien ?
Respectez donc le tuteur favorable
Qui sait veiller à vos vrais intérêts :
Tel aujourd'hui veut avoir l'agréable
Qui peut manquer du nécessaire après.

Pour ta conduite, elle est digne de blâme,
Dit au mari notre nouveau Caton ;
Quand on afflige une aussi belle femme,
On ne sauroit jamais avoir raison.
Tu sais qu'Amour nous vend chers ses services ;
Il veut de nous de coûteux sacrifices :
Tu l'éprouvas avant d'être lié :
J'oublierois donc mes droits sur ma moitié,
Et je croirois qu'elle est une maîtresse
Dont chaque nuit je paye la tendresse.
L'avis est bon, dit l'époux en fureur ;
Mais un écu dans ma plus forte ivresse
De mes Iris payoit chaque faveur ;
Celles-ci sont d'une plus chère espèce :
Je les achete au moins un louis pièce.
Lors sa moitié lui dit d'un ton plus doux :
Voyez jusqu'où la passion vous trouble !
Est-ce ma faute ? il ne tiendrait qu'à vous
Que chaque fois ne vous coûtât qu'un double.



L A

CHANOINESSE

UNE superbe chanoi-
[nesse
Portoit dans ses sour-
[cils altiers
L'orgueil de trente-deux quar-
[tiers.

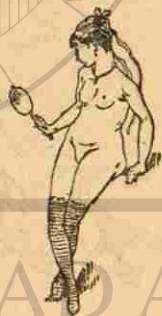
Un jour au sortir de la Messe,
En présence de l'Eternel,
En face de tout Israël,
Tandis qu'elle fendoit la presse
Et s'avançoit le nez au vent,
Un faux pas fait choir la

[déesse,
Jambes en l'air et front devant.
Cette chute fut si traîtresse
Qu'en dépit de tous les ayeux,
Qui le voulut vit de ses yeux



Le premier point de sa noblesse,
 Car on ne peut nier cela,
 Toute noblesse vient de là.
 Ce point en valoit bien la peine,
 L'ivoire, le rubis, l'ébène
 N'ont rien de plus éblouissant :
 Elle avoit raison d'être vaine.
 Le beau Chevalier qui la mene,
 Noble et timide adolescent,
 La relevoit en rougissant,
 Et recouvroit d'un air décent,
 Mais plein de feu, mais plein de grace,
 La pudeur prise au dépourvû.
 Eh, Monsieur, dit-elle à voix basse,
 Ces Messieurs Bourgeois l'ont-ils vû ?

(Par M. le Chev. DE BOUFLERS)



MADRIGAL

ATTRIBUÉ A VOLTAIRE

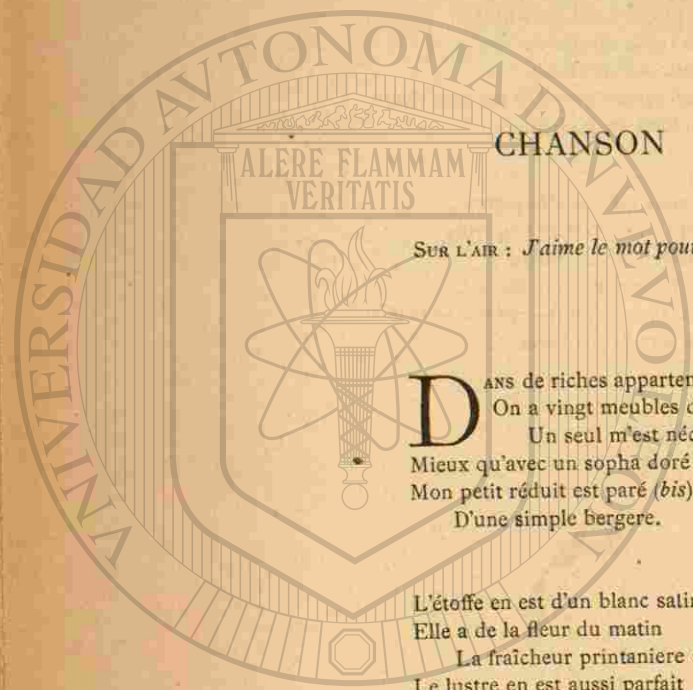
AMABLE Eglé, vous lirez les écrits
 D'un Roi fameux par plus d'une victoire :
 Législateurs, Rois, Héros, Beaux-esprits
 Dans tous les tems vanteront sa mémoire.
 Il a cherché tous les genres de gloire,
 L'amour à part, j'en excepte ce point,
 Mais si jamais j'écrivois son histoire
 J'ajouterois qu'il ne vous connut point.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



CHANSON

SUR L'AIR : *J'aime le mot pour rire.*

DANS de riches appartemens
On a vingt meubles différens ;
Un seul m'est nécessaire.
Mieux qu'avec un sofa doré
Mon petit réduit est paré (*bis*)
D'une simple bergere.

L'étoffe en est d'un blanc satin,
Elle a de la fleur du matin
La fraîcheur printaniere :
Le lustre en est aussi parfait
Que le jour même que j'ai fait (*bis*)
L'essai de ma bergere.

Dans ses contours bien arrondis
Entre deux coussins rebondis,
Mon bonheur se resserre.
J'aime à m'y sentir à l'étroit ;
Et chaudement quand il fait froid (*bis*)
Je suis dans ma bergere.

Le jour, la nuit sans embarras
Joyeux je goûte dans ses bras
Un repos salulaire :
Avec délices je m'étends
Ah ! quel plaisir quand je me sens (*bis*)
Au fond de ma bergere.

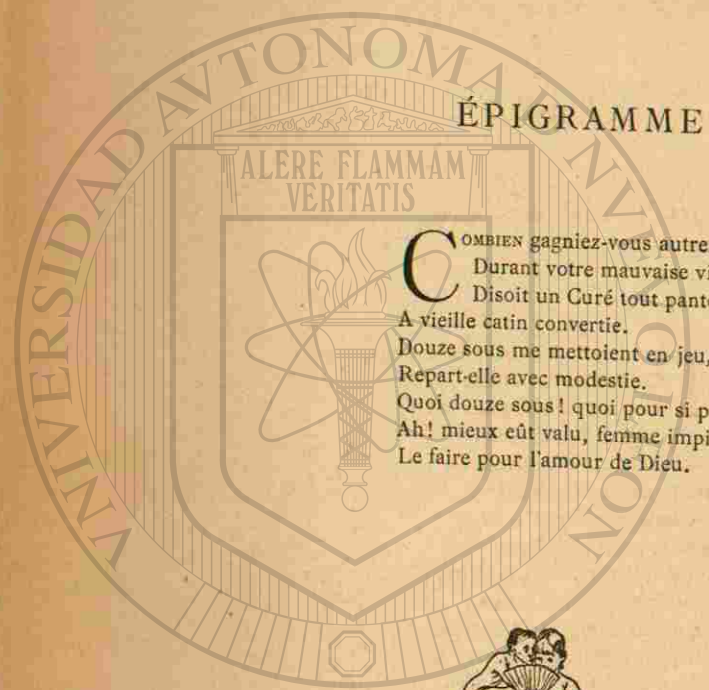
Je n'en sors qu'avec des regrets,
Souvent j'y rentre et j'y voudrois
Passer ma vie entiere :
Elle charme tout connoisseur :
Mais c'est moi seul qui par bonheur (*bis*)
Me sers de ma bergere.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS





ÉPIGRAMME

COMBIEN gagniez-vous autrefois
Durant votre mauvaise vie ?
Disoit un Curé tout pantois
A vieille catin convertie.
Douze sous me mettoient en jeu,
Repart-elle avec modestie.
Quoi douze sous ! quoi pour si peu !
Ah ! mieux eût valu, femme impie,
Le faire pour l'amour de Dieu.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



ÉPITRE

A MM. du Camp de St-Roch.

MESSIEURS de St Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie ;
En avez-vous là pour la vie,
Ou quelque jour finirez-vous ?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger ?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger
Mais vous mettez à bout la nôtre.
Soyez donc battans ou battus :
Messieurs du Camp et du Blocus,
Terminez de façon ou d'autre,
Terminez, car on n'y tient plus.

Fréquentes sont vos canonades.
Mais, hélas ! qu'ont-elles produit ?
Le tranquille Anglois dort au bruit
De vos nocturnes pétarades ;
Ou s'il répond de tems en tems
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire : je vous entens.



Quatre ans ont dû vous rendre sages
 Laissez donc là vos vieux ouvrages ;
 Quittez vos vieux retranchemens ;
 Retirez-vous, vieux assiégeans.
 Un jour ce mémorable siege
 Sera fini par vos enfans
 Si toutefois Dieu les protege.
 Mes amis, vous le voyez bien,
 Vos bombes ne bombardent rien ;
 Vos bélandres et vos corvettes
 Et vos travaux et vos mineurs
 N'épouvantent que les lecteurs
 De vos redoutables Gazettes ;
 Votre Blocus ne bloque point ;
 Et grace à votre heureuse adresse,
 Ceux que vous affamez sans cesse
 Ne périront que d'embonpoint.

(Par M. le Chev. DE PARNI.)



VERS

*Adressés à M. MICHU et à Mad. TRIAL, après les avoir vus
 jouer dans la pièce du baiser.*

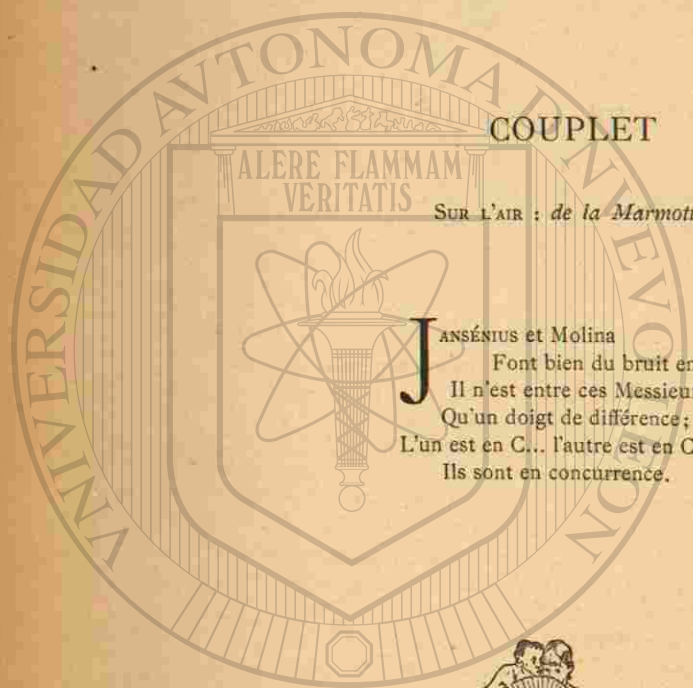
JEUNE Alamir, adorable Zélie,
 Votre ingénuité, vos graces, vos talens
 Nous ont fait croire à la Féerie :
 Vous rendez vrais vos vieux Romans.
 Un seul baiser vous perd, mais on vous le pardonne ;
 Du même feu que vous l'on se sent embraser,
 Et de vos spectateurs jaloux de ce baiser,
 La moitié le reçoit, l'autre moitié le donne.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





COUPLET

SUR L'AIR : de la Marmotte.

JANSÉNIUS et Molina
Font bien du bruit en France.
Il n'est entre ces Messieurs-là
Qu'un doigt de différence;
L'un est en C... l'autre est en C.
Ils sont en concurrence.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LE COEUR PERDU, LE COEUR RENDU

CONTE

Soyez toujours aussi franche que bonne,
Disoient à Jeanneton des parens respectés;
Et surtout ne donnez votre Cœur à personne
» Sans nous avoir bien consultés. »
La fillette, à part soi, faisoit maint commentaire
Sur ces propos mille fois répétés.
Comment donner son Cœur? Cela peut-il se faire?
Des parens levent mal telles difficultés,
Peut-on vivre sans Cœur? quand on donne une chose
On ne l'a plus pourtant! Quel embarras! D'ailleurs,
Quand la famille enfin permet qu'on en dispose,
Par où donc nous sortent nos Cœurs!
Tandis que cette énigme occupoit notre belle,
L'amour sans l'avertir, la rangeoit sous ses loix.
Colin tout aussi simple qu'elle,
Sans se dire un amant en avoit tous les droits.
Ce n'étoit qu'un ami fidele,
Qu'une tendresse fraternelle,
Avec laquelle toutefois
On s'égaroit souvent aux bois.
Quel mortel vit jamais une bouche plus pure
D'un plus chaste baiser goûter la volupté!
Ces ignorans écoutoient la nature;
En sachant tout, nous avons tout gâté.



Ils osoient en toute innocence
Ce qu'à moins de la perdre on n'ose plus chez nous,
Ils vont jouir des plaisirs les plus doux,
Et du mot de plaisir à peine ont connoissance.

En variant les moyens d'être heureux,
(Que d'essais on fait quand on aime !)

Du même filtre enivrés tous les deux,
Ils touchent au bonheur suprême :

« Ah ! dit *Jeanneton* toute en pleurs,

» Mon cœur s'en va ; *Colin*... tu vas... tu vas le prendre !

» Eh, mes parens ! .. aussi pourquoi ne pas m'apprendre

» Que c'est ainsi que se perdent les cœurs?...

» Mais, quoi !... je sens... *Colin*, des amis le plus tendre

» Ne peut vouloir consommer mes malheurs...

» Tout au milieu de mes clameurs,

» Le bien que je pleurois tu viens de me le rendre !

» Donne-moi souvent de ces peurs. »



LA CONSULTATION ÉPINEUSE

CONTE

UN avocat fut consulté
Par un tendron d'aimable mine
Qu'un gars avoit trop insulté.
L'homme de loi l'examine,
Trouve sous sa simple étamine,



Deux grands yeux pleins de volupté.
 Certain air de naïveté
 Peint sur sa figure enfantine,
 Un sein par l'amour agité
 Qui se soulève, se mutine
 Et semble en sa captivité
 Appeler une main lutine
 Qui lui rende sa liberté.
 Notre avocat est transporté.
 Il lorgne une taille divine,
 Des pieds mignons et délicats,
 Et ce qu'il voit de tant d'appas
 Ne vaut pas ce qu'il en devine.
 Avec ces titres de faveur
 On peut compter sur la ferveur
 Du légiste le plus austère.
 Le nôtre expert dans tous les droits
 Avoit, dit-on, plus d'une fois
 Pris ses licences à Cythere.
 Enfin, près de la belle assis,
 Il veut sans détour, sans mystère,
 De son cas savoir le précis.
 « Las! dit la belle désolée,
 » Je vais rappeler mon esprit
 » Et vous conter comme s'y prit
 » Le fripon qui m'a violée.
 » Il avoit un air tendre et doux
 » La taille la mieux découpée
 » Et le regard... tout comme vous. »
 Notre grave Jurisconsulte,
 Flatté d'avoir les mêmes traits,
 En ressent une joie occulte,
 Et rajeuni par tant d'attraits,
 S'approche encor un peu plus près
 De la beauté qui le consulte.
 « Poursuivez ce récit, dit-il,

» Car votre affaire m'intéresse. »
 — « Ah! Monsieur, qu'il étoit subtil!
 » Que l'amour inspire d'adresse!
 » Ses yeux sur mes foibles attraits
 » Se promenoient avec ivresse. »
 L'Avocat qu'un même feu presse
 N'a pas les regards plus discrets.
 — « Ce n'est pas tout, sa main hardie
 » Saisit la mienne au même instant. »
 Vous sentez sans que je vous die
 Que l'Avocat en fit autant.
 — « Ce n'est pas tout, sa perfidie
 » Méditoit un autre dessein,
 » Et toujours plus audacieuse,
 » Bientôt sa main licencieuse
 » Fourage les lys de mon sein. »
 Notre avocat sur ce modèle,
 Glissant une furtive main
 A travers la gaze infidèle,
 Enfile le même chemin.
 — « Ce n'est pas tout, d'un air farouche
 » A ses vœux je veux m'opposer :
 » Déterminé à tout oser,
 » Sa bouche se colle à ma bouche. »
 L'Avocat que l'exemple touche
 Ravit un semblable baiser,
 Ravit! je faux, on le lui donne;
 On feint de n'y pas consentir,
 Mais c'est pour mieux faire sentir
 Le prix de ce qu'on abandonne.
 Femmes, osez me démentir :
 Celle qui jamais ne pardonne
 Est trop sujette au repentir.
 — « Ce n'est pas tout, son feu redouble,
 » Il me transporte malgré moi,
 » Les genoux tremblants et l'œil trouble.

» Je ne sais plus... ce que je vois. »
L'Avocat non moins troublé qu'elle
Répète une leçon si belle.
Tous deux bientôt perdent la voix,
Tous deux se plongent à la fois
Dans une extase mutuelle.

Notre Avocat crut jusqu'au bout
Avoir imité son modèle.

— « Ce n'est pas tout, dit la donzelle. »

— « Comment diable! ce n'est pas tout!

» Qu'avoit-il de plus à vous faire,

» Vous m'étonnez! dites, ma chère,

» Comment la chose se passa. »

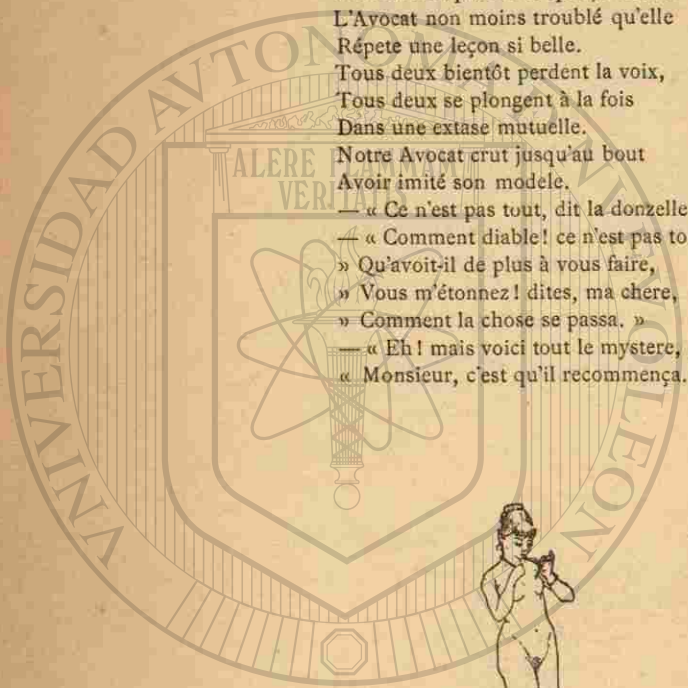
— « Eh! mais voici tout le mystère,

« Monsieur, c'est qu'il recommença. »



ÉPIGRAMME

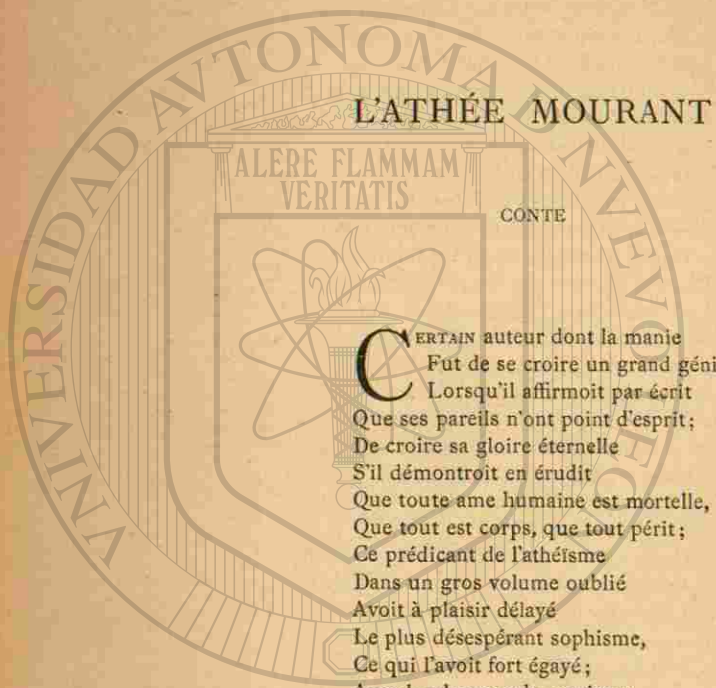
EN nous peignant l'Abbé le Blanc,
La Tour a trop fait, ce me semble.
N'est-ce pas assez qu'il ressemble?
Faut-il encor qu'il soit parlant.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



L'ATHÉE MOURANT

CERTAIN auteur dont la manie
Fut de se croire un grand génie
Lorsqu'il affirmoit par écrit
Que ses pareils n'ont point d'esprit;
De croire sa gloire éternelle
S'il démontrât en érudit
Que toute ame humaine est mortelle,
Que tout est corps, que tout périt;
Ce prédicant de l'athéisme
Dans un gros volume oublié
Avoit à plaisir délayé
Le plus désespérant sophisme,
Ce qui l'avoit fort égayé;
Avec le plus gauche cynisme
Il y railloit le catéchisme;
On sait que rien n'est plus plaisant;
Instructif autant qu'amusant,
Il n'y parloit que d'*Organisme*,
Et caressant son barbarisme,
Il s'admiroit en se lisant,
L'impitoyable maladie
Fondant sur lui comme un voleur,
A ce savant plein de frayeur

Fit chanter la palinodie.

— « Vite, qu'on aille aux Capucins !
» Dieu ! sous mon lit s'ouvre un abyme.
» Mes amis, je ne suis que crime ;
» Invoquez pour moi tous les Saints. »
Pere Ange arrive. Un livre impie
Est le seul mais le grand forfait
Que notre homme en toute sa vie
S'accuse en pleurant d'avoir fait.
« — Un livre impie ! Et sous quel titre ?
» Quand, chez qui, comment imprimé ? »
De tout, chapitre par chapitre,
Le Révérend fut informé.
— « C'est un Dieu de miséricorde
» Que celui que vous adorez ;
» Le pardon que vous implorez,
» Ne doutez pas qu'il ne l'accorde. »
— « Hélas ! reprend le Pénitent,
» Dans la douleur la plus amère,
» Dieu me doit toute sa colere,
» Car je l'outrage à chaque instant.
» Que dis-je ? après ma sépulture
» J'attaquerai mon créateur ;
» L'ouvrage dont je suis auteur
» Va jusqu'à la race future
» Transmettre un poison corrupteur. »
— « Calmez-vous, reprenez courage,
» Dit le Capucin rassuré
» Par un aussi pieux langage,
» Votre peur a mal mesuré
» Les effets qu'aura votre ouvrage.
» De Dieu bénissez les bontés ;
» Dans la douleur qui vous accable,
» Lui seul m'appelle à vos côtés,
» Pour vous démontrer moins coupable.
» Excepté deux de vos amis,

» Que je connois, qui pour vous plaire
 » Ont acheté leur exemplaire,
 » Vous l'ont montré, me l'ont remis,
 » Je suis sûr que de votre livre
 » Personne ne fut curieux ;
 » Votre libraire est furieux
 » De devoir le vendre à la livre... »
 « A la livre ! A qui parlez-vous,
 » Reprit le malade en courroux ?
 » C'est aussi faux que malhonnête
 » Un Capucin n'est qu'une bête.
 » Sortez, vil tartuffe, imposteur,
 » Impudent calomniateur...
 » Mais tout Prêtre est de même étoffe.
 » A la livre !... Il m'eût attrapé,
 » Mais me voilà bien détrompé :
 » Je veux mourir en philosophe. »



LA NYMPHE DE SPA

A L'ABBÉ RAYNAL

Tu vas quitter cette aimable retraite
 Où loin du bruit, des fourbes, des cagots,
 Libre de soins, ton âme satisfaite
 A su goûter les douceurs du repos
 Dans ces forêts, en mon réduit sauvage,
 Où les beaux jours amènent tous les ans
 Tant d'êtres nuls, tant de fous différens,
 Avec orgueil j'ai vu paroître un sage.
 Ainsi tu vois dans mon riant vallon
 Parmi la mousse et la pâle fougère,
 Briller parfois une fleur passagère,
 Quelques moments émailler le gazon
 Et parfumer la stérile bruyère.
 De ses malheurs imbécile artisan,
 Que contre toi dans sa fureur glapisse
 Des préjugés l'aveugle partisan ;
 Que des mortels ce farouche tyran,
 Le fanatisme à ton nom seul frémissent !
 Le chêne altier de vingt siècles vainqueur,
 Eleve aux Cieux son auguste feuillage :
 Autour de lui, des autans en fureur
 En vain mugit l'impétueuse rage ;
 Inébranlable il voit rouler l'orage.
 A son abri les chantres du bocage

» Que je connois, qui pour vous plaire
 » Ont acheté leur exemplaire,
 » Vous l'ont montré, me l'ont remis,
 » Je suis sûr que de votre livre
 » Personne ne fut curieux ;
 » Votre libraire est furieux
 » De devoir le vendre à la livre... »
 « A la livre ! A qui parlez-vous,
 » Reprit le malade en courroux ?
 » C'est aussi faux que malhonnête
 » Un Capucin n'est qu'une bête.
 » Sortez, vil tartuffe, imposteur,
 » Impudent calomniateur...
 » Mais tout Prêtre est de même étoffe.
 » A la livre !... Il m'eût attrapé,
 » Mais me voilà bien détrompé :
 » Je veux mourir en philosophe. »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LA NYMPHE DE SPA

A L'ABBÉ RAYNAL

Tu vas quitter cette aimable retraite
 Où loin du bruit, des fourbes, des cagots,
 Libre de soins, ton âme satisfaite
 A su goûter les douceurs du repos
 Dans ces forêts, en mon réduit sauvage,
 Où les beaux jours amènent tous les ans
 Tant d'êtres nuls, tant de fous différens,
 Avec orgueil j'ai vu paroître un sage.
 Ainsi tu vois dans mon riant vallon
 Parmi la mousse et la pâle fougère,
 Briller parfois une fleur passagère,
 Quelques moments émailler le gazon
 Et parfumer la stérile bruyère.
 De ses malheurs imbécile artisan,
 Que contre toi dans sa fureur glapisse
 Des préjugés l'aveugle partisan ;
 Que des mortels ce farouche tyran,
 Le fanatisme à ton nom seul frémissent !
 Le chêne altier de vingt siècles vainqueur,
 Eleve aux Cieux son auguste feuillage :
 Autour de lui, des autans en fureur
 En vain mugit l'impétueuse rage ;
 Inébranlable il voit rouler l'orage.
 A son abri les chantres du bocage

Viennent former leur concert enchanteur,
 Brûlé du jour, arrosé de sueur,
 Sous ces rameaux l'honnête voyageur
 Goûte le frais et béni son ombrage ;
 Toujours utile il brille, et d'âge en âge
 Sent augmenter sa force et sa vigueur.
 Eh ! que lui fait la vile fourmilier,
 Les vains efforts des insectes obscurs
 Qui sous ses pieds rampans dans la poussiere,
 Vont les fouiller de leurs venins impurs ?

O vous, dont l'âme et grande et courageuse
 Dédaigne en paix les cris des envieux,
 De la raison défenseur généreux
 Venez, volez à ma grotte mousseuse,
 Et méprisez vos censeurs orgueilleux.
 Sous mes berceaux, malgré la jalousie,
 La calomnie et ses affreux suppôts,
 L'amant sacré de la philosophie
 Fut couronné par la main des héros.

Salut à vous, ô Princes magnanimes
 Qui déchirant le bandeau de l'erreur,
 Suivez le cri de vos âmes sublimes
 Et des humains cimentez le bonheur.
 Oui, des Germains l'espérance première,
 Le bon *Joseph* aux préjugés fatal,
 Du plus grand Roi que l'Europe révere,
 Ce fier *Henri*, le frere et le rival,
 Sourds aux clameurs des rives de la Seine,
 Au bord fleuri de mon humble fontaine,
 Des vils cagots t'ont bien vengé, *RAYNAL*.
 Poursuis en paix, ton illustre carrière.
 Que la santé file tes jours heureux :
 Puisse mon onde et pure et salulaire

En prolonger le cours si précieux !
 Long-tems encor que ta voix révéree
 Tonne au milieu des peuples corrompus :
 Ramene au vrai cette foule égarée
 D'êtres rampans sous le joug abattus ;
 Vers toi l'Europe a ses bras étendus :
 Venge ses droits et sa cause sacrée.
 Fais voir aux Rois la sainte vérité :
 Fais-leur aimer la douce bienfaisance ;
 Nous te devons notre félicité,
 Et dans ton cœur sera ta récompense.

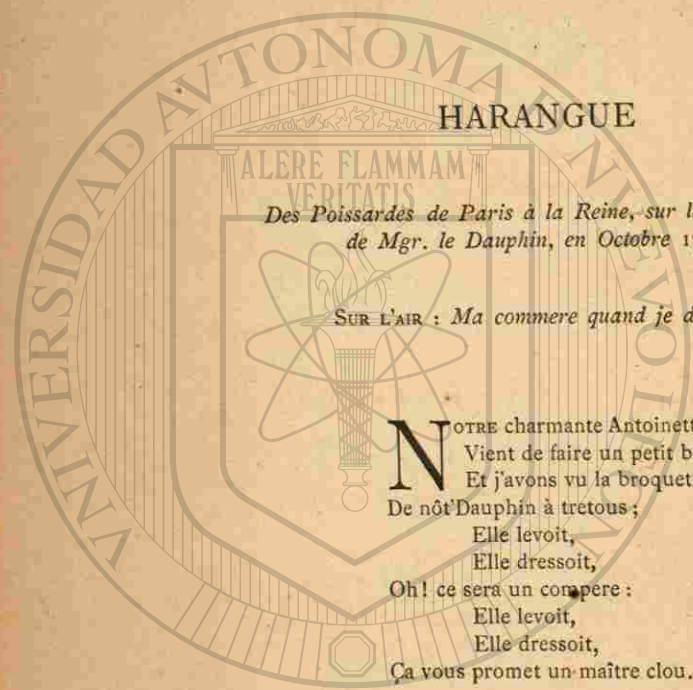
Par M. BASSENGE.)



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

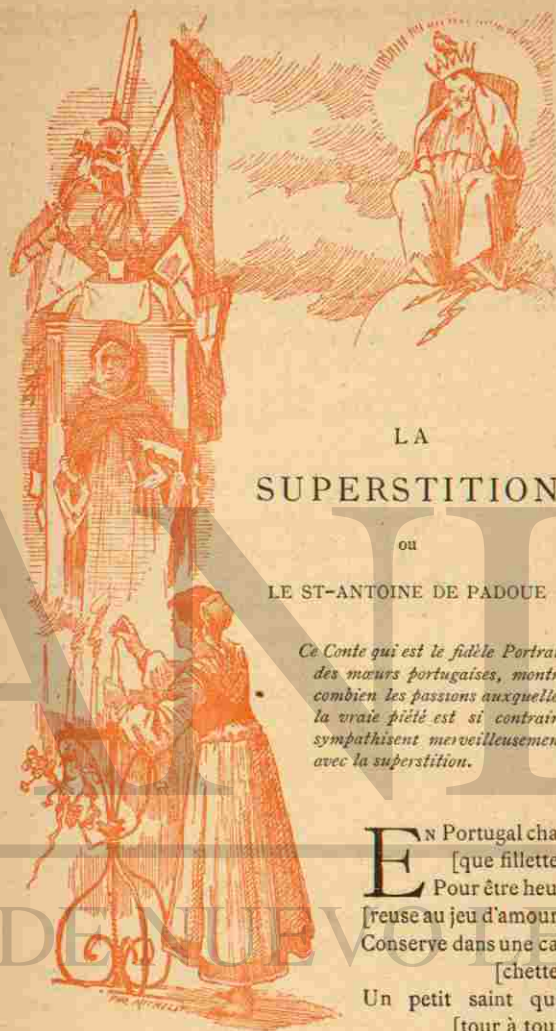


HARANGUE

Des Poissardes de Paris à la Reine, sur la naissance de Mgr. le Dauphin, en Octobre 1781.

SUR L'AIR : *Ma commere quand je danse.*

NOTRE charmante Antoinette
Vient de faire un petit bout,
Et j'avons vu la broquette
De nôt' Dauphin à tretous ;
Elle levoit,
Elle dressoit,
Oh ! ce sera un compère :
Elle levoit,
Elle dressoit,
Ça vous promet un maître clou.



LA
SUPERSTITION

ou
LE ST-ANTOINE DE PADOUE

Ce Conte qui est le fidèle Portrait des mœurs portugaises, montre combien les passions auxquelles la vraie piété est si contraire sympathisent merveilleusement avec la superstition.

EN Portugal cha-
[que fillette,
Pour être heu-
[reuse au jeu d'amour,
Conserve dans une ca-
[chette,
Un petit saint que
[tour à tour

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



On caresse, on maudit, on bénit, on maltraite
 Suivant que bien ou mal un galant fait sa cour :
 Ce Saint, patron dans l'amoureux mystère,
 Se nomme Antoine, et quand les filles vont se voir,
 Au lieu de bonjour ou bonsoir,
 Comment te portes-tu ? leur formule ordinaire
 Est celle-ci : ton Saint comment se porte-t-il ?
 Est-il boudeur, est-il gentil ?
 Agnès aimoit comme à quinze ans l'on aime,
 De bonne foi, de tout son cœur,
 Et sur le soir devoit avoir le bien suprême
 De parler tête à tête à Pedro son vainqueur.
 Vite on pare le Saint d'une robe dorée,
 De roses, de jasmin sa tête est décorée ;
 Sandale de velours chausse son pied mignon,
 De fleurs une guirlande entoure sa ceinture,
 Et pend dessus sa robe, en guise de cordon ;
 Le vermillon d'amour anime sa figure :
 Bref, on l'eût volontiers nommé saint Cupidon
 Mon amant va venir, Antoine, je t'adore ;
 Et le Saint est couvert du feu qui la dévore ;
 Aux pieds, aux mains, au front, partout il est baisé ;
 Des plus doux noms en foule il est favorisé.
 Enfin le jour finit, Agnès impatiente
 Va, vient, rêve, s'assied, se leve et meurt d'ennui
 A tout ce qu'elle entend : c'est lui, ce n'est pas lui ;
 Fais que Dom Pedro vole auprès de son amante,
 Mon bon ami, mon petit Saint,
 Lui passant au menton une main caressante.
 Pedro ne paroît point, on murmure, on se plaint
 D'Antoine ; il est bien tard, mon Dieu, que le temps dure !
 De la plainte, l'on passe au reproche, à l'injure,
 Ingrat, si je te traitois mal :
 Est-il de saint Antoine dans tout le Portugal
 Plus recherché dans sa parure ?
 Tiens, lui dit-elle, vois, lui montrant le miroir,

Eh bien!... et tu me mets au désespoir !
 A ces mots l'heure sonne ;
 On compte, il est minuit : ah ! Pedro m'abandonne,
 Maudit Saint, tu mourras ; on vous le découronne
 Piece à piece, bientôt il est déshabillé,
 Et par la belle en pleurs il étoit étrillé,
 Quand une main très-délicate
 Tout doux à la porte a gratté ;
 Au cœur tremblant d'Agnès, le bruit s'est répété :
 Ah ! le voilà ! notre belle s'en flatte,
 Elle court, en jetant sur le Saint maltraité
 Un regard repentant et des yeux de bonté :
 Elle ouvre : est-ce Pedro ? non, c'est une béate,
 Courriere de Cypris qui servoit son prochain
 Pour l'amour de Jesus, de Marie et du gain.
 Eh bien, Pedro vient-il ? — Dans un lieu clandestin
 Il va passer la nuit avec la jeune Agathe :
 J'ai pourtant dit pour vous cinq *Ave* ce matin.
 Oh ! pour le coup n'en pouvant plus de rage,
 Elle empoigne le Saint qui, mordu, souffleté,
 Foulé, meurtri, décapité,
 Vole par la fenêtre, et tombant dans le Tage,
 Au loin et pour toujours, soudain fut emporté.

(Par M. DE FUMEL.)



LA RÉFORME DE L'AMOUR

ALERE FLAMMAM
VERITATIS ÉPITRE A ZIRPHÉ

MA foi, jeune Zirphé, puisqu'on réforme tout
Il faut aussi que de ce je m'avise;
Les nouveautés sont assez de mon goût,
Et j'ai quitté Psyché comme je l'avois prise.
Changeons, bouleyersons et culbutons surtout :
Culbuter, telle est ma devise.
Des têtes et des cœurs me jouant tour à tour,
Je ferai, s'il me plaît, cent mille extravagances ;
Je ne crains point les remontrances,
Car on n'en fait pas à l'amour.
C'est le bien public qui m'inspire,
Ce mot fait passer tout; prenons garde pourtant :
Que faut-il rejeter et que faut-il détruire?
Comme Seigneur d'un grand Empire
Je dois agir très-prudemment ;
Mes sujettes assez souvent
Se sont plaintes avec justice
De l'ennui qu'on éprouve à n'avoir qu'un amant ;
Il faut donc qu'on y réfléchisse.
J'en passe deux pour le caprice,
J'en permets trois au sentiment.
Zéphirs, enrégistrez, et que cela finisse.
Je ne prétends innover rien
Dans l'attelage de ma mere

Ses pigeons la menent très-bien
Et l'on sait que la Dame a fort souvent affaire.
Ils devancent les vols des plus légers amours,
Et d'ailleurs sur la route ils se baisent toujours ;
C'est d'un très bon exemple et bien fait pour me plaire.
Je laisse à Mons Plutus, qui me les revaudra,
Les petites maisons, son faste et cœtera.
Je sais ce que je fais, et sens les conséquences ;
Je n'ai garde de toucher là,
Car Dieu sait quelles doléances
Si je m'entêtois à cela
Et que j'allasse écorner ses finances ;
Je dérouterois l'A-mi-la,
Les cabriolets, les cadences
Et les vertus de l'opéra.
Comme dans tous les temps j'aimai les militaires
Que la victoire a couronnés,
Les cœurs ardents, les bras déterminés,
Je rétablis mes mousquetaires ;
Ils sont aimables et vaillants,
Mars qui n'est pas flatteur, leur a rendu justice,
Et moi dans les combats galants
Je fais grand cas de leur service.
Allons, Messieurs, tambours battans
Recommencez votre exercice
Et signalez tous vos talents.
Je n'ôte pas un pouce aux panaches des Dames,
Encore moins à ceux de leurs maris ;
Il faut qu'ils soient de loin aperçus par leurs femmes,
Afin que les amans ne soient jamais surpris.
Revenons maintenant à la métamorphose,
Car c'est un point très important.
Nouveau Législateur, je veux qu'en un instant
D'après ce que je me propose,
Le code universel soit le jeu d'un enfant.
Je rajeunis la palme, et j'ouvre une autre lice.

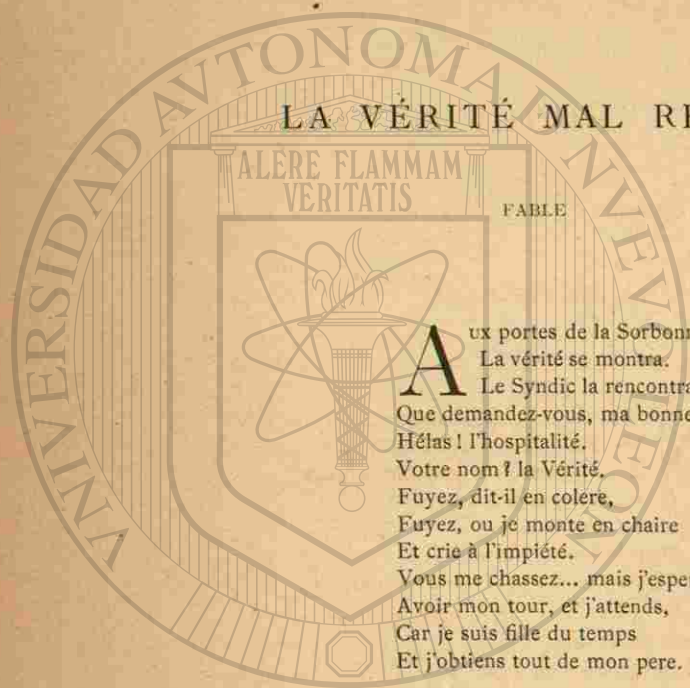
Dans ma toute science et pleine autorité,
Après m'être bien consulté,
Je casse les vieux corps et la vieille milice,
Je licencie et pour jamais
Les respects, les soupirs, la timide tendresse,
Je recrute les indiscrets
Afin d'en conserver l'espece ;
Je proscriis toute passion
Qui pourra survivre aux absences ;
Aux femmes, comme de raison,
J'interdis les longues défenses,
Et veux qu'on songe à la moisson
Le lendemain des espérances.
Je réforme surtout ces profanes beautés
Si bizarres dans leurs allures,
Que d'imparfaites voluptés
Enlevent à l'amour, ainsi qu'à la nature,
Qui fuit de leurs boudoirs à pas précipités ;
Ces femmes soi-disant qui par indépendance
De leur sexe isolé concentrant les desirs,
De la réalité saisissent l'apparence
Et laissent le bonheur pour l'ombre du plaisir.
Je veux des francs ébats et des ardeurs solides.
Loin de ma cour tous ces petits pédants
Aux sens éteints, aux cœurs arides,
Ces Narcisses de cinquante ans,
Idolâtrant jusqu'à leurs rides,
Les rigoristes désolans,
Les duegnes, les surveillans,
Les tuteurs et les invalides,
J'abolis les brevets, bannis les exacteurs ;
Plus de maîtrises à Cythere ;
Plus d'inconstans jurés, plus de jurés trompeurs :
Tout ce que je fais, moi, chacun pourra le faire
Sans gêne, sans contradicteurs.
Trompera qui voudra ; liberté tout entière,

Et ce sera, je crois, un profit pour les mœurs.
J'exige encor pour réforme authentique...
Que dis-je? à quoi pensé-je, et quel aveuglement?
Belle Zirphé, l'amour est mauvais politique,
Et vous avez pitié de mon gouvernement ;
D'ailleurs on exécute alors que je projette ;
J'annonce une réforme, elle étoit déjà faite,
Car pour me deviner, le François est charmant.
Eh bien! je vous remets les rênes de l'Empire,
J'abdique, vous regnez, et le monde est soumis.
Les changemens vous seront tous permis :
Pour les faire adopter, vous n'aurez qu'à sourire.
Gouvernez mes États, afin qu'ils soient heureux,
Vous aurez, s'il survient quelques guerres nouvelles,
Les Jeux pour combattans, les Ris pour sentinelles,
Et mille amans sur pied, prompts à servir vos vœux.
Pleins de langueurs ou brillans d'étincelles
Vos grands yeux noirs les rendront amoureux ;
Votre esprit fin et juste entretiendra leurs feux,
Et vous aurez un cœur qui les rendra fidèles.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



LA VÉRITÉ MAL REÇUE

Aux portes de la Sorbonne
 La vérité se montra.
 Le Syndic la rencontra :
 Que demandez-vous, ma bonne ?
 Hélas ! l'hospitalité.
 Votre nom ? la Vérité.
 Fuyez, dit-il en colere,
 Fuyez, ou je monte en chaire
 Et crie à l'impiété.
 Vous me chassez... mais j'espere
 Avoir mon tour, et j'attends,
 Car je suis fille du temps
 Et j'obtiens tout de mon pere.



ÉLOGE

DU FRÈRE BONAVENTURE

SUR L'AIR : *de Joconde.*

NE disputons pas des couleurs
 Des goûts ni de l'usage :
 Pour blâmer ce qu'on aime ailleurs
 On n'en est pas plus sage ;
 Florence a certaine façon
 Dont la France murmure :
 Pour moi, je n'aime que le Confrere Bonaventure.

D'abord je l'ai connu petit.
 Qu'alors il étoit drôle !
 On jugeoit à son appétit
 Qu'il joueroit un grand rôle ;
 On vous le bourroit de bonbons
 Sans regle ni mesure,
 Cela fit souvent mal au Confrere Bonaventure.

Il est ami du genre humain,
 Nul n'est plus charitable :
 On dit qu'il s'est fait Capucin
 Pour être secourable.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Si le flambeau de Cupidon
 Vous fait quelque blessure,
 Chacun vous dira : vite au Confrere Bonaventure.

Je ne sais pourquoi bien des gens
 Blâment son ordinaire ;
 Il a pour la chair en tout temps
 Dispense du saint Pere.
 Par délicatesse ou par ton
 Mainte triste figure
 Demeure à la porte du Confrere Bonaventure.

Félicitons, petits et grands,
 Cent fois ce vénérable :
 Jamais il n'aura mal aux dents,
 C'est chose indubitable ;
 Par une assez bonne raison :
 L'auteur de la nature
 A refusé des dents au Confrere Bonaventure.

Il a quelque défaut pourtant,
 Je n'en fais point mystere ;
 Il tette encore et fait l'enfant,
 Grand comme pere et mere,
 Et quoiqu'il soit sans dents, dit-on,
 Bien des gens, je vous jure,
 Ont été mordus par le Confrere Bonaventure.

Il est plus profond qu'on ne croit
 Malgré les apparences ;
 Nul ne possède mieux le droit,
 C'est un puits de science ;
 Il m'inspire cette chanson,
 D'où l'on peut bien conclure
 Que je raisonne comme un Confrere Bonaventure.



LE VICE-ROI DE L'AMÉRIQUE

SUR LE MÊME AIR

Les Espagnols donnent des loix
 A la moitié du monde :
 En Gouverneurs, en Vice-Rois
 Cette Puissance abonde ;
 Chacun d'eux s'occupe à l'envi
 De la chose publique,
 Mais rien n'est comparable au Vice-Roi de l'Amérique.

On lui connut dès le berceau
 Des signes de courage ;
 En croissant, il devenoit beau,
 Au college il fut sage ;
 Un vieux Professeur qui le vit,
 Dit d'un ton pathétique,
 Oui, tu seras un maître Vice-Roi de l'Amérique.

Pour acquérir à ses dépens
 Une voix plus jolie,
 On proposoit à ses parens
 Un secret d'Italie ;
 Si par malheur il eût chéri
 D'exceller en musique,
 Hélas ! que diroit-on du Vice-Roi de l'Amérique ?

Il ne se montre point au jour
 Sans une double escorte;
 S'il entre dans quelque séjour,
 Elle assiege la porte :
 Jamais Roi ne fut mieux servi;
 Cette garde est unique,
 Sans cesse elle assiste le Vice-Roi de l'Amérique.

Il est le vrai consolateur
 Des veuves éplorées;
 Il est le tendre bienfaiteur
 Des filles ignorées.
 C'est dans cet état loin du bruit
 Que sa bonté s'explique;
 Rien n'est humain comme le Vice-Roi de l'Amérique.

Pour conserver à l'indigent
 Le secours de sa bourse,
 Il en ménage prudemment
 Les moyens et la source
 C'est cet arrangement suivi,
 Avec l'air magnifique,
 Qui soutient le brillant du Vice-Roi de l'Amérique.

On dit qu'un jour à son aspect
 La jeune et tendre Aminte
 Se sentit saisie de respect,
 De plaisir et de crainte.
 Ma mère, éclairez mon esprit,
 J'ai si peu de pratique :
 Dites-moi donc si c'est le Vice-Roi de l'Amérique.

Oui mon enfant, tu l'as nommé,
 Voilà le véritable,

Ai-je tort de l'avoir aimé ?
 Me trouves-tu coupable ?
 Un jour tu l'aimeras aussi :
 Va, malgré la critique
 Faisons chorus, chantons le Vice-Roi de l'Amérique.




UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'ASTRONOMIE DE L'AMOUR

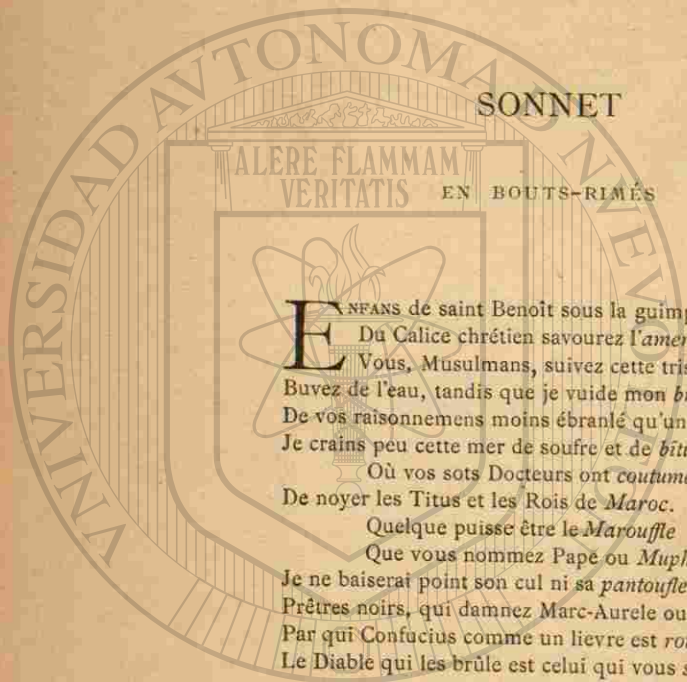
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE BURGOS
ALERE FLAMMAM
VERITATIS

LIVREZ-VOUS à l'Astronomie,
Buffon, La Lande et d'Alembert!
Dans les beaux yeux de ma Julie,
Pour moi je vois le ciel ouvert
Sans aller sur mer et sur terre,
Du soleil chercher le degré,
Dans mon réduit tout à mon gré
Je parcours un double hémisphère,
Et je n'observe tout au plus
Que le passage de Vénus.



L'ÉCONOMISME

UN Abbé beau parleur, oracle de la clique
Qui livre aux épiciers tant de feuilles par mois,
Sur l'art qu'elle inventa, sur l'art *économique* ;
Fatigué de soumettre à son arithmétique
Les pleurs des malheureux et leurs fragiles droits,
Dans un cercle choisi, chez sa belle voisine,
Pour qu'un autre parlât, se gènoit quelquefois,
Mais non sans faire un peu la mine,
Jusqu'à laisser passer deux minutes ou trois
Sans citer son ouvrage et sans parler des Rois,
De *produit-net*, d'engrais, de trefle et de farine.
On y parloit un jour de ce luxe assommant
De nos filles entretenues ;
Et notre Abbé tomboit des nues
En voyant des travers payés si chèrement.
Quoi, Du Thé, disoit-il, vingt mille écus de rente!
La C. ... reprend un autre, en a plus de cinquante.
Ainsi ces deux catins dévorent tous les ans
Plus de deux cent quarante mille francs.
« Dites donc à vos Rois de brûler ces infâmes,
» Abbé, dit la voisine étouffant de dépit ;
» Deux de ces filles-là mangent sans contredit
» Le pain.... le *produit-net* de vingt honnêtes femmes. »
» Sophisme, dit l'Abbé, sachez, retenez bien
» Ces trois mots qui font tout dans la grande science :
» *Liberté, cherté, concurrence* :
» Lorsqu'un métier est libre, a tort qui n'y fait rien. »



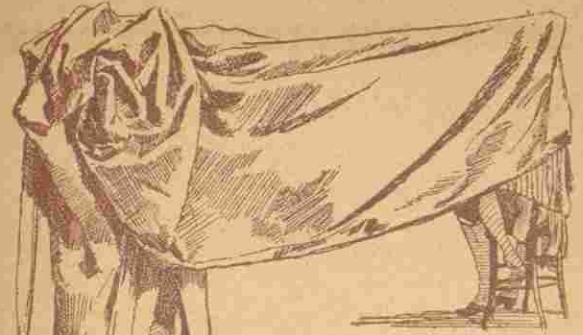
SONNET

ENFANS de saint Benoit sous la guimpe ou le froc,
 Du Calice chrétien savourez l'amertume;
 Vous, Musulmans, suivez cette triste coutume,
 Buvez de l'eau, tandis que je vuide mon broc.
 De vos raisonnemens moins ébranlé qu'un roc,
 Je crains peu cette mer de soufre et de bitume
 Où vos sots Docteurs ont coutume
 De noyer les Titus et les Rois de Maroc.
 Quelque puisse être le Marouffe
 Que vous nommez Papé ou Muphti,
 Je ne baiseraï point son cul ni sa pantoufle.
 Prêtres noirs, qui damnez Marc-Aurele ou Xamti,
 Par qui Confucius comme un lievre est roti,
 Le Diable qui les brûle est celui qui vous souffle.

(Par M. le Chev. DE BOUFFLERS.)



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



L'OBÉISSANCE FILIALE

CONTE

PHILIPOTE et Blaise son com-
 Dans un réduit éloigné du
 Faisoient... quoi? ce que peuvent
 Deux êtres non pareils et qui brûlant
 Croyent être cachés dans l'ombre du
 Cependant dans ce lieu secret
 Rose les vit, l'aimable Rose
 Emue en ce charmant aspect:
 Elle veut s'approcher et... n'ose;
 Elle ouvre la bouche et... se tait.

M. LYMEN



Son jeune cœur palpite, elle admire, elle admire!
 Et pourtant sourougit « Hélas, qu'ils sont heureux!
 » Comme Blaise est content, comme maman soupire!
 » Oh, c'est qu'elle est bien aise! » A l'instant l'un des deux
 Fait quelque bruit et Rose se retire,
 Le trouble dans le cœur, le désir dans les yeux.
 « Suivez mon exemple, ma fille,
 » Me dit ma mère à chaque instant;
 » Eh bien, nous le suivrons, » De revoir son amant,
 La pauvrete déjà pétille.
 Le lendemain dans le même réduit,
 Rose aperçoit Lucas et lui conte la chose,
 La raison suffisante et l'effet et la cause
 Et tout ce qui s'ensuit.
 Le berger essaya d'une ardeur sans égale,
 Et sans philosopher, lui donna des leçons
 De physique expérimentale...
 « Qu'est ceci, dit Phlippote, il vous faut des garçons?...
 » D'où venez-vous, s'il vous plaît, ma mignonne?
 » Est-ce donc là l'exemple qu'on vous donne?... »
 » De le suivre en tout point je me fais un devoir,
 » Dit Rose ingénument, et ce m'est un miroir... »
 - « Pourquoi donc ce garçon qui si bien vous contemple? »
 - « Vous souvient-il d'hier au soir?
 » Eh bien, maman, je suivais votre exemple. »



VERS

Sur la Redoute de la Foire de S. LAURENT.

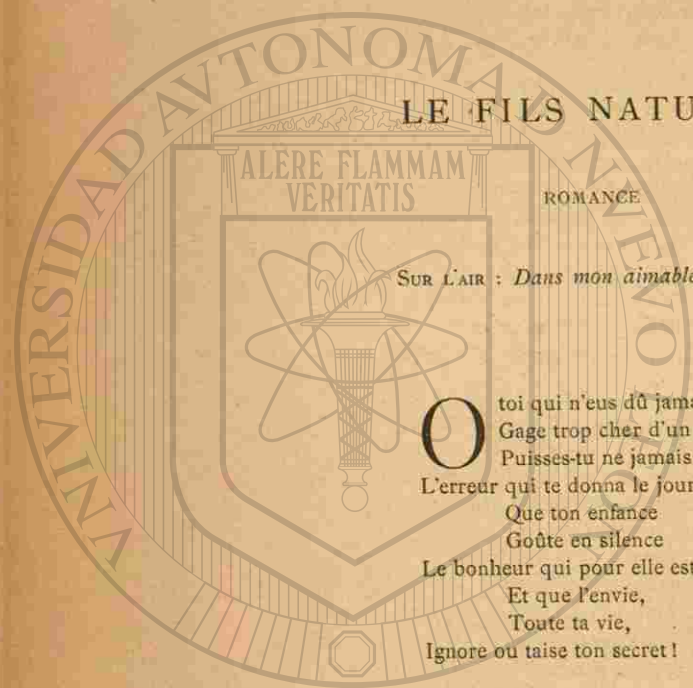
CETTE redoute est un réduit
 Qu'il faut que tout sage redoute :
 Pour peu que l'on y rime en *oute*,
 Quelquefois très-cher il en coûte,
 Et même souvent il en cuit.

(Par M. l'Abbé ARNAUD.)



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LE FILS NATUREL

SUR L'AIR : *Dans mon aimable solitude.*

O toi qui n'eus dû jamais naître,
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisse-tu ne jamais connoître
L'erreur qui te donna le jour !
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait,
Et que l'envie,
Toute ta vie,
Ignore ou taise ton secret !

La nature, au nom de ta mere,
Va t'offrir ses premiers bienfaits :
Un air pur, un lait salulaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance, etc.

Renonce au rang, à l'opulence ;
L'honneur t'en fait la douce loi :

Ne crains pourtant pas l'indigence,
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance, etc.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau ;
En secret une mere émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connois ta mere,
L'honneur sévere
Lui défend de se découvrir :
Mais par tendresse,
Mais par foiblesse
Une mere aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,
Peut-être un jour tu la verras
Tour-à-tour dans ses bras te prendre,
Et te remettre entre mes bras,
Connois ta mere ;
L'honneur sévere
Lui défend de se découvrir :
Mais par tendresse,
Mais par foiblesse
Une mere aime à se trahir.

(Par M. le Chev. DE BOUFFLERS.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LE CONFESSEUR

ALERE FLAMMAM
VERITATIS DE LA BEAUTÉ

Q'EXIGEZ-VOUS, belle Zulmé?
 Que, moi, dans les replis de votre conscience
 Porter avec sévérité
 Le flambeau de la pénitence!
 Moi, Confesseur de la Beauté!
 D'un sage Directeur ai-je donc l'apparence?
 Ai-je cet air de gravité,
 Cette modeste et bénigne arrogance
 Qui s'établit en toute humilité
 Juge suprême d'une offense
 Qui blesse la divinité?
 Non... mais cependant quand j'y pense,
 Avec ces Messieurs-là, par un certain côté
 Je pourrais bien avoir un peu de ressemblance,
 Lorsque les yeux modestement baissés,
 Une pénitente jolie
 Leur conte ces heureux péchés
 Qui font le charme de la vie,
 Souvent au récit des plaisirs
 Qu'en rougissant on leur confie;
 Leur ame agitée, attendrie,
 S'ouvre au feu brûlant des desirs,
 Et pleins d'une flamme profane

Qu'allume dans leur sang un démon turbateur,
 Ils partagent du fond du cœur
 Tous les jolis forfaits que leur bouche condamne.
 Hélas, Zulmé, je le sens bien,
 Malgré cette grace efficace
 Qui des élus est, dit-on, le soutien,
 J'en ferois autant à leur place.
 Enfin, vous le voulez, il faut vous obéir,
 Que ne feroit-on pas dans l'espoir de vous plaire!
 Quoique novice en cette affaire
 Me voilà revêtu du sacré ministère.
 Recueillez-vous, ma sœur, le guichet va s'ouvrir.
 Commençons..... à l'orgueil vous êtes-vous livrée?
 Moi, je le crois; quand on a vos attraits,
 De tous les cœurs quand on est adorée,
 De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais,
 Sur les autels dont on est entourée,
 Pourroit-on quelquefois n'être pas enivrée?
 Tout vous conduit à ce piège trompeur,
 Et le miroir qui répète vos charmes,
 Et les tendres regards, et l'hommage flatteur
 De ces amans qui vous rendent les armes,
 Et vos talents, et votre air séducteur,
 Et cette taille de Déesse,
 Et ces beaux yeux où la noblesse
 Succède à la langueur,
 Et la langueur à la finesse.
 Aussi j'excuse en vous cette foiblesse,
 L'humilité ne sied qu'à la laideur.
 Poursuivons... êtes-vous encline à l'avarice?
 Vous rougissez; vous avez bien raison,
 C'est, ma sœur, un fort vilain vice;
 Un vice pour lequel il n'est point de pardon.
 Inutile dépositaire
 De tous les trésors de l'amour,
 N'en doutez pas, vous répondrez un jour

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

Du bien que vous auriez pu faire.
 Rassurez-vous pourtant : non, il n'est point d'erreurs
 Que le repentir ne répare ;
 Renoncez donc à vos rigueurs,
 Soyez pour gagner tous les cœurs
 Économe de vos faveurs,
 Et n'en soyez jamais avare.
 A la gourmandise avez-vous
 Quelque penchant? je l'ignore, entre nous,
 Mais l'amour m'a dit à l'oreille
 Que lorsqu'il fit votre bouche vermeille,
 Il l'avoit destinée à des plaisirs plus doux.
 Si quelquefois de la colère
 Vous avez senti les accès ;
 Sans doute les efforts d'un amant téméraire
 De votre cœur avoient troublé la paix.
 Zulmé, votre courroux n'étoit pas légitime ;
 Épris de vos attraits, piqué de vos refus,
 Son audace n'étoit pas crime :
 Croyez-moi, ne vous fâchez plus
 Contre une ardeur si naturelle ;
 Les desirs que l'on sent, en vous voyant si belle,
 Nuisent bien au respect qu'exigent vos vertus.
 Votre ame, j'en suis sûr, du poison de l'envie
 A toujours su se préserver ;
 Et qui pourroit vous inspirer
 Un mouvement de jalousie?
 Vous reste-t-il quelques vœux à former ?
 En talens, en attraits vous n'avez point d'égaux ;
 D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner ?
 Il n'en faut que pour vos rivales.
 Il est un péché moins affreux,
 Auquel je l'avoûrai, je vous crois fort sujette,
 Péché que plus d'une fillette
 Entre deux draps commet seulette.
 Ne baissez pas vos deux grands yeux,

Ce péché-là, Zulmé, c'est la paresse.
 Ne cherchez point à vous en corriger,
 Et de l'amour si le souffle léger
 Au point du jour vous berce d'heureux songes,
 Pour le bien de l'humanité,
 Puissent de si riants mensonges
 Vous inspirer du goût pour la réalité !
 Enfin ma tâche est bientôt achevée,
 De dix péchés vous voilà confessée,
 Mais il nous en reste un le plus charmant de tous :
 De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
 Non-seulement je vous absous ;
 Mais en faveur de ce péché si doux,
 Je vous absous de tous les autres.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LA CONSOLATION DANS LE CHAGRIN

ALERE FLAMMAM
VERITATIS

CONTE

UN pauvre époux délaissé de sa femme,
 Alloit plaignant cette tendre moitié,
 Qui dans ses bras venoit de rendre l'ame.
 Il larmoyoit, c'étoit grande pitié.
 En la quittant, il trouva sa servante
 Sur l'escalier se pâmant de douleurs.
 Il la délâce ; une main bienfaisante
 De ses beaux yeux daigné essuyer les pleurs.
 L'autre, pressant sa gorge palpitante
 Où la jeunesse a répandu ses fleurs,
 Ranime enfin sa force défaillante.
 Puis l'amour vint annoncer leurs malheurs.
 Il fut surpris en si douce besogne
 Par un ami qui lui cria tout haut :
 « Eh! malheureux, êtes-vous sans vergogne ?
 » Quand votre femme est gisante là-haut,
 » Sa chambrière est par vous accolée ! »
 — « Eh! mon ami, laissons les morts en paix,
 » Lui dit l'époux, j'ai l'ame si troublée
 » Que je ne sais, d'honneur, ce que je fais. »



LE CONTINENT DE L'AMÉRIQUE

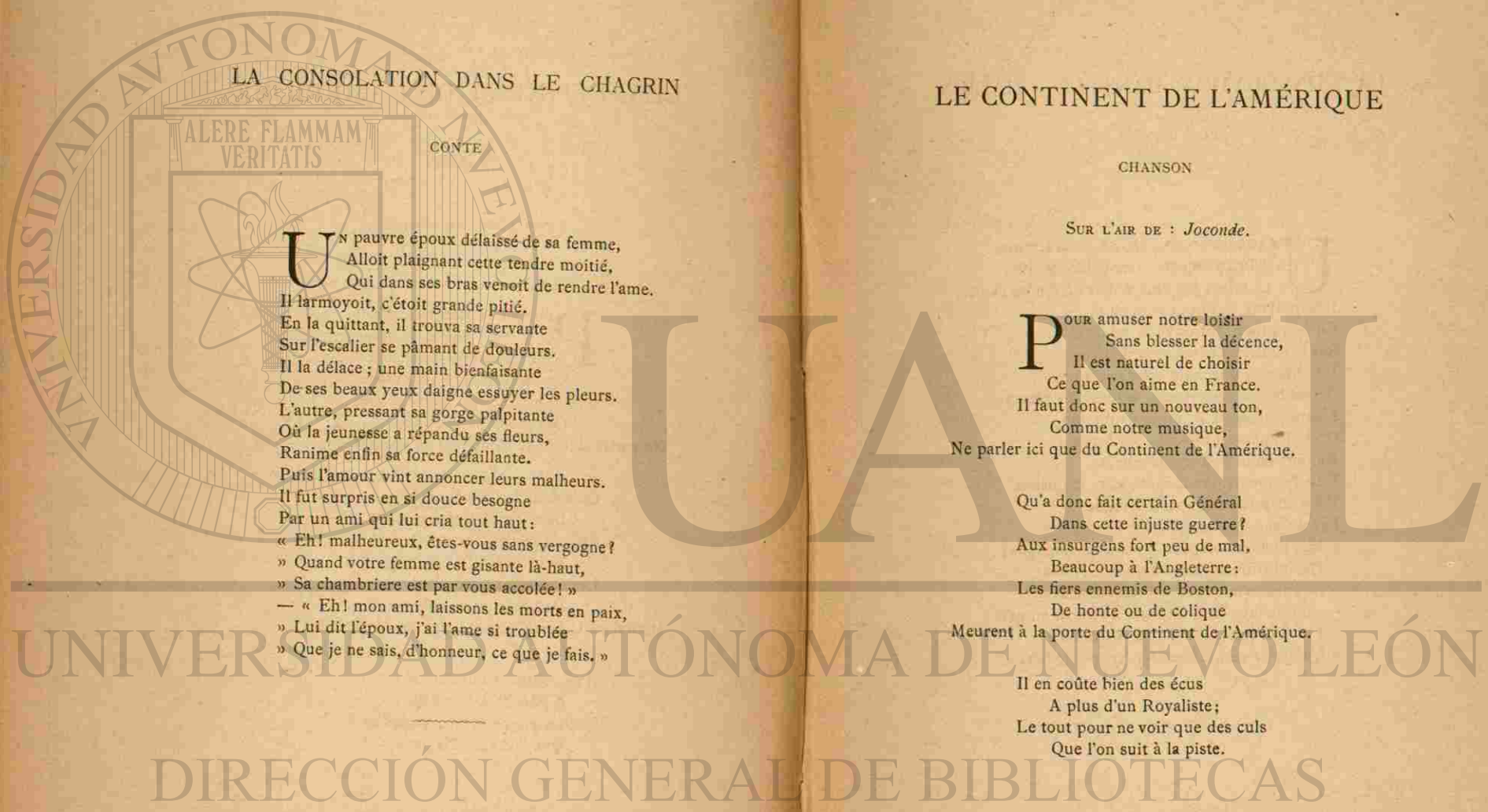
CHANSON

SUR L'AIR DE : *Joconde*.

POUR amuser notre loisir
 Sans blesser la décence,
 Il est naturel de choisir
 Ce que l'on aime en France.
 Il faut donc sur un nouveau ton,
 Comme notre musique,
 Ne parler ici que du Continent de l'Amérique.

Qu'a donc fait certain Général
 Dans cette injuste guerre ?
 Aux insurgens fort peu de mal,
 Beaucoup à l'Angleterre :
 Les fiers ennemis de Boston,
 De honte ou de colique
 Meurent à la porte du Continent de l'Amérique.

Il en coûte bien des écus
 A plus d'un Royaliste ;
 Le tout pour ne voir que des culs
 Que l'on suit à la piste.



Mais malgré tant d'exploits, dit-on,
Le Sire Britannique
N'aura jamais un poil du Continent de l'Amérique.

Fit-on jamais en pareil cas
Plus brillante retraite ?
Aussi ne le cele-t-on pas
Dans certaine gazette ;
Chacun parlant de Washington
Et de sa politique,
Trouve qu'il est digne du Continent de l'Amérique.

Pourquoi voudroit-on abolir
Le droit de la nature ?
A Londres on en sait bien jouir,
Et même avec usure,
La liberté n'est pas un don
Qu'aisément l'on trafique ;
Laissez-en donc jouir le Continent de l'Amérique.



ÉPIGRAMME

Sur M. de la H....

En, pourquoi, mes amis, de si bruyans éclats !
Avec raison le Bébé littéraire
S'enorgueillit de ce bruit éphémère :
On écrase un insecte et l'on n'en parle pas.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LE JEÛNE MÉRITOIRE

ALERE FLAMMAM
VERITATIS
CONTE

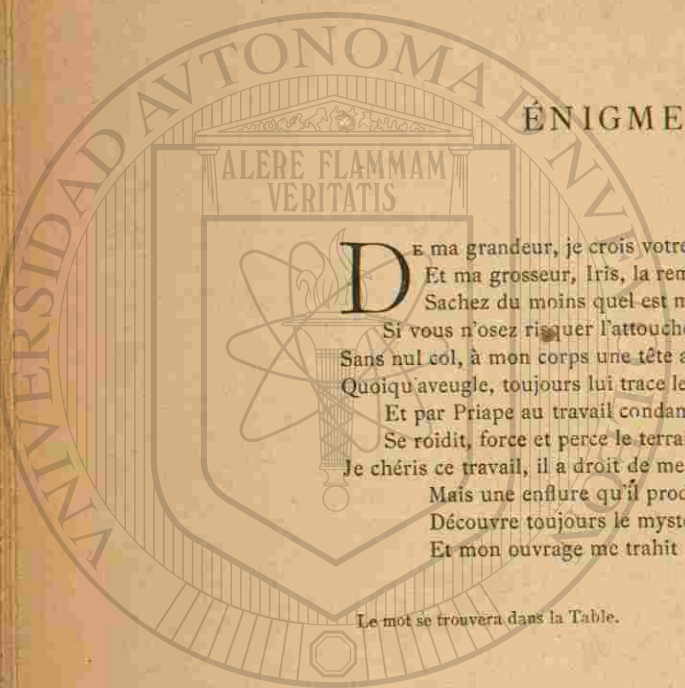
UNE Dévote en vêtemens funebres,
 En grande coëffe et d'un air pénitent,
 Un Jeudi saint au sortir de ténèbres,
 Fut à confesse à certain Révérend.
 Après avoir conté sa peccadille,
 Et les péchés de Messieurs ses enfans,
 De son époux et de bien d'autres gens,
 Le Révérend lui demande : Ma fille,
 Jeûnez-vous? — Si je jeûne? oui, mon père, toujours ;
 Exactement je jeûne tous les jours,
 Et c'est, je vous proteste, un acte méritoire,
 Car je suis délicate et j'ai peu de santé :
 Je prens trois œufs chaque soir en mémoire
 De la très-sainte Trinité ;
 A ces œufs j'ajoute cinq pommes
 Ou d'autres fruits que je mange en l'honneur
 Des blessures que le Sauveur
 Endura pour sauver les hommes :
 Je mange quarante pruneaux
 En faveur de la pénitence
 A laquelle pour laver nos défauts
 Se condamna Jesus, en faisant abstinence ;
 De plus, je bois sept gobelets de vin

En mémoire de Notre-Dame
 De sept douleurs. — Est-ce là tout, Madame?
 Lui demanda le Capucin.
 — Oui, lui dit la béate femme,
 Si ce n'est que, dans ces jours-ci,
 Treize biscuits j'ajoute à tout ceci,
 Pour rendre honneur aux treize cierges.....
 — Eh, morbleu ! que ne jeûnez-vous,
 Reprit le Pater en courroux,
 En souvenir des onze mille Vierges !



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



ÉNIGME

De ma grandeur, je crois votre main la mesure,
 Et ma grosseur, Iris, la remplit aisément:
 Sachez du moins quel est mon sort et ma figure,
 Si vous n'osez risquer l'attouchement.
 Sans nul col, à mon corps une tête attachée
 Quoiqu'aveugle, toujours lui trace le chemin
 Et par Priape au travail condamnée,
 Se roidit, force et perce le terrain.
 Je chéris ce travail, il a droit de me plaire,
 Mais une enflure qu'il produit
 Découvre toujours le mystère,
 Et mon ouvrage me trahit

Le mot se trouvera dans la Table.



CHANSON

SUR L'AIR : *Quand je ris et quand je bois.*

DANS les champs de [l'Amérique
 Qu'un guerrier [vole aux combats,
 Et se mêle des débats
 De l'Empire britannique ;
 Eh, qu'est-ce que ça me [fait à moi !
 J'ai l'humeur très-pacifi- [que :
 Eh, qu'est-ce que ça me [fait à moi !
 Quand je chante et quand [je bois.
 Qu'un Grand-Duc de Mo- [scovie
 Vienne ici superbement ;
 Que le S. Père humble- [ment



S'en retourne en Italie :
 Eh, qu'est-ce que ça me fait à moi !
 Tout change ainsi dans la vie :
 Eh, qu'est-ce que, etc.

Que folles de leur coëffure,
 Nos charmantes de la Cour
 Imaginent chaque jour
 De quoi gêner la nature :
 Eh, qu'est-ce que etc.
 Lise est si bien sans parure !
 Eh, qu'est-ce que etc.

Qu'en chenille *Carmélite* (*)
 Nos Magistrats chez Laïs
 Courent donner leur avis
 Sur un *pouf*, une *Léville* :
 Et, qu'est-ce que etc.
 Jamais je ne sollicite,
 Eh, qu'est-ce que etc.

Que la troupe de Moliere
 Quitte le Louvre à grands frais
 Pour essayer nos sifflets
 Dans sa vaste bonbonniere ;
 Eh, qu'est-ce que etc.
 Je suis assis au parterre,
 Eh, qu'est-ce que etc.

Placé dans le ministere
 De Necker qu'un successeur
 D'un vingtieme soit l'auteur

(*) Couleur à la mode.

A la fin de cette guerre :
 Eh, qu'est-ce que ça me fait à moi !
 Je n'ai ni maison ni terre,
 Et, qu'est-ce que etc.

Perdant procès et bataille,
 Qu'un de nos Ducs soit honni,
 Qu'entre le public et lui
 Il élève une muraille : (*)
 Eh, qu'est-ce que ça me fait à moi !
 Il ne craint point qu'on le raille :
 Eh, qu'est-ce que etc.

Que tout Paris encourage
 L'auteur d'un bateau volant, (**)
 Qui promet qu'au firmament
 Nous irons en équipage,
 Eh, qu'est-ce que etc.
 Je ne suis pas du voyage :
 Eh, qu'est-ce que etc.

Qu'un homme extraordinaire
Bléton, la baguette en main,
 Vienne tracer le chemin
 De l'eau qui coule sous terre,
 Eh, qu'est-ce que etc.
 Je n'en mets point dans mon verre :
 Eh, qu'est-ce que etc.

(*) Bâtimens du jardin du Palais-Royal.

(**) M. Blanchard.



LA BELLE SECOURUE

Ces jours passés l'amour malin
 Serroit la Belle évanouie,
 Qui dans sa chambre avec sa main
 Causoit un terrible incendie :
 L'amour s'approchant du berceau
 La mit tout doucement en groupe,
 Y porta vite son flambeau,
 Et mit le feu dans son étoupe.



LE RÊVE IMPATIENTANT

CONTE FRANÇOIS

Vous le dirai je ou non ? Tirez-moi d'embarras :
 Ce Rêve est scandaleux, Mesdames,
 Vous m'arrêterez en tout cas,
 Si le scrupule effarouche vos ames,
 Que dis-je ? A quoi bon ces débats ?
 Par le plus chaste nœud n'êtes-vous point liées,
 Je vous crois toutes mariées.
 Non, vous ne m'arrêterez pas.
 J'ai rêvé cette nuit, et je vous le confie,
 J'ai rêvé..... (jusques-là tout me paroît décent)
 Que j'épousois une fille jolie.
 Corsage leste, et minois agaçant,
 Petite main, petite bouche,
 Pied si mignon, qu'il eût rempli d'ardeurs
 Le Mandarin le plus farouche,
 Étoient pour moi des augures flatteurs.
 De ces petits détails l'image encor me touche,
 Car je suis, j'en conviens, dégoûté des grandeurs.
 Le jour s'étoit passé comme un vrai jour de fête,
 C'est-à-dire assez tristement,
 D'un avide regard dévorant ma conquête,
 J'attendois toujours le moment.....
 Du coucher ? — Pardon, oui; Mesdames,
 Vous devinez, vous lisez dans les ames,



Et vous interprétez les vœux d'un amant
Ne riez pas encor ; croyez-moi, patience :

Vous voyez déjà l'innocence
Aux prises avec le désir,
Et méditant une défense
Qui meurt dans les bras du plaisir.

Je ne me pique pas, je dois en avertir,
D'une si grande diligence.
Remarquez avant, s'il vous plaît,
Une épouse tremblante, un amant inquiet,
Des amis convoitant les charmes
Dont je vais avoir le secret ;
Murmurant, chuchotant, observant mes alarmes,
Prévoyant d'une Agnès le timide embarras,
Les refus attirans, les aveux délicats,
Des curiosités, des terreurs et des larmes,
Une lutte amoureuse et d'aimables combats,
Du plaisir, de la peine, une pudeur secrète,
Et le triomphe et la défaite,
Et tout ce qui s'ensuit dans les premiers ébats.

Reste à réaliser ce qu'ici l'on soupçonne.
Minuit est déjà loin. ... Dieux ! quel instant fatal !
Nous voilà, tenez, j'en frissonne,
Dans l'appartement nuptial.
Peut-être en ce moment mon effroi vous étonne :
Mesdames, chacun sent son mal,
Et le mien n'en fait à personne.

La foule a disparu, les lustres sont éteints,
Le flambeau de l'hymen qui tient lieu de bougies,
Laisse échapper ses rayons clandestins,
Sur les grâces d'Issé par ses feux embellies,
Entre quatre rideaux, tête à tête charmant,
Aimable obscurité, voluptueux silence,

Voiles épars, droit de présence....

N'est-ce pas que l'époux doit alors être amant ?
Une certaine effervescence,
Jointe à certain événement,
(Vous me voyez venir, je pense,)
Doit dans une telle occurrence,
Déterminer le sentiment.

Il faut agir en conséquence,
Et c'est, je vous assure, un singulier moment.
Je tente les hasards ; mais, s'il faut vous le dire,
Je n'étois pas fort triomphant.
Le moyen ! avec un enfant,
On craint bien plus qu'on ne désire.

Tant bien que mal je lui parle pourtant,
Et l'entretien est fait pour la confondre.

Aussi j'avouerai franchement
Qu'elle n'étoit pas autrement
Impatiente de répondre.
Elle articuloit tristement,
Quelques demi-plaintes mourantes,
Puis quelques phrases défaillantes,
Puis quelques mots d'étonnement.

Moi, j'étois stupéfait. Au défaut de l'ivresse,
De transports, du délire et du ravissement,
J'ai donc recours à la tendresse.

Je fais des madrigaux, j'exalte l'amitié,
La confiance intime et la délicatesse,
Les très-saints nœuds qui m'ont lié,
Les procédés de toute espèce....
Et tout cela faisoit pitié.

J'attendois, j'espérois, (il faut bien qu'on espère)

Quelques gestes plus hasardés,
Quelque attitude cavalière,
Quelques traits un peu décidés,

De révolutions et des moyens de plaire.

Rien. — « Ah, Dieu ! quelle chute !... rien ! »

» Plaisantez-vous ? quoi ? » — Rien, Mesdames.
 Je le sais trop, ces traits-là sont infâmes :
 A ma honte ici, j'en conviens ;
 Mais glissons sur la circonstance,
 Elle n'est pas en mon honneur.
 Dans un lit, faute d'assurance,
 Si l'on procède avec lenteur,
 Dans un conte il faut qu'on avance.
 Je saisis, je prends une main,
 Voilà-t-il pas qu'on la retire ;
 Je réprends un bras, on soupire.
 Devroit-on soupirer en vain ?
 Avec un ruban je me joue :
 Il est bon de tout ménager.
 Je le dérange, il se dénoue,
 Sans que je paroisse y songer.
 Combien de trésors il récele !
 Deux jolis globes arrondis,
 Allans, venans hors de tutelle,
 S'émanoient sous la main enhardis,
 Et, pour le coup, l'ardeur étoit bien naturelle.
 J'y comptois. Une émotion,
 Qui sans mentir, avoit quelque apparence,
 Par degrés affermit mon ton,
 Et me rend presque l'espérance.
 Près du ruban, je dérobe un baiser,
 Et je guette toujours l'effet qu'il va produire,
 Madame aussi guettoit... Dépêchez-vous d'en rire.
 Tout pour l'amour semble se disposer ;
 J'en suis presque au degré d'aimer à la folie :
 Issé m'embrasse avec vivacité ;
 Par mes pressentimens je l'avois attendrie,
 Et bonnement elle se fie
 A des signaux de volupté....
 C'en est fait, je me crois à l'abri du reproche ;
 Je me surprends un air, une allure, un maintien,

Et tout à coup en vainqueur je m'approche.
 Là... sérieusement .. comme on s'approche... Rien.
 — « Encor ?... encor. » Savez-vous bien, Monsieur,
 Que c'est aussi trop peu de chose?...
 Que voulez-vous ? si l'on n'agit, l'on cause :
 Mais de causer, on n'étoit pas d'humeur.
 « Vous m'excédez, permettez qu'on repose. »
 Me disoit-on avec assez d'aigreur.
 J'entendois raillerie, et l'on en sait la cause.
 A ce calme odieux, enfin,
 Succède une juste colere ;
 J'écarte les rideaux : un reste de lumière,
 Par un reflet moins incertain
 Me découvre Issé toute entière.
 Et sa beauté confuse, et mon humble destin.
 Je m'obstine à vouloir changer de contenance,
 Peu content du toucher, je laisse agir les yeux.
 Ma curieuse impatience
 Contemple des appas dignes de l'œil des Dieux :
 Cet albâtre animé que la pourpre nuance,
 Des accords, des rondeurs, un ensemble amoureux,
 Un coloris si frais, des contours si moelleux,
 Une si douce négligence !
 Ce charme, en ces momens, hélas ! trop ménagé,
 Trésor fait pour l'amour, mais que l'hymen partage,
 Cet organe enchanteur, surpris d'être si sage,
 Et si bien fait pour être interrogé !....

Par l'objet s'émeut la puissance.
 A cet aspect, vous vous en doutez bien,
 Je ressens du désir la rapide influence ;
 Mon espoir acquiert du soutien.
 D'orgueil et de plaisir je palpète d'avance ;
 J'ose, j'entreprends tout, j'aspire à tout, et... Rien.
 — « Finissez donc votre songe effroyable ;
 » Quelle horreur que ce rêve-là !

» Si vous veillez comme cela,
» Vous devez être un homme insupportable »

Tout beau, Mesdames, calmez-vous.
Chut Quel que soit votre courroux,
Le cas en songe est gracieux.
Sans trancher de l'homme brillant,
Avec moi la beauté n'est jamais compromise.
Quoiqu'on n'ait pas un sommeil très-saillant,
Au besoin toutefois, on est encor de mise.
Avant de m'endormir, mon amour très-parlant,
Avoit conduit Issé de surprise en surprise,
Et d'honneur, (car il faut que je vous tranquillise)
Je ne fus point muet en m'éveillant.

(Par M. DORAT.)



LE CHASSEUR

CHANSON

SUR L'AIR : du Vaudeville de la Rosière.

PAR le plus beau jour du Printemps,
D'un bois traversant la lisière,
Lindor vit à travers les champs,
A lui venir une Laitière,
Pied mignon, jambe faite au tour
Sont, comme on sait, pièges d'amour,

Pied mignon la friponne avoit,
Nez retroussé, taille élégante ;
Avec cela qui ne seroit
A la ville assez opulente ?
Aline aux champs ne possédoit,
Pour tout bien, que son pot au lait.

Quinze ans avoit des yeux charmans,
Gorge de lys et teint de rose,
Bouche vermeille et belles dents :
Quinze ans sont pourtant quelque chose !
Mais Aline ne savoit pas
A quoi servoient tant d'appas.



Encor plus blanche que son lait,
Sortant à peine de l'enfance,
Aline inspiroit l'intérêt
Que cause toujours l'innocence :
Et Lindor, par le chaud du jour,
Mouroit de soif, brûloit d'amour.

Lait versé par main de quinze ans,
En faveur de quinze ans reclame :
Lindor rafraîchi par un sens,
Des autres sens est tout de flamme.
L'histoire ajoute (et ne ment pas)
Que la belle fit un faux pas.

Encor si pour le pot au lait
La bergère en eût été quitte ;
Mais le Chasseur fin et discret
Cherchoit toujours le lievre au gîte.
Le lievre fut si bien chassé,
Que le pot au lait fut versé.

Enfin Aline ouvrant les yeux,
De ses quinze ans connut l'usage ;
Lindor au comble de ses vœux,
But son lait, eut son pucelage.
Un pucelage et du lait frais
Trouveront toujours des gourmets.



L'HUMILITÉ CAPUCINALE

CONTE

UN Capucin de Bourg en Bresse,
Dont on alloit cloître la nièce,
Préchoit à la grille du chœur,
Et déjà l'ennui de la piece
Avoit endormi l'auditeur.
L'enthousiasme séraphique
Exaltoit sa voix et son cœur.
Bientôt en entend l'orateur
S'écrier d'un ton pathétique :
Ciel ! Jesus-Christ donne la main
A la nièce d'un Capucin !
Il l'épouse ! elle est sa compagne ;
Et par cet hymen, quel honneur !
Je deviens de Dieu mon sauveur
L'oncle à la mode de Bretagne.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



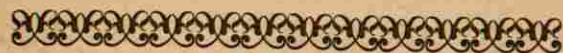
®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



ÉPIGRAMME

BLAISE voyant sa femme en couche,
 Devint aussi froid qu'une souche.
 Ce ne sera dit-elle, rien;
 Faut-il pleurer pour telle chose!
 Taisez-vous, Blaise, je sais bien
 Que vous n'en êtes pas la cause.



L'ENVIEUX, L'AVARE ET LA FORTUNE

UN Envieux sur son chemin,
 Fit rencontre d'un Avare.
 L'espece n'en est pas rare.
 Nos voyageurs n'eurent pas fait cent pas
 Qu'étant venus bien vite à se connoître,
 Ce furent sur le champ des propos, des débats,
 Dont le ton dur faisoit assez paroître
 Qu'assurément ces gens ne s'aimoient pas.
 Comme ils étoient au plus fort de la crise,
 Entassant à l'envi sottise sur sottise,
 Tous deux soudain virent distinctement,
 Non sans beaucoup d'étonnement,
 Une beauté peu commune
 Qu'à son toupèt, sa roue et son air inconstant,
 Ils reconnurent à l'instant
 Pour ce qu'elle étoit : la Fortune.
 Voilà nos voyageurs surpris
 Qui se prosternent devant elle.
 « Laissez-là votre querelle,
 » Dit la Déesse avec un doux souris,
 » Je veux surpassant votre attente,
 » Vous rendre l'ame contente.
 » Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira,
 » Foi de Fortune on vous l'accordera.
 » Je n'y veux mettre qu'une clause :
 » C'est, mes amis, que telle chose
 » Que l'un de vous demandera,



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



» L'autre au même moment au double l'obtiendra. »

L'Avare pensa : — Soyons sage,
Et tâchons d'être le dernier.

Si l'autre est assez fou pour passer le premier,
Qu'il demande beaucoup, nous aurons davantage...
Le double !... ce gain-là n'est point à dédaigner.

L'Envieux pensa : — Bon courage !
L'Avare compte sur des biens ;
Je veux bien que mon vilain enrage.

Il me cede le pas, le ladre ! je le tiens.
Faisons-lui quelque grand dommage
Puisqu'il m'en fournit les moyens.
L'Avare gardant le silence,
L'Envieux d'un air gai s'avance
Et dit : « Fortune, ton accueil
» Autorise mon assurance.

» Je suis sans avarice ainsi que sans orgueil ;
» Et je n'attends de ta puissance
» D'autre bien, que de perdre un œil. »

De désespoir l'Avare beugle,
Et l'un est borgne et l'autre aveugle.



LA DEVISE,

CONTE

OPHISE, à des sens in-
[flammables
Joignoit l'amour de
[la vertu.
Devoirs sentis, vices aimables,



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS 13

» L'autre au même moment au double l'obtiendra. »

L'Avare pensa : — Soyons sage,
Et tâchons d'être le dernier.

Si l'autre est assez fou pour passer le premier,
Qu'il demande beaucoup, nous aurons davantage...
Le double !... ce gain-là n'est point à dédaigner.

L'Envieux pensa : — Bon courage !
L'Avare compte sur des biens ;
Je veux bien que mon vilain enrage.

Il me cede le pas, le ladre ! je le tiens.
Faisons-lui quelque grand dommage
Puisqu'il m'en fournit les moyens.
L'Avare gardant le silence,
L'Envieux d'un air gai s'avance
Et dit : « Fortune, ton accueil
» Autorise mon assurance.

» Je suis sans avarice ainsi que sans orgueil ;
» Et je n'attends de ta puissance
» D'autre bien, que de perdre un œil. »

De désespoir l'Avare beugle,
Et l'un est borgne et l'autre aveugle.



LA DEVISE,

CONTE

OPHISE, à des sens in-
[flammables
Joignoit l'amour de
[la vertu.
Devoirs sentis, vices aimables,



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS 13

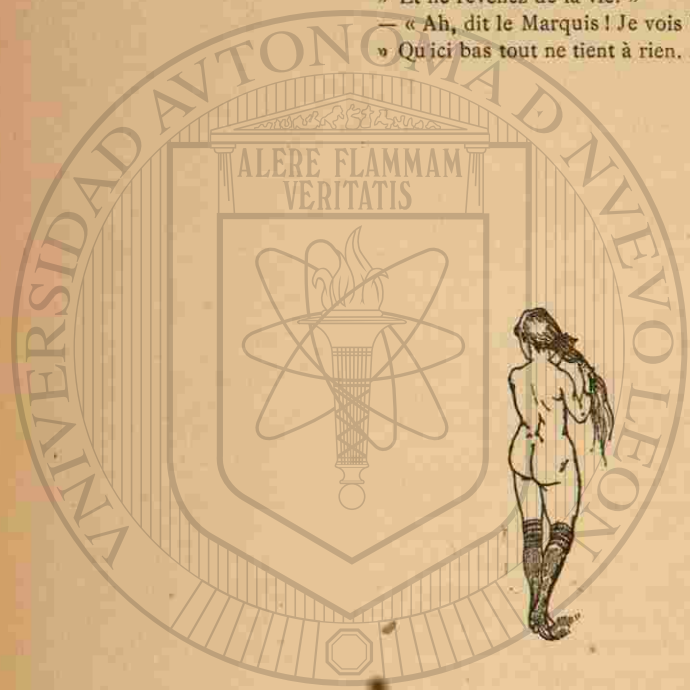
Livroient combats interminables
 Au cœur le plus mal défendu.
 L'hymen, d'une fortune immense
 Lui fit le don sans l'en punir.
 Car son mari sut réunir
 L'homme opulent, l'homme qui pense;
 Nul ne put mieux lui convenir.
 Estime, égards et complaisance
 L'attachoient au plus digne époux.
 Ces nœuds, pour être encor plus doux,
 Ressembloient à l'indépendance.
 Chacun a son appartement,
 L'un n'est chez l'autre qu'en visite :
 L'amitié s'use ainsi moins vite
 Et l'ennui vient plus lentement.
 Mais un Marquis beau comme un ange,
 Le désespoir de vingt maris,
 Sous les loix d'*Orphise* se range...
 A ce jeu qui croit prendre est pris.
 A femme qui n'est point coquette,
 Pleine de sensibilité
 Sans manège et sans fausseté,
 Touchez le cœur, tournez la tête ;
 Le reste est bien peu disputé.
 Foible et chérissant sa faiblesse,
 Prête à couronner son vainqueur,
 Par la plus ravissante yvresse
Orphise endort un triste honneur
 Qui dans son sein fait le grondeur
 Et voudroit parler de sagesse
 Lorsque tout parle de bonheur.
 Volets clos, entre deux bougies,
 Loin de tout profane importun,
 Ils s'oublioient dans ces orgies
 Où deux bientôt ne font plus qu'un.
 Près de l'alcove parfumée

Où les attendoient les amours,
 Mille desirs hâtoient le cours
 D'une heure à table consumée ;
 Vin mousseux et tendres discours
 Confondoient leur double fumée.....
 Doux propos sont fumeux toujours,
 En badinant, la belle *Orphise*
 Voit, prend un morceau d'amidon
 Qui formé, peint en Cupidon,
 Doit contenir une *Devise*
 Dont ces morceaux tirent leur nom.
 « Voyons, Marquis, brisons-le ensemble... »
 » Mais n'est-ce pas trop indiscret,
 » Dit-elle en riant?... Oh ! je tremble ;
 » Je vais savoir votre secret »
 Déjà la figure est en poudre :
 Le rouleau paroît, on en rit ;
 On se baisse, on déroule... on lit.....
 Qui l'eût prévu ! .. Quel coup de foudre !
Orphise !... Une horrible pâleur
 Ternit aussitôt tous ses charmes ;
 Tel est l'excès de sa douleur
 Qu'elle ne peut verser des larmes.
 « Eh bien ! dit-elle avec effort,
 » Je veux... je veux la lire encor :
 » *Epouse d'un galant éprise,*
 » *En vous aimant je vous méprise.* »
 — « Quoi, Madame ! » dit le Marquis
 Qu'un si grand changement étonne...
Orphise se tait ; elle sonne :
 Notre homme est encor plus surpris.
 — « Daignez... quel transport vous anime !... »
 » Quoi, ces mots dictés par la rime... »
 On vient. — « Qu'on éclaire... bonsoir. »
 Le laquais part. — « Mon désespoir.... »
 — « Sortez, Monsieur, je vous en prie,

» Et ne revenez de la vie. »

« Ah, dit le Marquis ! Je vois bien

» Qu'ici bas tout ne tient à rien. »



CHLOÉ IMPATIENTÉE

CONTE

Fr, Monsieur ! que demandez-vous ?
Qu'osez-vous bien me faire entendre ?
— Calmez votre injuste courroux,

Chloé, c'est l'amour le plus tendre

Qui vous conjure à deux genoux :

Oui, je vous aime à la folie,

Vous pouvez faire mon bonheur.

— Prétendez-vous que je m'oublie,

Et qu'offensant pour vous l'honneur,

Cet honneur plus cher que la vie... ?

— Que je m'exprime faiblement

En disant qu'amour me dévore !

Vos refus redoublent encore

Les fougueux transports d'un amant :

Ayez pitié de mon tourment.

— Sortez, ou craignez ma colere :

Qui jamais s'est émancipé... ?

— Ciel ! quel mot vous est échappé ?

— Sortez !... — Quittez cet air sévère ;

Sachez aimer autant que plaire :

Nous sommes seuls. . Ce canapé ..

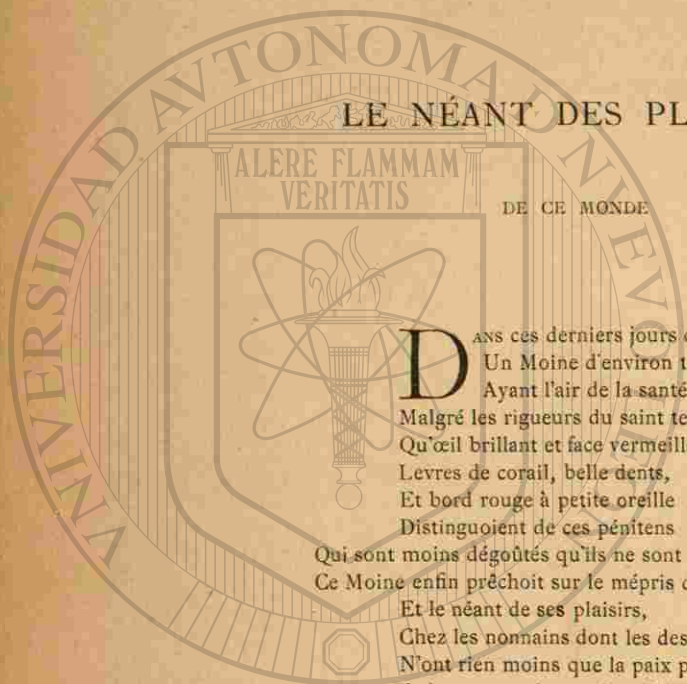
Ces rideaux... Ce profond mystère...

— Quel horreur !... fuyez... quels propos !

Quels yeux !... quels regards !... quoi, sans cesse,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LE NÉANT DES PLAISIRS

Dans ces derniers jours de Carême,
 Un Moine d'environ trente ans,
 Ayant l'air de la santé même
 Malgré les rigueurs du saint tems ;
 Qu'œil brillant et face vermeille,
 Levres de corail, belle dents,
 Et bord rouge à petite oreille
 Distinguoient de ces pénitens
 Qui sont moins dégoûtés qu'ils ne sont dégoûtans ;
 Ce Moine enfin prêchoit sur le mépris du monde
 Et le néant de ses plaisirs,
 Chez les nonnains dont les desirs
 N'ont rien moins que la paix profonde
 Qu'annoncent leurs pieux loisirs.

« Qui, mes très-cheres sœurs, lorsque l'on considère, »
 Leur disoit le Révérend Pere,
 « Ce qu'à nos sens trompés ce monde corrupteur
 » Offre de plus piquant et de plus séducteur,
 » Et quand on songe au peu que dure
 » Ce fugitif instant qu'une foible nature
 » N'accorde trop souvent qu'au prix de la santé
 » A la plus grande volupté ;
 » On voit que ce n'est rien, presque rien, je vous jure.

» Hélas ! pour vous porter à souffrir sans murmure
 » Quelques privations et quelqu'austérité,
 » Que ne puis-je, mes sœurs, en dissipant vos doutes,
 » Vous faire bien sentir à toutes
 » Cette importante vérité ! »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



ÉPIGRAMME

CERTAINNE Dame en faveur à la Cour
 Et neuve encor dans la Littérature,
 Pour un auteur sollicitoit un jour
 Le privilege du *Mercur*;
 Mais ne pouvant pas réussir
 Malgré ses soins et son desir,
 Croyant qu'il s'agissoit du métal salulaire
 Que le goût du plaisir rend souvent nécessaire :
 Je ne saurois, dit-elle au pauvre auteur,
 Comme je l'espérois, faire votre bonheur.
 J'ai vainement tenté la brigue, les prieres ; ...
 Eh ! comment obtenir jamais certe faveur ?
 Nous avons contre nous tous les apothicaires.

(Par M. le comte de CHOISEUL-MEUZE.)



LES TROIS COCUS

CONTE

PERRETTE étoit la femme de Pierrot,
 Jacquette étoit la femme à Jacques,
 Charlotte étoit la femme de Charlot,
 Ils furent tous les trois cocus, la nuit de Pâques.
 Tous les trois, il est vrai, par un petit défaut,
 L'avoient bien mérité sans doute.
 Charlot étoit muet ; Pierrot n'y voyoit goutte,
 Et Jacques pour sa part, étoit sourd comme un pot.
 Ils n'avoient tous les trois qu'une seule retraite ;
 Ainsi donc chaque soir dans la même chambrette,
 Trois lits de sangle, à la hâte dressés,
 Rafranchissoient leur corps par le travail lassés.
 Notez qu'ils se couchoient volontiers sans chandelle ;
 Mais qu'importe après tout ? que diable ! ils se couchoient.
 Ils aimoient leurs moitiés, leurs moitiés les aimoient.
 A s'en convaincre on étoit bien fidele :
 Mais le Carême avoit interrompu leur zele ;
 Et comme de raison chaque femme espéroit
 Que le Samedi saint la décarèmeroit.
 Au son des bourdons sourds qui vont frapper les nues,
 L'alleluia joyeux court déjà par les rues ;
 Et les chantres au teint fleuri
 Ressuscitent en chœur le *Gloria patri*.
 On prétend que chaque commere,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE BUEV LEÓN
 DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Avant la fin du jour guettant la volupté,
 S'étoit mise en son lit, toute prête à bien faire.
 Mais leurs maris pleins de malignité,
 Rentrent ce soir-là plus tard qu'à l'ordinaire.
 Ils se couchèrent sans lumière.
 Or, par un quiproquo drôlement inventé,
 Pierrot s'en fut coucher dans le lit de Jacqueline,
 Charlot s'en fut coucher dans le lit de Perrette,
 Et Charlotte eut Jacques à son côté.
 Notre Trio se fit fête complete.
 Mais Jacqueline toussant le lendemain matin,
 Pierrot tourne la tête en lui répondant *Hein...*
 « O ciel! mon homme entend, dit Jacqueline étonnée! »
 Charlotte à qui Jacquot dit que son feu s'accroît,
 De crier: « Le mien parle, O ciel! — » « Et le mien voit, »
 Dit Perrette, aussitôt de frayeur consternée.
 D'un pareil quiproquo, si l'on fut interdit,
 C'est ce que le muet ne nous a jamais dit.

(Par M. DE PIIS.)



ÉPIGRAMME

PRENEZ les vers du dur et rocailleux Le Miere,
 Dont en passant ici j'imité la manière,
 Lisez, relisez-les, le tout assidûment ;
 Et si votre langue vous gêne,
 Ils feront pour son mouvement
 L'office des cailloux que mâchoit Démosthène.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





ÉQUIVOQUE

CONTE

CERTAINES Dame de village,
 Qui, je crois, pour toute leçon,
 N'avoit appris en son jeune âge,
 Que quelques termes de Blason,
 Joignoit à la hauteur l'humeur la plus sauvage.
 Revenoit-elle à la maison ?
 C'étoit alors nouveau tapage :
 Tantôt elle grondoit ses gens,
 Puis son mari, puis ses enfans
 Et souvent ceux du voisinage.
 De tant d'humeur à la fin excédé,
 Son mari, quoiqu'il fût un des plus pacifiques,
 Crut devoir lui prêcher, et la nécessité,
 Et l'agrément des vertus domestiques.
 A ce mot dont la Dame ignoroit la valeur
 Et qu'elle crut surtout lui faire deshonneur,
 La fureur dans ses yeux pétilla.
 Qui ! moi, dit-elle, moi, j'aurois
 De pareilles vertus ? ... apprenez que jamais
 Les *Superbacs*, dont je suis fille,
 N'ont eu, Monsieur, des vertus de laquais.

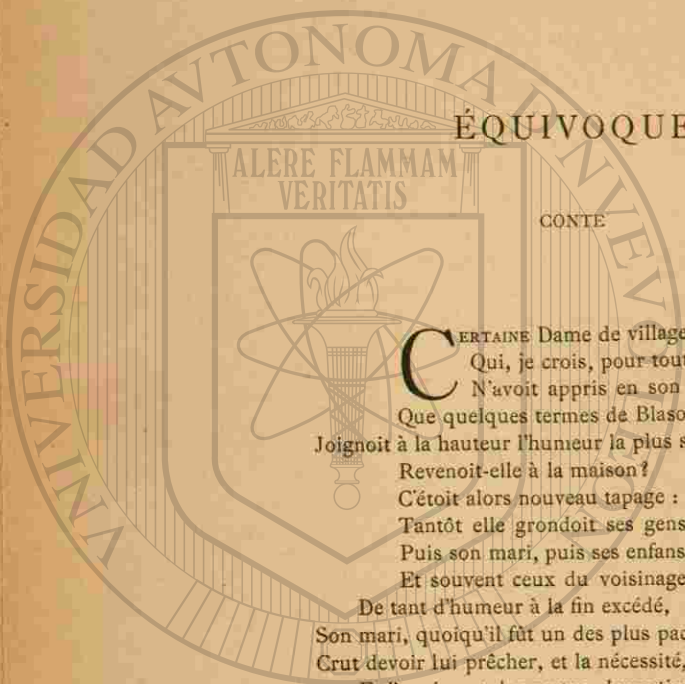


LA LEÇON RENDUE

DANS une des villes de France,
 Par égard je tairai son nom,
 Est un enfant de fort bonne maison,
 Dont la malignité, l'esprit, l'insouciance
 Font le tourment de la raison.
 Sa mère perdant patience,
 A force de gronder en vain,
 Par désespoir, plutôt que par prudence
 A l'Evêque recourt enfin.
 Je dis par désespoir, et c'est à juste titre :
 Car pour le beau prélat, la raison sans attraits
 Ne s'offre que bien peu sous son auguste mitre ;
 La rime sans mentir pourroit dire jamais.

Cependant cette bonne mère.
 Croit que la dignité, que ce saint caractère
 En imposeront à son fils.
 Elle voit Monseigneur qui rêve, délibéré,
 Et dit : « Envoyez-moi cette tête légère ;
 » Je vous promets de bons avis. »

Sur l'ordre qu'il reçoit l'enfant part sans réponse,
 Et bientôt apres on l'annonce
 Dans le palais épiscopal.
 « Monsieur, lui dit l'Evêque en secouant la tête,



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

» Et levant une main qui sur son front s'arrête :
 » Cela va donc toujours plus mal ! »
 Feignant vite de se méprendre
 A ce geste, à ces mots qu'il sait fort bien entendre ;
 « Monseigneur, lui repart l'enfant
 Que toujours la malice inspire,
 » Ce que vous avouez, j'ai cru le voir souvent,
 » Mais je n'osois pas vous le dire. »



LES GOUTS SONT DIFFÉRENTS

CONTE

Ces jours passés maint grave politique
 Gazette en main, parloit de la tactique.
 Moi, disoit l'un, je suis pour un assaut.
 Cest, disoit l'autre, un siege qu'il me faut,
 Une bataille a pour moi plus de charmes,
 Crioit un tiers, il y fait un peu chaud,
 Mais j'aime fort le cliquetis des armes.
 Ma foi, messieurs, tout ce qu'il vous plaira,
 Dit un Gascon, en secouant la tête,
 Siege, bataille, assaut et cœtera...
 Moi je suis fou d'une belle retraite.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



COUPLETS

A M^{me} LA DUCHESSE DE LAUZUN

SUR LES NOUVEAUX HABILLEMENS A LA MODE

Air : de Joconde.

J'APPLAUDIS à l'emploi nouveau
 Qu'on donne à ma cousine ;
 Jamais aussi friand morceau
 N'entra dans la cuisine :
 Elle auroit tort de répugner
 A l'emploi qu'elle embrasse ;
 C'est où le bon goût doit régner,
 Qu'elle est mieux à sa place.

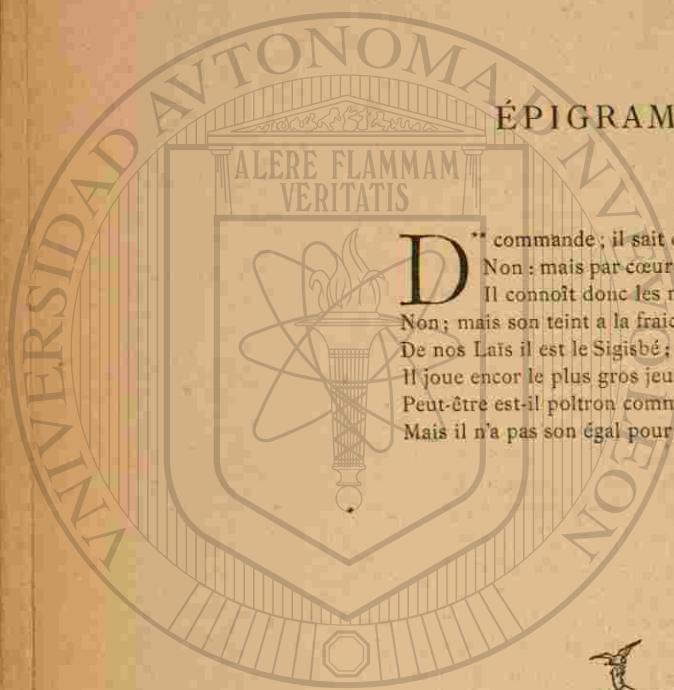
Sur tout point, les plus délicats
 Conviennent qu'elle excelle,
 Ceux mêmes qui ne le sont pas
 Le deviennent pour elle :
 Mais ma tante nous avertit.
 Que notre cuisinière
 Ne fait qu'éveiller l'appétit
 Et point le satisfaire.

Vous en qui mon œil prévenu
 A vu ma cuisinière ;
 Passez-moi d'avoir méconnu
 La plus digne tourière :
 Pieux costume, doux maintien,
 Prévenance parfaite :
 Oh, ma tourière, on le voit bien,
 Au tour vous êtes faite,

Entre la grille et les mondains,
 Ma divine tourière
 Semble habiter sur les confins
 Du ciel et de la terre :
 Tous deux à son aspect émus
 Doivent rendre les armes ;
 Les immortels à ses vertus,
 Les mortels à ses charmes.

(Par M. le chev. DE BOUFFLERS.)





ÉPIGRAMME

D... commande; il sait donc la tactique?
 Non : mais par cœur tout Grécourt et Robbé,
 Il connoît donc les mœurs, la politique?
 Non; mais son teint a la fraîcheur d'Hébé.
 De nos Lais il est le Sigisbé;
 Il joue encor le plus gros jeu de France :
 Peut-être est-il poltron comme un Abbé,
 Mais il n'a pas son égal pour la danse.



LA SERVANTE MAITRESSE

La Rime, hola ! la Rime, hola ! la Rime, hola !
 La Rime, ici !... j'enrage ! ah ! maudite servante !
 Voyez si d'aujourd'hui la friponne viendra !
 Malheureuse ! veux-tu ?... mais rien ne l'épouvante ;
 Et quand je m'égosille, elle est peut-être là
 Qui rit en tapinois et fait la sourde oreille.
 Que maudit soit le jour où l'on me conseilla
 De prendre à mon service une fille pareille !
 J'ai beau crier, gronder, supplier, menacer :
 Elle n'en croit que son caprice ;
 Et pour mettre le comble à cet affreux supplice,
 Je ne saurois l'avoir, et ne puis m'en passer.
 Mais il est tems enfin que tout ceci finisse,
 Et je suis las de voir qu'on me ballotte ainsi :
 Pourquoi, depuis une heure au moins que je t'appelle ? ..
 — Vraiment ! si j'accourois à tous vos mandemens,
 Mais je serois sur pied, je pense, à tous momens.
 Souvent vous m'appelez pour une bagatelle,
 Pour quelques billets doux à Madame une telle,
 Dont jamais on ne peut découvrir le logis ;
 Pour des chansons... enfin vous m'obligez de dire
 Des choses dont parfois moi-même je rougis ;
 Vous me faites mentir, extravaguer, médire...
 — Ce que tu dis est faux. Mais quand il seroit vrai,
 Qu'importe ? c'est à toi d'obéir en silence.
 — Oh ! quand il me plaira, Monsieur, j'obéirai.
 — Mais voyez un peu l'insolence !

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

— C'est ce dont avec moi vous êtes convenu.
 — Comment? — De mon humeur je n'ai point fait mystère,
 Et mon maître Boileau vous en a prévenu.
 « Cette fille, a-t-il dit, est un peu volontaire;
 » On fait pour l'appeler des efforts superflus;
 » D'elle-même elle vient, quand on n'appelle plus,
 » Dit oui pour non, babille alors qu'on veut se taire,
 » Et quand on veut parler se tait;
 » Voyez! la voulez-vous prendre telle qu'elle est? »
 Vous m'avez prise: Eh bien! c'est à vous, s'il vous plaît,
 De supporter mon caractère.
 — Oh! puisqu'il est ainsi, sors donc et de ce pas...
 — Qui, moi? vous plaisantez! — Je ne plaisante pas;
 Sors, te dis-je! chez moi, je veux être le maître.
 — Je ne sortirai point. — Quoi! maraude...? — Tout doux!
 Malgré vous et vos dents, je resterai chez vous.
 Priez-moi de rester, je sortirai peut-être.
 — Reste donc; mais du moins sois plus docile... — Adieu.
 — Elle a, ma foi! tenu parole:
 Mais de bon cœur je m'en console,
 Ou plutôt je rends grâce à Dieu.
 Je vais donc désormais sans débats, sans querelle,
 Vivre seul... Si j'allois par hasard m'ennuyer?
 Cette Rime étoit drôle et savoit m'égayer:
 Elle prenoit sans cesse une forme nouvelle;
 Son caprice parfois me désoloit... mais quoi?
 Chez une fille enfin est-ce donc un grand crime?
 Déjà, je baille... Ah! ah! ne vois-je pas la Rime?
 — Eh, oui! c'est moi, je t'aime, allons, réjouis-toi;
 Mais ne m'appelle plus, mon cher maître, attens-moi.

(Par M. COLLIN, Avocat au Parlement.)



L'ALLURE DE MES CONFRÈRES

UN jeune clerc du Châtelet
 Parsemé de rose et d'œillet,
 Plus étourdi qu'un prestolet,
 Va promenant son feu follet
 De la fontange au bavolet;
 Auprès d'un tendron qui lui plaît
 Défile un galant chapelet,
 Dérange un peu le mantelet,
 Baise la croix, le bracelet,
 Dit un bon mot, tourne un couplet,
 Gage d'un bonheur très complet;
 A table en mangeant un poulet,
 Rit au nez de maître Rollet,
 Et glisse à Madame un billet
 Sous l'assiette ou le gobelet..
 Vivent les Clercs du Châtelet!

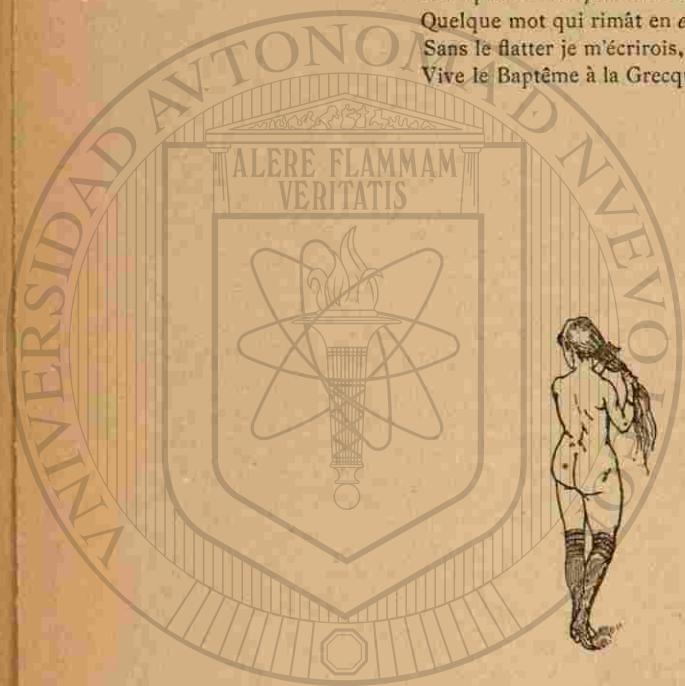
(Par un clerc de Procureur.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Mais pourtant si je connoissois
 Quelque mot qui rimât en *egue*,
 Sans le flatter je m'écrierois,
 Vive le Baptême à la Grecque.



ÉPIGRAMME

UN Coquin à qui l'on fit grace
 Étoit au carcan sur la place.
 Il a de l'esprit, disoit-on :
 Mais un Quidam répondit : *Non*,
 Vous voyez sa sottise insigne :
 S'il en avoit, seroit-il là ?
 Comme il parloit, Clément passa.
 Tenez, dit-il en faisant signe,
 Un homme d'esprit, le voilà !



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Vos magnifiques tragédies,
Charment le peuple et vos valets,
Nous préférons les parodies,
Les farces, les drames anglois.
Nos opéras sont des merveilles
Qu'on vante dans tous les journaux.

Nos *Audinois*
Sont des *Quinaux* :
N'avons-nous pas aussi mille tréteaux !
Tout Paris baille à vos *Corneilles*
Et s'amuse avec nos *Jeannots*.

Vous blessiez souvent la décence
Dans vos discours et vos écrits ;
Nous connoissons la bienséance,
Dans les mots nous sommes polis,
Vous aviez tous des mœurs austères,
Mais vous faisiez beaucoup d'enfans ;
Nos jeunes gens
Chastes, prudens,
Savent bien mieux réprimer leurs penchans :
Nous avons des Célibataires
Et des Vierges de cinquante ans.

Avec vos langoureuses flammes,
Vous étiez de cruels époux :
Aujourd'hui gêne-t-on les femmes ?
On vit sans façon parmi nous.
Monsieur peut avoir des maîtresses,
Et Madame beaucoup d'amis.

Vive Paris,
Séjour des ris.
Les histrions y sont fêtés, chéris :
On y paye avec des promesses,
Les créanciers, les beaux Esprits.

Vos vertus étoient ridicules,
Nos vices mêmes ont leurs vernis :
Vos guerriers étoient des Hercules,
Les nôtres sont des Adonis.
Nous avons des beautés parfaites,
Des prélats, des Abbés poupins :
Nos Médecins,
Ils sont divins !
Et nos Marquis, nos sublimes Robins !
Vos traitans étoient un peu bêtes,
Et nos Financiers sont très-fins.

Nous effaçons votre mémoire :
Consolez-vous, mes bons ayeux !
Il vous reste du moins la gloire
D'avoir produit de tels neveux.
Ils sont au centre des lumières,
Vous n'aviez qu'un foible fallot :
Siecle cagot,
Siecle bigot,
Un gros bon sens étoit tout votre lot.
Quel dommage, mes vieux grand-pères !
Vous êtes nés cent ans trop tôt.

(Par M. DE CROIZETIERE.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



L'AMOUR DU SIECLE

Près d'une belle on affecte un air tendre,
 On rit, on pleure, on feint le sentiment :
 Sa voix est fausse, on se plaît à l'entendre,
 Et d'un défaut, l'on fait un agrément :
 En est on las ? on quitte brusquement.
 En moins de rien l'affaire est terminée :
 C'est une énigme, elle amuse un moment.
 Mais tout est dit quand on l'a devinée !



L'OMBRE DE VOLTAIRE

AU CURÉ DE S. SULPICE

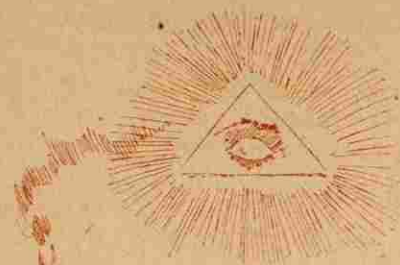
Des Cagots ardent émissaire,
 Dans leurs principes élevé,
 Reculez au nom de Voltaire,
 Et surtout tremblez de colere
 En apprenant qu'il est sauvé.
 D'abord dans un beau monastere
 De Moines vermeils entouré,
 Par un Prieur tout débonnaire
 J'eus le plaisir d'être enterré.
 C'en est un fort grand, je vous jure ;
 Nous autres fragiles humains,
 Foibles jouets de l'imposture,
 Après nos orageux destins,
 Rentrant au sein de la nature,
 Innocens, profanes ou saints
 Sommes jaloux de sépulture :
 Chaque être s'en fait une loi
 Et malheureusement pour moi,
 Vous étiez là pour m'en exclure,
 Je n'aimai jamais autrement
 Tous ces tonsurés despotiques
 Qui nous débitent gravement
 Cent bêtises apostoliques,
 Au nom du nouveau testament,

Qui par état sont tyranniques,
 Ont par excès de piété
 Ventre rebondis, cœurs étiques,
 De leurs vétilles dogmatiques,
 Bercent la pauvre humanité,
 Et lui voilent la vérité
 Sous les brouillards théologiques
 Aussi tous ces grands Docteurs-là,
 Et vous mon Pasteur à leur tête,
 Vous m'avez revalu cela,
 (La haine est parfois un peu bête.)
 En vous liguant pour empêcher,
 Qu'on m'accordât le dernier gîte,
 En refusant de me cacher
 Dans un coin de terre bénite;
 Mais Dieu dont toujours j'adorai
 La bienfaisance sans limite,
 Dieu qu'en rien un Prêtre n'imité,
 N'est pas méchant comme un Curé :
 Il a fait grâce à la prière
 Que mes organes défaillans
 Firent dans mon heure dernière,
 A ce moteur des élémens,
 Dont la puissance productrice
 Dirige tous nos mouvemens,
 Meut d'un clin d'œil de sa justice
 Les mondes à ses pieds flottans;
 Sans trop d'égard aux réglemens
 De l'Église de S. Sulpice;
 Dans ses decrets plus souverains
 Que ne sont les vôtres eux mêmes,
 Il a pardonné mes blasphèmes,
 Mes soulevemens enfantins
 Contre ses volontés suprêmes;
 Mes vers, ma prose, mes systèmes,
 Mon mépris pour les Jacobins

Et mon goût pour la gloriole
 Que se disputent les humains,
 Sur le globe le plus frivole
 Qui soit échappé de ses mains.
 Mon ame, étincelle légère,
 S'est rejointe au vaste foyer
 D'où tout émane sur la terre;
 Je nage en des flots de lumière,
 Et j'aperçois Dieu tout entier,
 Sans que ni Curé ni Vicaire
 De leurs souffles viennent souiller
 L'éternel rayon qui m'éclaire;
 Près du grand Être, mon cher frere,
 Qui vraiment s'embarrasse peu
 Des chicanes du presbytere,
 Je vois Piron près de S. Pierre
 Sourire à l'aimable Chaulieu;
 Unis au même sanctuaire
 Par le tems et par la raison.
 S. Louis, Aurele, Platon,
 Pline, Virgile et S. Hilaire,
 Paul, Augustin et Cicéron,
 Dans leur cercle ont admis Voltaire,
 Quoique mort sans communion;
 Malgré cette cruelle angoisse
 J'habite au séjour des vertus.
 Ne croyez pas que les élus
 Ne soient que sur votre paroisse;
 Etranger à tous vos débats,
 Dieu n'admet pas ces différences;
 Il prodigue des récompenses
 A ceux que vous n'enterrez pas.
 Lorsqu'aux tyrans de tous états
 Votre fourmilier est en butte,
 Il console, il sait pardonner;
 D'un être foible il plaint la chute;

Et pour trancher toute dispute,
S'il avoit quelqu'un à damner,
C'est un Curé qui persécute.

(Par un Genevois.)



TABLE

	PAGES
Le foible des femmes	5
Le Thermometre infallible	6
Le nouveau Cadran	10
La Gascon qui raconte son histoire, par M. Guichard.	11
Le vieux Jérôme, histoire véritable, par M. de Lille.	15

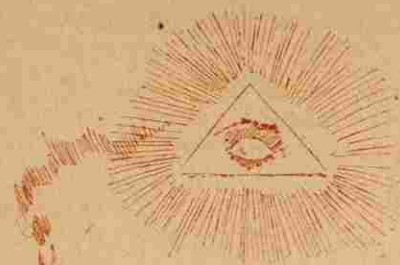


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Et pour trancher toute dispute,
S'il avoit quelqu'un à damner,
C'est un Curé qui persécute.

(Par un Genevois.)



TABLE

	PAGES
Le foible des femmes	5
Le Thermometre infallible	6
Le nouveau Cadran	10
La Gascon qui raconte son histoire, par M. Guichard.	11
Le vieux Jérôme, histoire véritable, par M. de Lille.	15



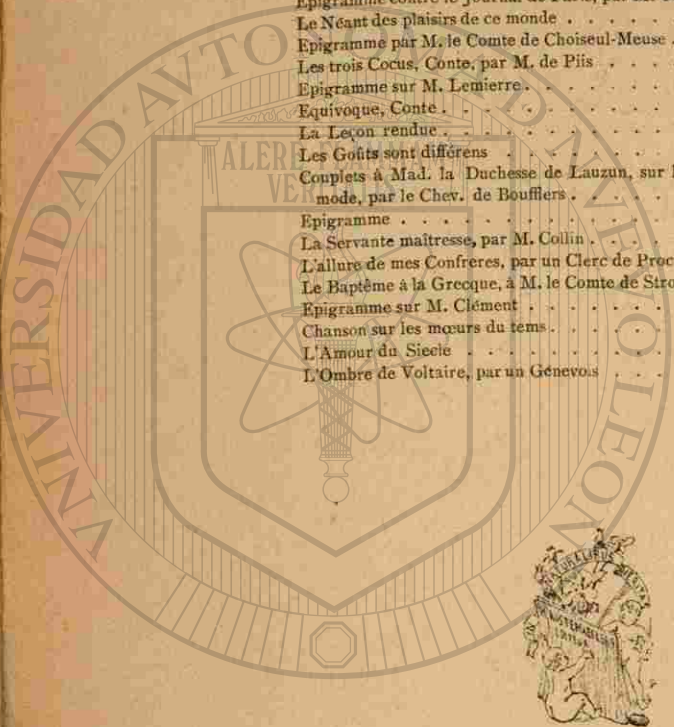
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

	Pages
Le Non	21
Epigramme imitée de Martial	25
Le brave Cordelier	26
La Devote, Chanson, par M. le Chev. de Boufflers	27
La Femme sage	29
La Sensibilité physique, Chanson très-philosophique	33
La Mélomanie	37
Le Dard, Vers à M ^{me} Urbain	41
Iris et sa Bonne, Conte	45
Lise, Conte attribué à Voltaire	45
Chaque chose a son prix, par M. Regnaut de Chaource	47
Les Adieux, Chanson	48
La Remouleuse, Conte	50
Epigramme	52
Le Sermon, Conte	53
Bon mot de Rabelais, par M. François de Neuchâteau	58
Le Va-tout, Conte, par M. Imbert	59
Le Mourant et le Curé, par M. de Champfort	69
Barbe, Chanson	71
La Chapelle de Vénus	74
Epigramme sur Mad ^{me} Guimard	75
Symptômes d'amour	77
La défense bien observée, Chanson	79
Parodie	81
Chanson	82
Conte	84
Epigramme	85
Le Quêteur, Conte	87
La comparaison naïve	88
Epigramme sur M. La Rive	89
Les deux Ruisseaux Idille, par M. Berquin	90
Les trois Observateurs	92
L'Opéra Champêtre	93
Epigramme	95
La douleur des Veuves, par M. François de Neuchâteau	96
Epigramme	97
La Parure naturelle	98
Vers au Marquis de Mirabeau	100
Les Orgies, par M. Bernard	101
Portrait d'un Journaliste	104
Le Secret de la Noce	106
Epigramme	107
Naïveté de Moine	108
Les Grands Hommes	110
Epigramme, par M. Pidou	111

	Pages.
M. D'Osmond, Conte, par M. de Rhulieres	112
Les Filles entretenues	113
Le Testament de Dorat	116
Portrait de la Comtesse de B***	117
Le Cheveu bien employé, Songe	119
Le Mari convaincu d'injustice	123
La Chanoinesse, par le Chev. de Boufflers	125
Madrigal attribué à Voltaire	127
Chanson	128
Epigramme	130
Epître à MM. du Camp de S. Roch, par le Chev. de Parny	131
Vers à M. Michu et à Mad. Trial	133
Couplet sur Jansénius et Molina	134
Le Coeur perdu, le Cœur rendu, Conte	135
La Consultation épineuse, Conte	137
Epigramme sur l'Abbé le Blanc	141
L'Athée mourant, Conte	142
La Nympe de Spa à l'abbé Raynal, par M. Basseuge	145
Harangue des Poissardes sur la naissance de Mgr le Dauphin	148
La Superstition ou le S. Antoine de Padoue, Conte, par M. de Fumel	149
La réforme de l'Amour	152
La Vérité mal reçue	156
Eloge du Frere Bonaventure, Chanson	157
Le Vice-Roi de l'Amérique, Chanson	159
L'Astronomie de l'Amour	162
L'Economisme	163
Sonnet en bouts-rimés, par le Chev. de Boufflers	164
L'Obeissance filiale, Conte	165
Vers sur la Redoute de la foire de St-Laurent, par l'Abbé Arnaud	167
Le Fils naturel, Chanson, par le Chev. de Boufflers	168
Le Confesseur de la Beauté	170
La Consolation dans le chagrin	174
Le Continent de l'Amérique, Chanson	175
Epigramme sur M. D. L. H	177
Le Jeune méritoire, Conte	178
Enigme (le mot est la Taupe)	180
Chanson	181
La Belle secourue	184
Le Rêve impatientant, Conte, par Dorat	185
Le Chasseur, Chanson	191
L'Humilité capucinale, Conte	193
Epigramme	194
L'Envieux, l'Avare et la Fortune	195
La Devise, Conte	197

	Pages.
Cloé impatientée	201
Epigramme contre le Journal de Paris, par M. Clément	203
Le Néant des plaisirs de ce monde	204
Epigramme par M. le Comte de Choiseul-Meuse	206
Les trois Cocus, Conte, par M. de Piis	207
Epigramme sur M. Lemierre	209
Equivoque, Conte	210
La Leçon rendue	211
Les Goûts sont différens	213
Couplets à Mad. la Duchesse de Lauzun, sur les habillemens à la mode, par le Chev. de Boufflers	214
Epigramme	216
La Servante maîtresse, par M. Collin	217
L'allure de mes Confreres, par un Clerc de Procureur	219
Le Baptême à la Grecque, à M. le Comte de Strogonoff	220
Epigramme sur M. Clément	223
Chanson sur les mœurs du tems	224
L'Amour du Siecle	228
L'Ombre de Voltaire, par un Genevois	229



U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



Bruxelles. — Imp. A. LEFÈVRE.
DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



JUANIL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PHOTOTYPIE E. AUBRY, BRUXELLES.

